

ESSAI

Lionel Groulx, l'étranger
Page F 6

LITTÉRATURE

L'excentricité d'Echenoz
Page F 9

LE DEVOIR

CAHIER
FSalon
du livre
de QuébecNew
York,
toujours
vivanteCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Céline disait que c'était une ville debout. Le 11 septembre 2001 l'a forcée à poser un genou par terre.

Mais New York, la ville par excellence, New York la magnifique a, depuis l'affront, repris ses esprits d'enfant rebelle. Ce week-end, quelques dizaines d'écrivains, de New York, d'ici et d'ailleurs, sont réunis à Québec, dans le cadre de la 31^e Rencontre québécoise internationale des écrivains, pour faire son éloge. Et dans leurs mots, New York reprend ses fonctions de ville inclassable, de presque fantôme urbain.

Parmi eux, on retrouve l'écrivaine québécoise Madeleine Monette, vivant à New York, le poète et traducteur américain Benjamin Ivry, le romancier français Frédéric-Yves Jeannet et le romancier catalan Jorge Puig, qui est aussi directeur de l'hebdomadaire culturel du journal espagnol *El País*. On retrouvera aussi les écrivains québécois Jean-Paul Daoust, Aline Apostolska et Louis Jolicœur, pour ne mentionner que ceux-là.

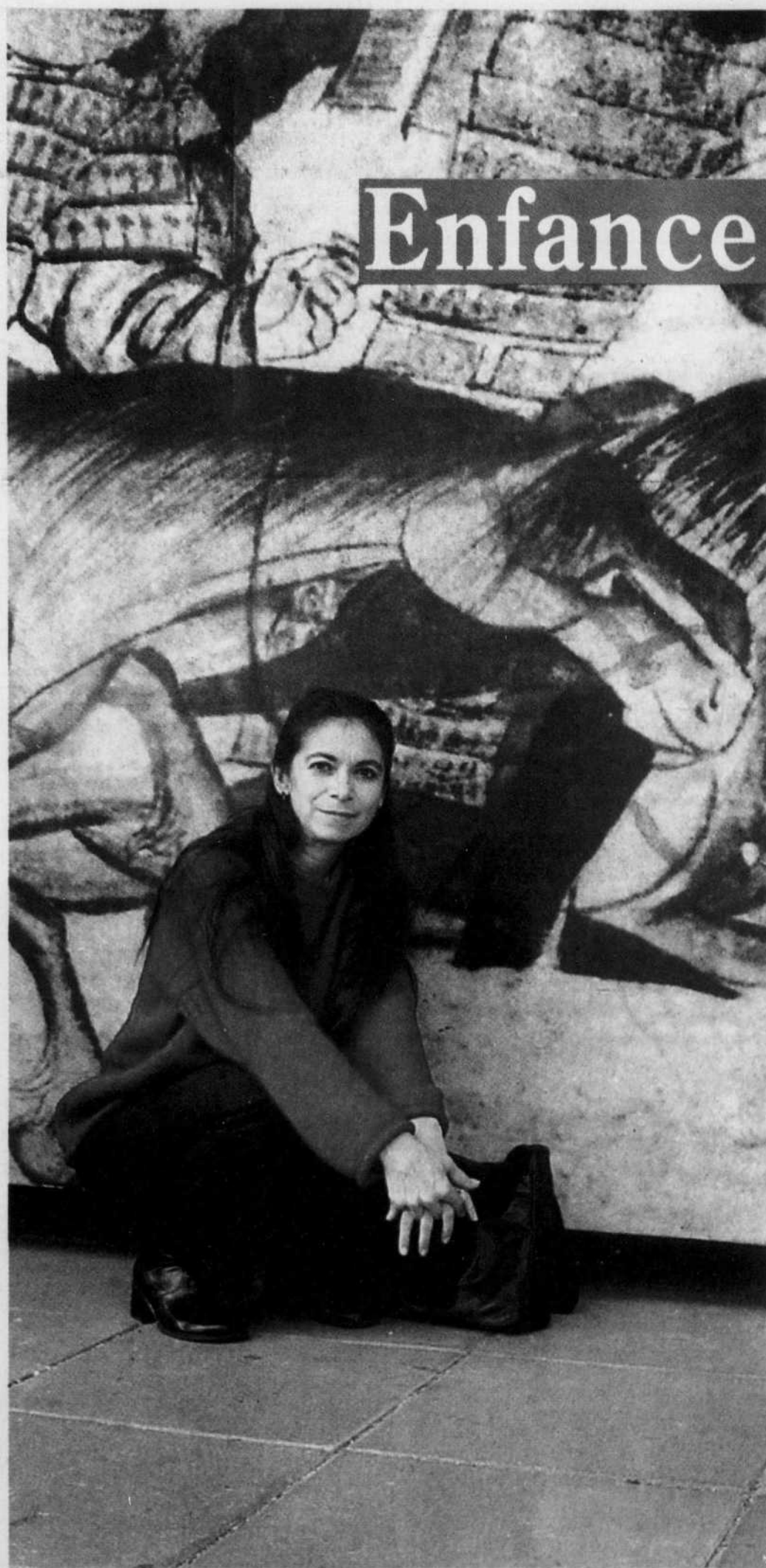
Madeleine Monette, qui a fait de New York sa ville d'adoption, a rédigé, pour sa conférence inaugurale, un texte magnifique sur ce lieu à nul autre pareil, ce Manhattan dont le nom indien pourrait vouloir dire «lieu d'ivresse perpétuelle». C'est «une ville qui déborde la pensée, dit-elle. Une ville fébrile, qui avance d'un pas toujours un peu plus rapide que celui de ses habitants».

Évoquant l'histoire de New York, Madeleine Monette rappelle la trace des Hollandais, des huguenots de langue française, des premiers esclaves africains, des premiers juifs sépharades venus du Brésil, des Allemands qui ont fondé leur Little Germany, des Irlandais qu'on a appelés les Noirs du XIX^e siècle, de tous ces citoyens, un peu new-yorkais, un peu étrangers, peuplant la ville fétiche.

Car New York est «sans aucun doute la ville du monde où il est le plus facile de vivre lorsqu'on se veut un apatride impénitent, non conformiste», dit Benjamin Ivry.

Et dans la proximité de ce labyrinthe survolté, où, comme le dit Monette, «tout étranger devient un amant possible», les écrivains ont, depuis les débuts, trouvé une source puissante à leur inspiration.

VOIR PAGE F 2: NEW YORK



ERNA PFEIFFER

Carmen Boullosa
Enfance mexicaine

Elle est née dans le Mexique des années 50, d'une famille traditionnelle, catholique et conservatrice. C'est là que s'est déroulée son enfance, cette période trouble et fragile de la vie, tissée des grandes découvertes et des premiers effrois. L'enfance est cet âge que Carmen Boullosa, invitée du Salon du livre de Québec, décrit dans *Avant*, qui vient d'être traduit en français aux Éditions Les Allusifs.

CAROLINE
MONTPETIT
LE DEVOIR

Avant, c'est avant la vie adulte, avant les premières menstruations. C'est le monde perdu des premières années, avec ses perceptions subjectives, ses frayeurs, ses peines. C'est aussi l'histoire d'un rapport chancelant entre une mère et sa fille, une relation incomplète qui fera naître chez la petite fille tout un monde de peurs, de menaces, une vie toujours sur le point de basculer dans l'irréel. Et elle finira, entre la vie et la mort, triste narratrice d'une existence désormais éteinte. «*Cette petite fille est à la fois douce et cruelle*», dit l'auteur en entrevue.

L'enfant que Carmen Boullosa a inventée n'est pas Carmen Boullosa, assure-t-elle en entrevue. La mère de Carmen Boullosa, pour sa part, est morte alors que l'auteur était toute jeune.

Mais l'héroïne a bien volé à l'autre quelques souvenirs de jeunesse. De la vraie Carmen, donc, la narratrice a emprunté la classe sociale bourgeoise, comme dans un cocon, à l'abri de la vraie vie, des regards. On cherchera en vain des scènes typiquement mexicaines dans ce milieu propre, bien entouré de nannies, le nez dans les devoirs et les leçons. La narratrice lui a aussi emprunté un certain voyage au Québec, effectué dans le cadre d'un programme d'échange, alors qu'elle avait 13 ans. «*C'est là que j'ai vu la neige pour la première fois*», se souvient-elle.

Il faut dire qu'*Avant* emprunte le regard diffus, feutré, du souvenir. En le traversant, on replongera dans ses propres souvenirs d'enfant, avec ses émotions amples qui accompagnent des événements en apparence anodins, avec les premières expériences douloureuses

de l'abandon par des amis, des sarcasmes de camarades de classe, des rêveries solitaires.

L'éducation de Carmen Boullosa au Mexique a pour sa part été rigide, au sein d'une famille extrêmement traditionnelle, où il était interdit de lire des bandes dessinées, de regarder la télévision. C'est le Mexique qui pratiquait aussi le culte de la virginité jusqu'au mariage, qui méprisait la contraception. «*Ma sœur aînée a eu huit enfants, qui sont des dons de Dieu*», dit-elle. Si ce Mexique a largement, prodigieusement, progressé avec les générations qui ont suivi la sienne, Carmen Boullosa croit qu'il régresse aujourd'hui avec un gouvernement traditionnel de droite. Tous nos présidents ont été catholiques, mais ils étaient des catholiques discrets, ils ne faisaient pas de déclarations catholiques. Le président Vicente Fox est plus ouvertement et publiquement catholique que ne l'ont été ses prédécesseurs.

«*Le gouvernement mélange l'Église et l'éducation*», dit-elle, rapportant comme exemple la mise au programme scolaire d'un livre obligatoire défendant les valeurs morales traditionnelles catholiques. «*Vicente Fox est contre l'émancipation des femmes*, dit-elle. Son parti est ouvertement contre la contraception et contre l'avortement.»

À l'adolescence, comme bien d'autres jeunes Mexicains, la jeune Boullosa a été séduite par la culture populaire, par les minijupes et les grands succès de Bob Dylan. Le monde entier n'est-il pas fasciné, tout en étant troublé, par la culture américaine?

Aujourd'hui, Carmen Boullosa vit depuis deux ans à New York, où elle enseigne la littérature latino-américaine. De cette ville, elle

«Ma sœur
aînée a eu
huit enfants,
qui sont
des dons
de Dieu»

VOIR PAGE F 2:
ENFANCEUn véritable monument
consacré à la littérature québécoise

Sous la direction d'Aurélien Boivin • Avec la collaboration de Roger Chamberland, Gilles Dorion et Gilles Girard

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec

Tome 7 — 1981-1985

EN LIBRAIRIE DÈS LE 10 AVRIL

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC STAND FIDES n°21

F
FIDES

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

ÉCHOS

Trois Bouscotte en un

(Le Devoir) — Victor-Lévy Beaulieu, l'illustre citoyen de Trois-Pistoles, a rassemblé en un joli coffret les trois tomes qui composent *Bouscotte*, le roman à la base du populaire téléroman que l'on connaît. *Bouscotte* présente en filigrane le Québec des années 1990 tel que vu par l'auteur de *Monsieur Melville*. Ces quelque 1500 pages de labeur d'écriture témoignent de ce que VLB, proustien, écrit lui-même dans cette fresque: «*Longtemps, je me suis levé de très bonne heure*... (*Bouscotte*, 1. *Le Goût du beau risque*; 2. *Les Conditions gagnantes*; 3. *L'Amnésie globale transitoire*, Editions Trois-Pistoles, 2002.)

Un nouveau Marc Lévy

(Le Devoir) — Marc Lévy, qui avait fait escalader les enchères des droits cinématographiques de son deuxième roman, le best-seller *Et si c'était vrai*, vient d'en signer un troisième, qui s'intitule *Sept jours pour l'éternité*. L'auteur français sera au Salon du livre de Québec, qui se déroule du 9 au 13 avril au Centre des congrès de Québec.

Un janséniste

(Le Devoir) — Non, l'ouvrage n'est pas «une bombe à retardement qui explose aujourd'hui», contrairement à ce qu'affirment les auteurs. Mais Guy Lafleche et Serge Trudel ont le mérite de nous faire connaître, à travers leur texte néanmoins peu orthodoxe, le non moins orthodoxe Valentin Leroux, supérieur des

récollets de la Nouvelle-France de 1677 à 1683. La réédition de *Relation du pénible Voyage de l'Auteur, allant annoncer la Foi aux Gafpefiens Porte-Croix*, datant de 1691, appartient certes aux origines de notre littérature. (Un janséniste en Nouvelle-France, Éditions du Singulier, 2003, 318 pages.)

Un bon mot d'Alain Grandbois

(Le Devoir) — En 1952, le poète Alain Grandbois écrivait que *Cinq heures sur l'automne*, un recueil de textes de Madeleine Tremblay, était «un petit chef-d'œuvre de grâce et de discrétion». Aujourd'hui, 50 ans plus tard, c'est aux Éditions Guérin que *Cinq heures sur l'automne* est publié, présentant une collection de textes de Mme Tremblay. La maison d'édition n'a d'ailleurs pas manqué de reproduire une lettre du poète Grandbois à la poétesse, qui se conclut d'ailleurs sur ces mots: «*Je vous félicite d'atteindre, d'un bond, le cœur même de la véritable poésie.*»

Jean Pichette professeur

(Le Devoir) — Jean Pichette quitte le poste qu'il occupait à temps partiel à la restructuration du secteur des essais aux Éditions du Boréal. Il enseignera désormais le journalisme au département des communications de l'UQAM. M. Pichette demeurera cependant conseiller littéraire pour la maison d'édition dans le domaine des sciences humaines.

SUIITE DE LA PAGE F1

Walt Whitman est l'un de ces travailleurs arrivés par milliers dans la ville au XIX^e siècle, dit-elle encore. «*I am with you, one of a living crowd*», écrit-il alors, ajoutant que la tâche du poète consiste à fondre toutes les langues dans la sienne.

Salman Rushdie disait quant à lui de New York qu'elle était une version occidentale de Bombay, rappelle Madeleine Monette.

Reste que New York a bel et bien gardé en elle ce perpétuel détachement de l'immigrant. Jusqu'à en faire l'un des fondements de son identité. Et c'est pour cela peut-être que Frédéric-Yves Jeanet affirme que l'artiste moderne a présentement une âme new-yorkaise. Être artiste, dit-il, c'est «*appartenir à une mosaïque globale, planétaire, à une ville tissée d'autres villes; c'est être un homme voyagé, déplacé, un émigrant, un immigrant...*».

Et à Chicago, on dit de New York que c'est «une ville étrangère, d'aucun pays connu», signale Madeleine Monette.

«*Mais elle est aussi la ville des États-Unis qui traduit le reste du monde pour l'Amérique, et qui traduit le projet de l'Amérique pour le reste du monde, sans toujours réussir à expliquer l'Amérique à l'Amérique*», ajoute-t-elle.

Comme au début du XX^e siècle, 43 % des habitants de New York viennent encore aujourd'hui de l'étranger. Captant l'universalité de New York, son indépendance, sa solitude aussi, l'écrivaine québécoise écrit: «*Vue de l'intérieur des États-Unis, la ville de New York n'est pas représentative de ce pays. Enfant terrible et surdouée, intellectuelle prodigue ou artiste impatient, elle est sa bête noire. Et vue de*

NEW YORK



JOSÉE LAMBERT

Et à Chicago, on dit de New York que c'est «une ville étrangère, d'aucun pays connu», signale Madeleine Monette.

puis sa propre périphérie, elle est plutôt un modèle réduit du monde qui se moque des frontières bien gardées.»

Les manifestations contre la guerre en Irak, la personnalité même des New-Yorkais parlent d'elles-mêmes. Mentionnons simplement, avec Frédéric-Yves Jean-

net, que «75 % de la population [de New York] s'oppose à la guerre en Irak, alors que, dans l'ensemble des États-Unis, 71 %, dit-on, lui est favorable».

La Rencontre québécoise internationale des écrivains a été fondée en 1972 par Jean-Guy Pilon. Elle tient ses origines d'une Ren-

contre des poètes canadiens, organisée en 1957 par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon. À l'époque, la réunion se voulait un forum de réflexion sur la place et le rôle des intellectuels québécois. C'est en 1972 cependant que la Rencontre s'ouvre au monde. Les écrivains étrangers invités s'y succèdent alors, sur des thèmes choisis.

«*New York est au cœur des civilisations occidentales*, écrit le poète Jean Royer, président de l'Académie des lettres du Québec, qui anime la rencontre. *Un mythe du commencement et du recommencement. Les poètes ont fait de la ville un chant. Lorca, Cendrars, Neruda, Pessoa. Les écrivains ont traité New York comme un microcosme de l'Occident. Kafka, Paul Auster, Madeleine Monette et tant d'autres. On pense à New York, non pas seulement comme la ville frappée par le terrorisme et ses guerriers, mais comme étant l'image d'une façon de vivre. New York, d'où l'on regarde le monde, que le monde regarde.*»

Un regard qui a tout de même légèrement changé au cours des deux dernières années. Peut-être le signe de grands bouleversements à venir.

◆ ◆ ◆
La Rencontre québécoise internationale des écrivains se poursuit jusqu'à demain à l'hôtel Royal William de Québec.

■ Lire aussi, sur l'histoire de l'architecture new-yorkaise:

NEW YORK DÉLIRE

Kollhaas Rem
Traduit de l'anglais
par Catherine Collet
Éditions Parenthèses
Marseille, 2002, 320 pages

AVANT

Carmen Boulosa
Éditions Les Allusifs
Montréal, 2003, 142 pages

ENFANCE

SUIITE DE LA PAGE F1

apprécie qu'elle soit largement peuplée par des gens provenant de l'étranger. Est-ce pour cette raison que la ville de New York est le point des États-Unis où les citoyens se sont le plus opposés à la guerre en Irak?

Depuis les événements survenus au World Trade Center, le 11 septembre 2001, New York a donné le meilleur et le pire de lui-même, croit-elle. Dans les jours qui ont suivi l'attaque, raconte-t-elle, sur l'avenue Atlantique, largement peuplée par des citoyens d'origine arabe, ceux-ci

ont massivement posté des drapeaux américains à leur fenêtre. «*Pour montrer qu'ils n'étaient pas des ennemis*», dit-elle.

Aujourd'hui, poursuit-elle, la peur s'est retirée de New York, la confiance s'est réinstallée dans les rues, et on assiste régulièrement à des manifestations contre l'intervention en Irak sur les campus universitaires de la ville.

Parmi ses auteurs favoris, Carmen Boulosa compte sœur Juana de la Cruz, la poétesse et religieuse mexicaine, féministe avant l'heure, morte en 1695 à Mexico, mais aussi les Espagnols Cervantes ou Lope de la Vega. L'essence du Mexique est multiple, précise-t-elle. Bien sûr, il y a l'imposant patrimoine indien, notamment aztèque et maya, mais il compte aussi, par l'héritage espagnol, d'importantes composantes juives, arabes, catholiques et non catholiques.

En version espagnole, *Antes*, de Carmen Boulosa, a remporté en 1989 le prix Xavier Villaurru-

tia, du nom d'un poète mexicain mort en 1951.

Il faut dire aussi que le Mexique est à l'honneur cette année, au Salon du livre de Québec, qui se déroulera du 9 au 13 avril dans la capitale. Pour l'occasion, la ville de Québec recevra aussi le poète, traducteur et essayiste Adolfo Castanon, qui est aussi directeur de l'une des maisons d'édition les plus importantes du Mexique, le Fondo de cultura economica. On pourra aussi rencontrer Andrea Montiel, poétesse de la ville de Mexico qui vient de faire paraître *La Maison en errance*, un seul chant en neuf parties, aux Éditions des Forges. Enfin, comptons dans cette délégation le romancier, nouvelliste et poète mexicain Bernardo Ruiz, professeur-fondateur de l'Université autonome de Mexico à Azcapotzalco.

AVANT

Carmen Boulosa
Éditions Les Allusifs
Montréal, 2003, 142 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 26 mars au 1^{er} avril 2003

1	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	É. LAURENT	Pion	8
2	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	24
3	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	57
4	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal	23
5	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	6
6	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias	3
7	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	
8	Polar	L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	9
9	Actualité	LA QUESTION IRAKÉENNE ♥	P.-J. LUIZARD	Fayard	10
10	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	117
11	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	6
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	129
13	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ♥	J. ZIEGLER	Fayard	21
14	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	21
15	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	115
16	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	5
17	B.D.	GARFIELD, t. 36 - Tout schuss	J. DAVIS	Dargaud	3
18	Cuisine Qc	LE DESSERT SE FAIT LÉGER	ROBITAILLE/LAVOIE	Santé à la carte	14
19	Roman Qc	LIFE OF PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada	22
20	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	40
21	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès	10
22	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	10
23	Biograph. Qc	SALE JOB ! UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme	4
24	Psycho. Qc	PÈRES D'AUJOURD'HUI, FILLES DE DEMAIN	V. COLIN-SIMARD	Anne Carrière	2
25	Faune	LES CHATS NOUS PARLENT	DIBRA/RANDOLPH	le Jour	11
26	Psychologie	LE MURMURE DES FANTÔMES ♥	B. CYRULNIK	Odile Jacob	7
27	B.D.	CALVIN ET HOBBS, t. 22 - Le monde est magique ! ♥	B. WATTERSON	Hors Collection	7
28	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression	24
29	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac	2
30	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	5
31	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX !	DUROCHER/FORTIN	Stanké	7
32	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont	32
33	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	249
34	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis	23
35	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	47
36	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥	COLLECTIF	Marabout	49
37	Roman	DOCTEUR, SUIS-JE VOUSS VOIR... AVANT SIX MOIS ?	N. DE BURON	Pion	4
38	Roman	L'ANGLE SOLITAIRE	D. STEEL	Pt. de la Cité	7
39	Roman	ETERNITY EXPRESS ♥	J.-M. TRUONG	Albin Michel	2
40	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	21
41	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	49
42	Roman	LE HUIT ♥	K. NEVILLE	le cherche midi	40
43	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Pion	14
44	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livre & DC) ♥	H. MAJOR	Fides	23
45	Psychologie	LE PRÉCIEUX PRÉSENT	J. SPENCER	Michel Lafon	6

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques à prix incroyables

50% de rabais
et plus.

Des cadeaux chers à petit prix,
pour toutes les occasions.

STOP
PRIX
CHOC

Renaud-Bray

ACHETER UN LIVRE DE

LANCOT
ÉDITEUR



Raymond Cloutier
THÉÂTRE CHANTÉ
Paroles pour le Grand Cirque Ordinaire
Les spectateurs des «folles années» d'hier et les nouveaux lecteurs d'aujourd'hui prendront plaisir à lire et à écouter (sur un cd inclus) ces textes chantés, écrits pour le Grand Cirque Ordinaire de 1969 à 1985.



Jeanette Biondi
LE JEUNE HOMME EN COLÈRE
PIERRE GAUTREAU
Cette première biographie non censurée de Pierre Gauvreau retrace plus de 50 ans de l'histoire culturelle et sociale du Québec et fait le point sur la vie d'un homme sans compromis, d'un artiste aux dons multiples, audacieux, intransigeant et ardent défenseur de toutes les libertés.



Alain Denis
BIDOU JEAN, BIDOUILLEUR
Un roman sur la quête des origines, baigné par des émotions exprimées dans une langue qui vrille, une quête soutenue par un rythme et un ludisme étonnants.



Jean-Philippe Bergeron
VISAGES DE L'EFFOLEMENT
Avec ces *Visages de l'effolement*, poèmes parsemés de fantasmes amoureux et révolutionnaires, Jean-Philippe Bergeron, à 24 ans, nous donne à lire son premier ouvrage, à contre-courant des modes.



François Grégoire
LA FACE CACHÉE DE L'ADQ
Le véritable portrait de l'ADQ, un parti politique qui, sous le couvert d'une prétendue jeunesse, n'est en fait que la relève du courant conservateur au Québec, au Canada et en Amérique du Nord. L'ADQ, un parti aux idées nouvelles, un parti du renouveau? Ben voyons donc!



Présenté et préparé par Martin Jalbert
JACQUES FERRON, ÉMINENCE DE LA GRANDE CORNE DU PARTI RHINOCÉROS
Les textes «rhinocéros» de Jacques Ferron, preuve singulière d'un engagement à la fois saugrenu et profond, témoignent du regard unique que l'écrivain pose sur le politique.

C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

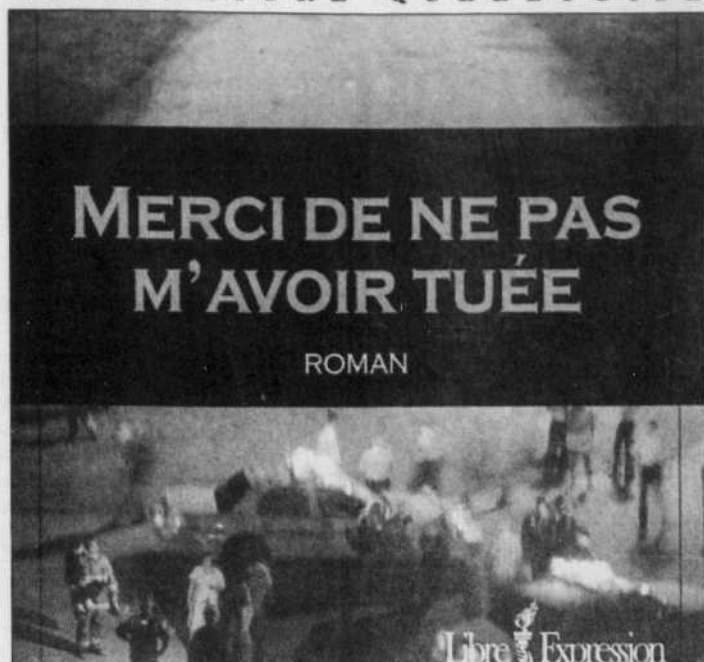
LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

Des espoirs têtus



La voix du crime qui surprend

SOPHIE POULIOT

D'emblée, le sujet choisi par Jean-Guy Noël pour son plus récent roman rebute. Les viols et le meurtre commis par un couple de désaxés dont le procès a défrayé la manchette jusqu'à plus soif en 2000 avaient-ils besoin d'un surcroît de publicité? Et le lecteur? Peut-être n'est-il pas complètement farfelu de croire que son voyeurisme possède quelque limite... Or, quelles que soient les attentes du lecteur, *Merci de ne pas m'avoir tuée* s'avère surprenant.

On trouve bien plus, dans ce livre, qu'un compte rendu des services infligés aux victimes et de la terreur dans laquelle elles ont vécu pendant les heures fatidiques passées dans les champs de maïs déserts qui longent la route menant à la frontière de Lacolle. Ce n'est pas non plus le récit linéaire — et complaisant — de la vie du «couple maudit» faisant ressortir la cruauté de leur enfance, leurs motivations intimes et leurs perceptions des vils agissements auxquels ils se sont livrés. Le roman de Jean-Guy Noël brosse plutôt le portrait du microcosme entourant, de façon générale, le crime. Peut-on parler d'une industrie du crime, d'une industrie du fait divers?

En effet, le merveilleux monde du fait divers n'est pas composé que d'agresseurs et de victimes. Il faut y ajouter la famille des uns et des autres — qui commentent ou non les événements —, les avocats, les juges, les jurés, les policiers, les témoins, les psychologues, les journalistes, les écrivains — difficile de les oublier — et bien sûr le public. C'est à tous ces acteurs de la scène criminelle que l'auteur donne, de façon fictionnelle, la parole. Par exemple, les avocates de la défense expliqueront les motifs qui les ont poussées à défendre des tortionnaires misogynes; monsieur Tout-le-monde exprimera ses opinions insipides sur la ligne ouverte insipide d'une émission insipide animée par un journaliste insipide sur

une chaîne de télévision insipide; le mari de la victime du meurtre voudra introduire ses enfants dans la salle d'audience bien que l'accès en soit interdit aux personnes âgées de moins de douze ans afin que les assassins soient confrontés au visage des enfants qu'ils ont privé de mère; un adolescent confiera ses remords de n'avoir alerté personne — individualisme des grandes villes oblige — alors qu'il a rencontré le couple avec l'une des victimes devant un guichet automatique et que leur attitude était plus que suspecte; un journaliste demandera à son patron quel prix il peut offrir à l'accusée pour une entrevue exclusive et de quelle marge il dispose pour lui offrir un bonus dans l'éventualité où elle voudrait lui révéler où se trouve le corps de la victime, et ainsi de suite.

Merci de ne pas m'avoir tuée ne réinvente pas la roue, possède son lot de scènes explicites, de stéréotypes, de lieux communs, de digressions dont il est difficile de cerner la pertinence, mais il a tout de même le mérite d'être critique. Avec un peu de chance, son titre, sa couverture et son sujet attireront les foules et fera réfléchir sur la façon dont la société, se livrant sans vergogne au voyeurisme le plus malsain et néanmoins banalisé, se nourrit du crime et alimente l'industrie du fait divers.

MERCI DE NE PAS M'AVOIR TUÉE

Jean-Guy Noël
Libre Expression
Outremont, 2003, 224 pages



Robert Chartrand

J'ESPÈRE QUE TOUT S'ERA BLEU

Jean Pierre Girard
Québec Amérique
Montréal, 2003, 134 pages

Jean Pierre Girard l'a souvent dit, et avec force: il ne choisit pas d'écrire un texte sous forme de nouvelle. C'est l'intention, ou le propos premier, qui dicte le genre dans lequel cela s'écrit. Et la seule ligne de conduite qu'il respecte, l'éthique ultime, c'est celle de l'écriture. Fidèle à ses convictions, il n'en a pas dévié depuis la parution de son premier recueil, *Silences* (L'Instant même, 1990), qui a remporté le prix Adrienne-Choquette.

C'était un coup d'éclat, avec sa part d'esbroufe. Quelque chose comme un «voici ce dont je suis capable». Très semblable, au fond, à ce goût de la performance d'un jeune athlète — ou d'un artiste en herbe qui veut montrer à ses examinateurs ce qu'il sait faire.

Ceux qui suivent son œuvre savent que le nouvelliste Girard travaille depuis peu à un gros chantier romanesque qui se trouve à être également une thèse de doctorat, une «cathédrale» qui comptera huit volumes, dont le premier, *Les Inventés*, a paru il y a trois ans déjà. *J'espère...* n'est pas une pause, ni à proprement parler un retour aux premières amours de Girard. Ce sont des nouvelles dont les premières versions ont déjà paru pour la plupart dans des périodiques. Elles ont été retouchées depuis. C'est un des charmes du genre, qui permet un travail de réécriture constant, à peu de frais: peaufinage, resserrement, voire subversion du texte initial: quelle aubaine pour un écrivain insatisfait...

Usager doué du genre, il lui fallait une fois de plus revenir à la rigueur, qui consiste à rejeter les effets faciles, à s'en tenir, forme et fond confondus, à une certaine nécessité.

On pourrait dire de ce recueil qu'il n'est pas loin de ressembler à une anthologie tant il donne un bon aperçu de la palette d'écriture de Girard. C'est une excellente

entrée en matière, qui donnera envie à ceux qui ne connaissent pas son œuvre de lire celle-ci. Prenons la nouvelle centrale — la cinquième, sur un total de neuf —, la plus longue du recueil, et inédite jusqu'ici. *Le Clown et l'Enfant*, selon les indications qu'on nous donne, aurait été amorcée dès 1986, c'est-à-dire avant même la parution du premier recueil de Girard. S'agirait-il d'un texte fondateur, qui révélerait une entreprise d'écriture? Cette nouvelle, entreprise il y a quatorze ans, retravaillée de loin en loin, contient, en condensé, un peu tout de Girard.

D'abord, un lieu riche en possibilités d'envolées imaginaires: ici, un bord de mer. Puis, deux personnages qui sont de mondes différents: un clown moribond dont la bouche est scotchée, une fillette qui arpente joyeusement la plage, tenant un ballon et un candelabre taché de sang. Ils sont bien là, tous deux, décrits d'abord avec un vrai souci de vraisemblance. Mais qu'ont-ils à faire là, réunis par quelque hasard objectif, surréaliste peut-être, comme le seraient une machine à coudre et un parapluie sur une table de dissection?

La réponse viendra, partielle et partielle, qui suggère le choc des générations et de leurs fantasmes respectifs avec, au bout du compte, un retour probable à un très ancien ordre des choses.

Il y a ceci, dans cette nouvelle, qui circule aussi dans les autres: l'occasion, souvent unique, de bâtir des ponts, de trouver des connivences entre des étrangers comme ceux-ci, qui sont aux extrémités de la vie: cette fillette qui a vu son père tuer deux chiens, et ce clown-vieillard, grand blasphémateur qui, dans son délire, se prend pour un nouveau messie ou une sorte d'antéchrist.

Ailleurs, les distances paraissent moins grandes entre les personnages, et les situations, plus quotidiennes: des couples, des frères qui se fréquentent de loin en loin. Les climats de départ sont cependant tous étranges, de même que les gestes et les paroles échangées. Nous sommes toujours, chez Girard, à quelque moment de



SOURCE STUDIO FOREST

Jean Pierre Girard

vérité possible, enfouie sous la poussière des années ou de la mauvaise foi. Détours, faux-fuyants, situations incongrues qui mènent pourtant à des problématiques toutes simples: le consentement au sentiment amoureux d'un homme qui, jusque-là, ne voulait pas s'abandonner; le désarroi d'une institutrice, désespérée de constater qu'elle ne parvient pas à transmettre à ses élèves un peu de la mémoire affective de l'humanité; la gêne, très mâle, de deux frères qui ont peine à s'avouer leur affection réciproque et qui, par les livres offerts, commentés, tentent maladroitement de se rejoindre et de clarifier le rôle de leur père.

Des ponts jetés au hasard, ou alors des goulots d'étranglement — l'imagerie des nouvelles de Girard va notamment dans ces directions —, voilà ce qu'offrent les nouvelles de *J'espère que tout sera bleu*, dont le titre indique bien une quête de sens ou, à défaut, d'apaisement, quête qui sera parfois déçue, on s'en doute.

Remarquables, tout au long de ces nouvelles, ces fréquentes références à Dieu, à la Bible, de la part de personnages qui semblent pourtant être des mécréants. Qu'elles tiennent à leurs lectures ou à des souvenirs lointains, il n'empêche qu'elles leur collent à la peau, formules anciennes, repères enfouis dans leur imaginaire

qui disent obscurément leur besoin de croire en l'autre, de s'abandonner en toute confiance à la personne aimée, voire de pardonner. Il y a ici un usage très intéressant de ce fond de religiosité qui, quoi qu'on en ait, nous hante toujours.

Les personnages des nouvelles de Girard sont d'abord des silhouettes, des corps en mouvement qui ne se révèlent que par leur physionomie, leurs gestes, leur costume. Familiers et tout à la fois étranges, vus de l'intérieur ou du dehors selon une perspective de narration qui ne cesse de varier; trompeuse et chatoyante, ils ne nous paraissent jamais si bizarres que quand on nous met au fait de leurs pensées les plus secrètes.

On verra bien circuler ici la mauvaise foi d'hommes qui arrivent mal à consentir à l'amour et, corollaire obligé, la force émotive des femmes qui, savent, elles, affronter la mort et se risquer à la perte. Et puis, une désespérance quant à l'avenir de l'humanité, qui ne tue pas tout à fait l'espoir de retrouver le sens perdu de la vie, une réconciliation des sexes, un pont entre les générations. Voilà un propos parfois bien-pensant, servi par une écriture aux voix multiples, plus séduisant quand il dit les pertes et les égarements que les gains récupérés.

robert.chartrand5@sympatico.ca



Venez rencontrer nos auteurs au SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Signatures

MERCREDI 9 AVRIL

Jeunesse

10 h à 11 h

CAMILLE BOUCHARD

La Marque des lions

11 h à 12 h

MARC TREMBLAY

Donovan et le secret de la mine

12 h à 13 h

BERNARD BOUCHER

Pépin et l'oiseau enchanté - Les triplets de Gradlon 3

14 h à 15 h

CAMILLE BOUCHARD

La Marque des lions

19 h à 20 h

PIERRE MORENCY

À l'heure du loup

20 h à 21 h

JOHN SAUL

Dialogue sur la démocratie au Canada (Éditions du Boréal) Vers l'équilibre (Éditions Payot)

ALAIN DUBUC

Dialogue sur la démocratie au Canada

JEUDI 10 AVRIL

Jeunesse

10 h à 11 h

MARC TREMBLAY

Donovan et le secret de la mine

11 h à 12 h

JEAN MORIN (illustrateur)

Pouah! du poison! Les Enquêtes de Joséphine la Fouine 5

Littérature

12 h 15 à 14 h 30

MARIE LABERGE

Le Goût du bonheur

19 h à 20 h

CHRISTIANE FRENETTE

Celle qui marche sur du verre

VENDREDI 11 AVRIL

Littérature / essais

14 h à 15 h

PIERRE MORENCY

À l'heure du loup

15 h à 16 h

NEIL BISSEONDATH

Un baume pour le cœur

19 h à 20 h

NEIL BISSEONDATH

Un baume pour le cœur

SAMEDI 12 AVRIL

Jeunesse

14 h à 15 h

CHRISTIANE DUCHESNE

Julia et le locataire - Les Nuits et les Jours de Julia 5

Littérature / essais

14 h à 15 h

PIERRE MORENCY

À l'heure du loup

15 h à 16 h

GÉRARD BOUCHARD

Les Deux Chanoines

16 h à 17 h

NEIL BISSEONDATH

Un baume pour le cœur

18 h à 19 h

CHRISTIANE FRENETTE

Celle qui marche sur du verre

19 h à 20 h

GÉRARD BOUCHARD

Les Deux Chanoines

20 h à 21 h

ROBERT LÉVESQUE

L'Allié de personne

21 h à 22 h

DANIEL JACQUES

La Révolution technique

DIMANCHE 13 AVRIL

Littérature / essais

13 h à 14 h

NEIL BISSEONDATH

Un baume pour le cœur

14 h à 15 h

ROBERT LÉVESQUE

L'Allié de personne

15 h à 16 h

CHRISTIANE FRENETTE

Celle qui marche sur du verre

16 h à 17 h

GÉRARD BOUCHARD

Les Deux Chanoines



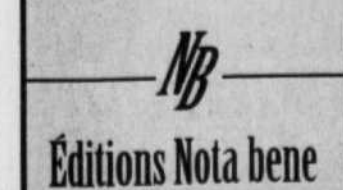
Des livres pour savoir



285 p. 24,95 \$

Yzabelle MARTINEAU

Dans son excellent essai, Yzabelle Martineau retrace et étudie les pratiques plagiaries représentatives de certains mouvements esthétiques. «Un des meilleurs livres sur le plagiat».



Le scénario des 400 coups au Salon du livre de Québec

Michel Mpambara

Y a trop de blanc au Québec

vendredi 11 de 15h à 17h
samedi 12 de 14h à 16h
et de 17h à 18h



Line Arsenault

On se faxe, on se digitalise, on se téléporte, et on déjeune!

mercredi 9 de 17h à 19h
vendredi 11 de 17h à 19h
samedi 12 de 13h à 15h
dimanche 13 de 12h à 16h



Mireille Levert

Une île dans la soupe

samedi 12 de 15h à 16h



Tristan Demers

Gargouille 7

samedi 12 de 11h à 13h
dimanche 13 de 10h à 12h



Les 400 coups



© Anne Maréchal

Invité d'honneur NEIL BISSEONDATH

Boréal

STAND DIMEDIA N°38

www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

POÉSIE

Géographie du poème

DAVID CANTIN

Certains recueils se tissent au fil de rencontres, de découvertes et de souvenirs. Le territoire du voyage devient ainsi le creuset du poème. De Gil Jouanard à Bernard Pozier, un dialogue s'entame à propos d'un dépaysement vécu face au réel. Dans un contexte beaucoup plus métaphorique, Tristan Malavoy-Racine parle aussi de la matrice du jour qui se révèle en filigrane d'une secousse intérieure. Deux livres où la parole s'enracine lentement à l'intérieur de la mémoire.

Dans la collection «Vis-à-Vis» chez Trait d'union, la voix du Français Gil Jouanard rejoint celle de Bernard Pozier. Sous la forme d'une courte suite d'une vingtaine de pages, l'auteur de *Cela seul découvre «de plain-pied»* l'espace envahissant de la réserve faunique de La Vérendrye. Un masque tombe sur ce monde imaginé depuis les origines de la civilisation. Désormais au centre du monde, Jouanard traverse ce «Continent nouveau» avec en tête le souvenir des premiers hommes:

«Lorsqu'on descend / Et c'est mon cas / De l'ère de la dernière glaciation / Et que l'on a eu la surprise, / Heureuse et déconcertante, / De se voir plongé, / Nu et cru, / Dans une ambiance atmosphérique / Brusquement tempérée, / Cela fait un sacré coup à la mémoire, / De se sentir soudain enveloppé / De ce flux ininterrompu / De sensations paléolithiques...» De Hongrie à la Macédoine, *Cartes d'embarquement* commence par ce très beau *Passeport* qui dit simplement l'état d'âme du voyageur. On débute ensuite par ce trajet des grandes villes que Pozier imagine tel un labyrinthe à franchir. À Budapest, le poète trouve des mirages et des explications valables. La parole reste familière, sans tomber dans le verbiage inutile. Le directeur littéraire des Écrits des Forges amorce une quête qui le mène vers l'inconnu et l'indiscutable. Il y a aussi plusieurs clin d'œil dans cette poésie où le langage s'efforce de trouver un équilibre de la conversation familière au réalisme le plus nerveux.

Divisé en cinq parties, le recueil de Pozier a l'avantage de prendre une certaine distance par rapport au réel. D'un lieu à l'autre, la rumeur circule afin d'évaluer «la persistance de la race / la complicité de la latinité / la saveur de nos

langues / la passion du poème / l'expérience solitaire / et le phénix espoir». Ainsi, cette voix devient un carrefour au fil des notes prises comme des échanges rapides. On entre dans ce paysage étranger tel un reflet de l'autre en soi: «*Le corps épuisé de nuit en noir et blanc / les yeux trop pleins de la densité des étoiles / les paupières brûlées du désir d'arriver / rouler selon la fabulation de notre carte routière.*» Une autre trace à suivre devant l'espace fertile du poème.

Les Chambres noires mène de façon elliptique un drame existentiel. Dans ce deuxième livre chez Triptyque, Tristan Malavoy-Racine se mesure à ses propres fantômes. Le passé surgit à travers la menace et la crainte des heures sombres. D'un bloc de prose à l'autre, une histoire s'invente par l'intermédiaire de cinq indices turbulents (chambre noire, photographie, révélateur, chambre et révélation). On découvre une manière de saisir le chaos intérieur sans tomber dans l'exercice de style. Une tension habite cette prose qui parle de désir, d'échecs, mais aussi d'espoir possible. «*La même image sous vos yeux et pourtant vous ne voyez pas la même image. Un œil a soif de rouge, l'autre d'abysses. Un œil couve l'aurore, l'autre cisele des ombres prolifères. Un œil renonce à l'ordonnance des lignes, l'autre s'affaire comme un poulpe, patient dé-maître des ténèbres.*»

L'autre apparaît pour ainsi dire dans la douleur de la passion comme un signe lointain. Le noir cyclique du temps guide vers une détresse immobile. Malavoy-Racine s'abandonne parmi ces chambres où s'accumulent les «regards additionnés» jusqu'à l'éblouissement. Les sens brusquent même les frontières d'une parole lucide. Depuis la peur, cette voix remonte à la surface du jour telle une vérité à combattre. On attend la suite.

AU-DELÀ DE GRAND-REMOUS CARTES D'EMBARQUEMENT

Gil Jouanard et Bernard Pozier
Trait d'Union/Autre Temps,
coll. «Vis-à-Vis»
Montréal/Marseille, 2003,
90 pages

LES CHAMBRES NOIRES
Tristan Malavoy-Racine
Triptyque
Montréal, 2003, 63 pages

BEAUX LIVRES

Maisons d'autrefois

LE DEVOIR

D'une réalisation technique impeccable, ce livre signé Yves Laframboise présente un intéressant panorama des intérieurs québécois d'autrefois. Du vieux presbytère de Batis-can à une demeure du Richelieu, de la maison McAuley de Gould jusqu'au manoir Mauvide-Génést de l'île d'Orléans, c'est une partie souvent méconnue de notre histoire ma-

tiérielle que présente cet ouvrage. Selon une séquence chronologique, grâce à de riches photos couleurs, l'auteur avance de belle façon sur une route qui le conduit des résidences des colons du pays jusqu'à celles des grands bourgeois.

Intérieurs québécois, Ambiances et décors de nos belles maisons d'Yves Laframboise est publié à l'enseigne des Éditions de l'Homme.



POLAR

En rouge et noir

Deux ans après *Nébulosité croissante* en fin de journée, un second polar accompli de Jacques Côté

CHRISTIAN DESMEULES

Point de départ: une série d'événements macabres secoue Québec à la fin des années soixante-dix. Un message sanglant sur les murs d'un corridor souterrain de l'Université Laval. Une main de femme empalée sur une clôture d'un collège privé pour filles avec ces mots enroulés autour d'un doigt: «*Mes amours décomposés.*» Assez tôt, un premier cadavre de jeune femme sera découvert, rapidement suivi par d'autres, chaque fois atrocement profanés. Misogynie, amateur de Baudelaire et de mises en scène macabres, un psychopathe sème l'émoi dans un décor de carte postale.

Jacques Côté propose avec *Le Rouge idéal* la deuxième aventure du lieutenant Daniel Duval, enquêteur à la Sûreté du Québec. Taillé de l'étoffe des héros, sans peur et sans reproche, Duval est encore une fois assisté de Louis Harel dit le Gros, qui a repris du service cloué à un fauteuil roulant depuis son accident dans l'affaire Hurlbut (Nébulosité croissante en fin de journée, Alire, 2000). Un retour en «born again Christian» ayant vu la mort de trop près et qui ne peut plus se permettre de refuser la main que lui tend Jésus.

Dès lors, sous les couleurs de l'automne, les ingrédients sont présents pour le début d'une petite «saison en enfer». Toutes les pistes



SOURCE ALIRE

Jacques Côté propose avec *Le Rouge idéal* la deuxième aventure du lieutenant Daniel Duval, enquêteur à la Sûreté du Québec.

de Duval convergent très tôt vers un groupe d'anciens étudiants du Séminaire de Québec vaguement connu comme le Cercle Thanatos, ainsi que vers leur ancien professeur de philosophie aux méthodes et au comportement étranges. Des jeunes fascinés par l'idée de la mort, par le macabre,

pris dans une dangereuse spirale d'émulation, où la pensée de Nietzsche assimilée à la va-vite se frotte à la culture punk, à la poésie et à l'idéal sous toutes ses formes. Au passage, Côté (lui-même professeur de cégep) nous offre à réfléchir sur la vulnérabilité des jeunes esprits et sur le pouvoir et la

responsabilité de ceux et celles qui en assurent la formation.

Veuf, père poulx d'une grande fille musicienne, marathônien et amateur de jazz (comme il se doit), le redoutable enquêteur Duval a toutefois le défaut de ses qualités: peut-être trop parfait pour être entièrement attachant. Mais l'enquête suivra sa pente, parsemée d'autres meurtres, dans un jeu de cache-cache sanglant entre folie brute et méthode inflexible.

Sans aller jusqu'à parler de polars historiques, il y a dans les deux opus de Jacques Côté un côté délicieusement «vintage» qui nous ramène au temps pas si lointain des enquêtes «à la mitaine», sans téléphone portable, fiches d'ADN ou bidules électroniques, même si l'aspect médico-légal y est singulièrement développé (Côté prépare une biographie du Dr Wilfrid Derome, l'un des pionniers des «sciences judiciaires» en Amérique). Une écriture impeccable, des dialogues savoureux et justes qui savent jouer de plusieurs niveaux de langage font du *Rouge idéal*, malgré un rythme qui s'essouffle parfois, un polar particulièrement efficace qui saura à coup sûr plaire aux amateurs du genre.

LE ROUGE IDÉAL

Jacques Côté
Alire
Québec, 2002, 448 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Ophélie urbaine

CATHERINE MORENCY

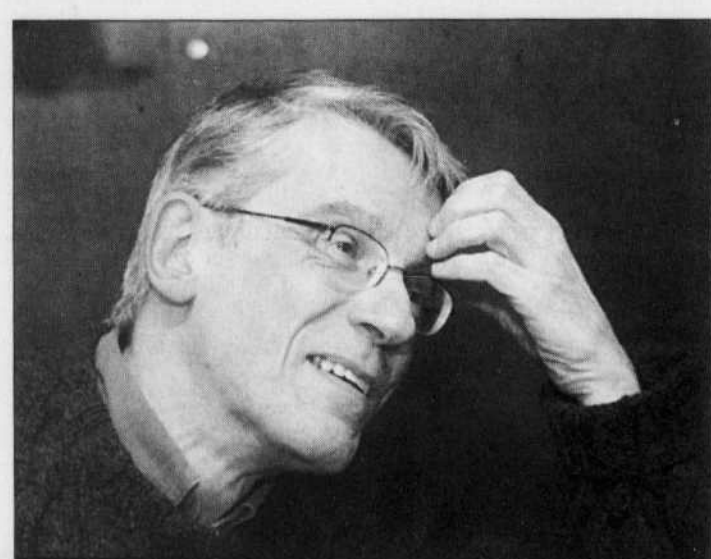
Après la sortie du film *La femme qui boit*, en 2001, Bernard Émond gagnait enfin la faveur du public québécois, lui qui n'en était pourtant pas à ses premières armes comme réalisateur, scénariste et monteur. S'écartant, le temps d'une publication, de l'univers cinématographique, il troquait récemment sa caméra pour un matériau plus discret, l'écriture.

Fort probablement écrit dans le même souffle que son premier long métrage, le roman d'Émond nous amène à tout le moins sur des sentiers parallèles. *20h17 rue Darling* est un livre cru qui aborde une question troublante: l'alcoolisme. Que ceux qui croient qu'on a tout dit, tout écrit sur le sujet remettent leurs pendules à l'heure, entreprise à laquelle s'arime sans complaisance le narrateur d'un récit qui est, on s'en rend vite compte, bien plus qu'une autre histoire de boisson. S'il n'avait jamais pensé jeter sur papier ses déboires et ses déveines, Gérard, journaliste retraité d'un canard populaire, en vient à croire que l'écriture — aussi prosaïque soit-elle — contribuera peut-être à sa survie, sinon à son sauvetage intérieur.

C'est l'explosion de l'édifice à logements où il vivait depuis quelques mois qui donnera son impulsion au projet littéraire: ha-

bitué à la déchéance physique et morale, Gérard s'observe dégringoler à une vitesse dramatique alors que se dérobe son existence matérielle, dernier rempart d'une identité lacunaire. Percuté par la mort de voisins à qui il s'était attaché sans vraiment les connaître («*Moi qui dans ma vie en barreau de chaise avait tout fait pour abréger mes jours, à part me tirer une balle dans la tête ou sauter en bas d'un vingtième étage, j'étais encore là alors qu'eux, la mort, ils n'en avaient rien à foutre et ils étaient partis quand même.*»), il troquera les meetings aux AA pour mener une enquête des plus intuitives. Alors que les policiers et le coroner cherchent des indices en suivant une logique binaire et prévisible, Gérard plongera impunément dans une aventure dont il ignore la teneur tragique.

Celui qui a passé trente ans de sa vie à recenser «des corps coupés en deux, des visages écorchés à coup de bottes, le cadavre calciné d'un bébé qui avait l'air d'un rôti de porc brûlé, un homme qui s'est aspergé d'essence avant de s'allumer une cigarette devant les journalistes et les caméramans qui attendaient rien que ça», lit dans les événements l'occasion rêvée d'expurger son passé de journaliste rapace. «*Au moins une fois dans ma vie je ferai une bonne histoire avec un fait divers. Pour ne pas boire. Pour ne pas me tuer.*» S'imaginant que l'alcool a corrompu,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

S'écartant de l'univers cinématographique, Bernard Émond a choisi un matériau plus discret, l'écriture.

en même temps que son foie, ses facultés sensibles et un penchant naturel pour la compassion, Gérard s'introduit sans vergogne dans les viscères du drame, persuadé que la demi-piscine de Cutty Sark qu'il a engloutie en quelques années l'a rendu indifférent au respect de la souffrance.

Alors que les premières pages de *20h17 rue Darling* laissent présager la noyade d'un homme visiblement aimanté par les abysses, la métamorphose narrative ne manquera pas de confondre

ceux qui avaient cru impossible — à l'instar d'un antihéros fataliste et convaincant — le sauvetage de ce dernier. Car même sans ambition, sans idéal et sans grand espoir, l'écriture porte une certaine matière rédemptrice en ce qu'elle demeure, d'abord et avant tout, un projet.

20H17 RUE DARLING

Bernard Émond
Lux
Montréal, 2002, 125 pages

Lire
pour faire durer
l'instant

SALON DU LIVRE
DE QUÉBEC

STAND 38



GÉRARD COSSETTE
Le dragon borgne
Mercredi 9 avril
de 14 h à 15 h
Vendredi 11 avril
de 14 h à 15 h et de 17 h à 18 h



GEORGES DESMEULES et
CHRISTIANE LAHAIE
*Dictionnaire des personnages
du roman québécois*
Samedi 12 avril de 12 h à 13 h
Dimanche 13 avril
de 11 h à 12 h et de 16 h à 17 h



DANIELLE DUSSAULT
L'imaginaire de l'eau
Jeudi 10 avril
de 19 h à 21 h
Vendredi 11 avril
de 13 h à 14 h et de 16 h à 17 h



LISE GAUVIN
Arrêts sur image
Mercredi 9 avril
de 13 h à 14 h et de 15 h à 16 h



HANS-JÜRGEN GREIF
Orfeo
Jeudi 10 avril
de 15 h à 16 h et de 18 h à 19 h
Samedi 12 avril de 16 h à 18 h
Dimanche 13 avril de 15 h à 16 h



CHRISTIANE LAHAIE
Hôtel des brumes
Samedi 12 avril
de 12 h à 13 h
Dimanche 13 avril
de 11 h à 12 h et de 16 h à 17 h



SERGE LAMOTHE
L'ange au berceau
Vendredi 11 avril
de 15 h à 16 h et de 19 h à 21 h
Samedi 12 avril
de 15 h à 16 h et de 18 h à 19 h



CLAIRE MARTIN
Il s'appelait Thomas
Mercredi 9 avril de 16 h à 17 h
Jeudi 10 avril de 14 h à 15 h
et de 16 h à 17 h
Samedi 12 avril de 13 h à 15 h
Dimanche 13 avril de 12 h à 13 h
et de 14 h à 15 h



PIERRE YERGEAU
Banlieue
Samedi 12 avril de 11 h à 12 h
et de 15 h à 16 h
Dimanche 13 avril de 12 h à 14 h

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

LIVRES
SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LE FEUILLETON

Quand le délire
d'Antrim nous délie

Dans *Votez Robinson*, publié aux Éditions de l'Olivier en 2000, Antrim racontait l'histoire des habitants d'une banlieue des tropiques qui basculaient dans le terrorisme urbain et transformaient leur ville en chaos. Dans *Les Cent Frères*, que j'avais commenté dans ces pages (*Le Devoir*, 5 février 2000), on versait aussi dans le chaos, mais c'était dans un lieu clos, une bibliothèque familiale décrépite où était réunie une famille de cent frères — «*tous nés le 23 mai, soit le même jour, mais à des heures différentes et en des années diverses*» — afin de commémorer la mort du Père dont à peu près plus personne ne se souvenait. Antrim aime décidément le foutoir... et le surréalisme, c'est même sa spécialité que d'en créer à volonté, et son dernier roman traduit en français, *Le Vérificateur*, n'échappe pas à la règle. On pourrait même dire qu'il en rajoute, et même qu'il en fait trop. J'y reviendrai.

Pour vous résumer brièvement ce récit loufoque, ou plutôt complètement marteau, commençons par situer le héros de ce roman. Depuis plusieurs années, Tom a pris l'habitude d'organiser de petites rencontres dans des restos avec ses collègues de travail. Fait à noter, Tom est psy à l'Institut Krakower, donc forcément aussi ses collègues. Cette année, ils seront réunis dans une crêperie du coin, choisie bien sûr par Tom pour la valeur symbolique de ce qu'on y trouve à manger, c'est-à-dire des crêpes. Une crêpe, c'est l'enfance assurée, «*l'évasion de la respectabilité*», le manger en tant que «*forme de jeu infantile*».

Sont donc présents à cette petite réunion Manuel Escobar, le kleïenien, Sherwin Lang, l'ancien gynécologue dont les rapports avec ses malades sont souvent brouillés par sa consommation abusive d'alcool, une des ex de Tom, Maria, sorte de nymphomane à talons aiguilles, Richard Bernhardt, spécialiste de la thérapie de groupe, qui est par ailleurs fort susceptible quand arrive sur le tapis la question de la puissance génitale, Dan Graham, le freudien aux semelles orthopédiques, enfin quelques autres

confrères de l'Institut Krakower, dont un pédopsychiatre, Peter Konwicki. Comme on est entre psys et que cela se passe aux États-Unis, vous comprendrez que cela ne puisse tourner qu'au dérisoire ou à la folie. Sans être tout à fait fou, Tom est au moins *border line*, comme on dit dans le jargon, et comme le pensent aussi certains de ses collègues. Prenez par exemple cette terrible angoisse qui le prend au moment où il lui faut choisir entre les œufs Bénédicte et la crêpe aux myrtilles, à tel point qu'il en a le souffle court, les mains



Jean-Pierre Denis

Antrim aime décidément le foutoir... et le surréalisme, c'est même sa spécialité

glacées, que de la sueur lui perle sous les bras et dans le dos, sans compter le terrible sentiment de culpabilité qui s'empare de lui. Prenez encore le sujet de l'article qu'il aimerait bien un jour écrire et qui montrerait «*la température de l'air, la couverture nuageuse, la pression atmosphérique, les taux d'humidité, la vitesse du vent, etc., comme d'authentiques structures relationnelles — la version atmosphérique des "autres gens" en fait — dont le rôle dans la formation de l'humeur ambiante est exactement analogue aux rôles archétypaux joués par les parents, les frères et sœurs, les amants, les ennemis jurés, et ainsi de suite*».

Psychologie nuageuse, il va sans dire... Quoique, dans l'obsession que les Québécois éprouvent à l'égard de la météo, on peut se demander s'il n'y aurait pas quelque chose comme... vous voyez ce que je veux dire... une figure tutélaire qu'il faudrait amadouer... une parentèle menaçante... enfin, quelque chose qui mériterait qu'on lui consacre une bonne partie de ses pensées... Je blague, bien sûr! Mais lui, non.

Pas plus qu'il ne blague lorsqu'il lui prend l'idée de transformer le resto en salle de jeux en lançant des toasts sur les invités, avant que son voisin de table, Richard Bernhardt, qui avait prévu le coup, ne s'en empare par derrière pour le soulever de terre et l'empêcher de bouger. C'est alors que le personnage aussi bien que l'auteur se mettent à dérailler complètement. Et c'est bien dommage. Assister à une lévitation qui dure des dizaines et des dizaines de pages (cela se passe

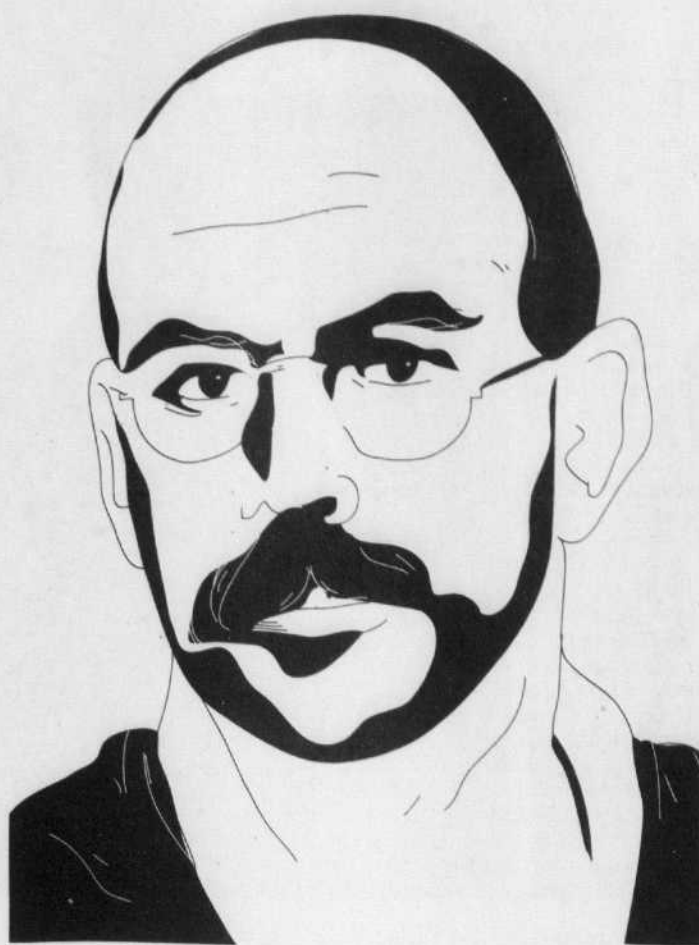


ILLUSTRATION TIFFET

dès la page 32), où tout devient irréel parce que, supposément, Tom est entré dans un état de «*dissociation émotionnelle*», peut-être parce que l'étreinte que lui impose Richard Bernhardt par derrière est ressentie comme une «*forme de viol patriarcal métaphorique*», tout cela nous fait vite décrocher. Du coup, ce n'est plus seulement Tom qui se met à voler en dehors ou tout autour de la Cène/scène, mais aussi bien le lecteur qui se met en mode «*détachez vos ceintures et profitez de la vue que vous offrent les hublots*»... On se rappelle alors les beaux moments qu'on vient de passer avec cet auteur qui a l'art de vous faire entrer dans des considérations psychologiques ou psychiques qui, bien qu'évoquant des états limites, n'en sont pas moins pleines de vérité. Quand, par exemple, Tom (le narrateur lévitant) tente d'expliquer la difficulté de choisir entre deux banalités (œufs Bénédicte ou crêpe) à cause de ce que ce choix implique symboliquement, le raison-

nement qu'il suit en prenant pour exemple une pièce qu'il laisse vide et toujours non peinte à la maison est d'une grande pertinence. Pourquoi lui et sa femme ne se sont-ils pas encore décidés à y voir, alors qu'il suffirait d'un après-midi pour en terminer? Après un long et tortueux raisonnement, voilà enfin sa conclusion: «*[...] la pièce non peinte comme remise des pensées non exprimées, foyer symbolique et salle de jeux pour les générations non nées qui nous supplanteront et finiront par nous enterrer lorsque, antiques, décrépits et atteints de délire, nous mourrons [...]*». Voilà où Antrim se fait très fort et où nous aimons le suivre. Dans un délire contrôlé.

LE VÉRIFICATEUR

Donald Antrim
Traduction de l'anglais
(États-Unis) par Robert Davreu
Éditions de l'Olivier,
Paris, 2003, 200 pages

denisjp@videotron.ca

LITTÉRATURE
CANADIENNE - ANGLAISESur la route
du continent

NAÏM KATTAN

Né en Caroline du Nord, Leon Rooke vit au Canada depuis une trentaine d'années. Son roman *Shakespeare's Dog* fut couronné en 1981 par le prix du Gouverneur général. Son dernier roman, *The Fall of Gravity*, vient de paraître en traduction française sous le titre de *En chute libre*. En refaisant le parcours du continent nord-américain, Rooke reprend un thème majeur de la littérature américaine, de Mark Twain à Jack Kerouac, et qui au

cinéma s'est traduit par le road-movie, par exemple *Easy Rider*. Ici, le Canada s'ajoute au périple des personnages principaux: Raoul Daggie, un homme dans la quarantaine qui part en voiture, avec sa fille de onze ans, Juliette, à la recherche de sa femme Joyel. De son côté, celle-ci, qui avait quitté son mari, parcourt une Amérique semblable à celle que traversent son mari et sa fille.

Juliette est une préadolescente qui appréhende le monde des adultes, se tenant au seuil d'un univers déplorable tout en s'appropriant à y faire son entrée à ses propres conditions, c'est-à-dire en l'aménageant à l'image de son désir. Son père se croit déchu, allant d'un échec à un désastre. Sa femme l'a quitté parce qu'il n'était pas à la hauteur de ses attentes, même s'ils avaient vécu un grand amour pendant plusieurs années. Cet amour persiste et trouve refuge dans une quête où l'espace remplace le temps. Juliette peut faire songer à un personnage de Salinger. Personnellement, elle m'a fait penser à Lolita car, on l'oublie souvent, le roman de Nabokov est d'abord un parcours de l'Amérique. Précisons que Juliette est une anti-Lolita. Elle n'est point perverse et son compagnon est loin de ressembler à Humboldt, l'Européen décadent fragilisé par sa culture et qui résiste mal à la manipulation d'une Amérique adolescente. Juliette est plus jeune, pas encore éveillée aux mécanismes et aux pouvoirs du sexe. Elle est pourvue d'une sagesse prématurée et d'une foi en une vie non encore épuisée ou dégradée. Elle protège un père à la dérive, qui cherche une fuite dans l'alcool. Le parcours des deux époux est parallèle et similaire: une

Amérique de petites villes, de villages du Dakota et du Montana, une succession de motels, de stations-service et de restaurants pour voyageurs de passage. Une Amérique profonde, toute en surface, perpétuellement semblable à elle-même, peuplée aussi d'auto-stoppeurs et de fugueuses. On croise aussi des marginaux, qui sont à l'image de la fin de la promesse, de l'échec d'une humanité en perte de racines et de foi en un au-delà.

Les deux époux font les mêmes rencontres: Crazy Horse, un véritable Indien d'aujourd'hui, qui réduit le mythe du passé à un spectacle, et des prêtres détroqués qui n'ont pas réussi à atteindre la réalité de leur foi. Ne reste que l'instant présent, que les protagonistes ne parviennent pas à vivre. Au lieu de ratifier, de confirmer l'amour, et au lieu d'être une promesse d'amour, le mariage aboutit à la dislocation.

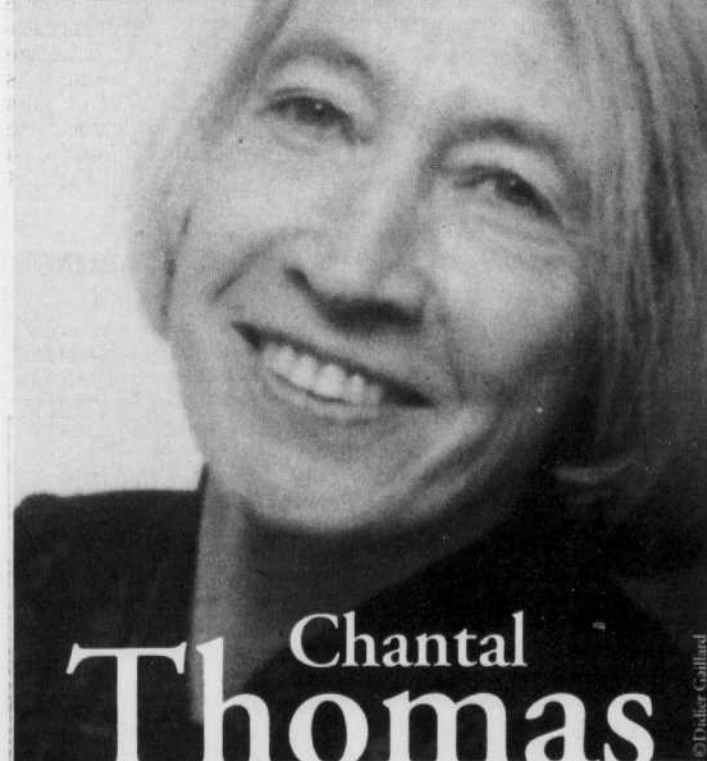
À la fin du roman, les époux se trouvent dans le même motel mais, aveuglés par une bourrasque de neige, ils ne se voient pas. Entre-temps, Joyel a adopté une fugueuse et, quand sa propre fille la regarde, de l'autre bout d'une salle, elle ne la reconnaît pas, refuse de la reconnaître puisqu'elle a trouvé une enfant de substitution.

La perte de gravité n'est pas uniquement une chute libre, comme le suggère la traduction française du titre. En perte de pesanteur, les protagonistes sont en quête d'une consistance. Ils tentent d'atterrir, de poser leurs pieds sur un sol fuyant, de fixer du regard un paysage insaisissable à force de monotonie. La route n'a pas d'aboutissement. Mais *l'easy rider*, pour reprendre le titre du film, ne peut pas s'arrêter. Il n'y a de répit, de semblant d'espoir, que dans le mouvement. L'Amérique de Rooke est triste et terriblement mélancolique. Le mariage, ultime rempart, craque et s'effondre alors que Juliette surnage, poursuit la route, la sienne, tentant de bâtir son propre continent.

EN CHUTE LIBRE

Leon Rooke
Traduit de l'anglais
par Richard Crevier
Éditions Phébus
Paris, 2002, 300 pages

PRIX FEMINA

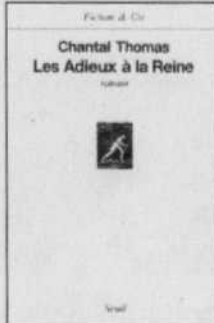


Chantal Thomas

LES ADIEUX À LA REINE

« La spécialiste de Sade et de Casanova raconte, entre le 14 et 16 juillet 1789, les dernières heures de Marie-Antoinette à Versailles. Érudite, raffiné et pathétique. » Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

« Une évocation saisissante de la panique qui s'empare d'un monde pourri de cynisme à l'heure de son effondrement. » Pierre Mertens, *Le Mensuel littéraire et poétique*

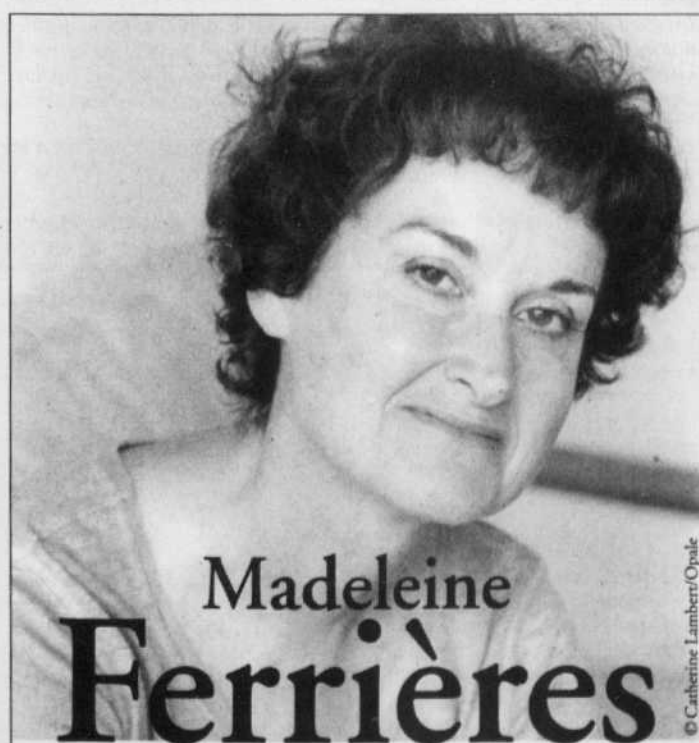


Seuil

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC, STAND DIMEDIA # 38

Dédicaces : jeudi 10 avril de 19h00 à 20h00
vendredi 11 avril de 20h00 à 21h00
samedi 12 avril de 14h00 à 15h00

Rencontre : samedi 12 avril à 15h30
avec Catherine Lachaussee
(scène des Rendez-vous littéraires)



Madeleine Ferrières

HISTOIRE DES PEURS ALIMENTAIRES

Du Moyen Âge
à l'aube du XX^e siècle

« Malbouffe, crainte de l'intoxication, recherche d'une nourriture saine, toutes ces obsessions aujourd'hui courantes hantaient déjà nos ancêtres. Une chronique, à travers les siècles, de toutes ces phobies. » Marianne

« Un essai audacieux, conduit avec intelligence et pertinence [...] » *Le Monde*



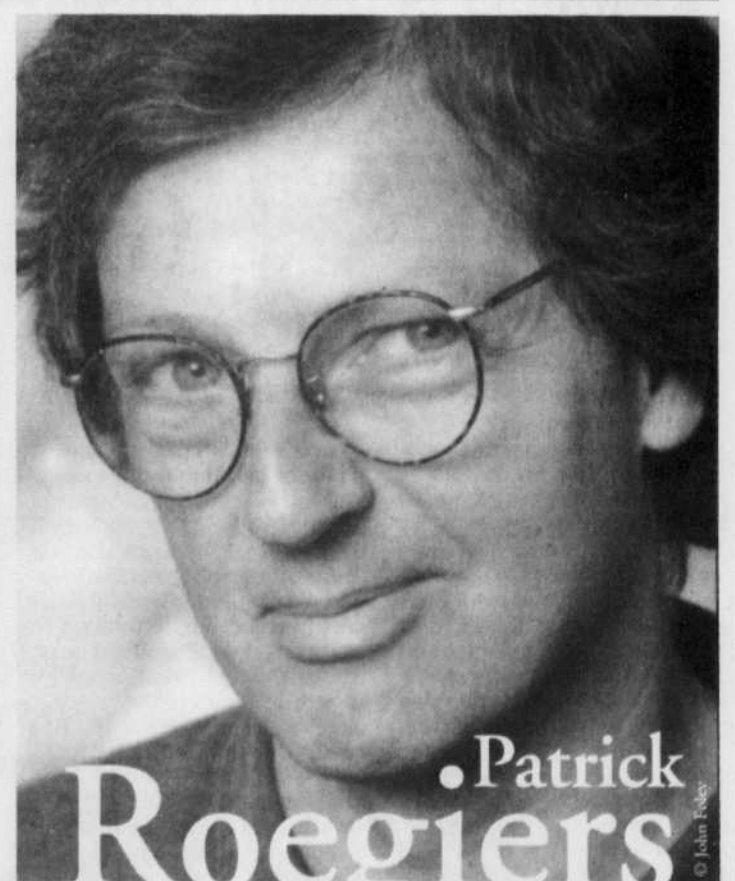
Seuil

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC, STAND DIMEDIA # 38

Dédicaces : Vendredi 11 avril de 19h00 à 20h00
Samedi 12 avril de 13h00 à 14h00
Dimanche 13 avril de 13h00 à 14h00

Conférence publique : Mercredi 9 avril à 17h30
Musée de la civilisation de Québec

Les débats des Bars Sciences : Mardi 8 avril à 17h30, Bar Le Barouf, 4171, rue Saint-Denis, Montréal
Jeudi 10 avril à 17h30
Le Petit Champlain - Québec



Patrick Roegiers

LE MAL DU PAYS

Autobiographie
de la Belgique

Pamphlet, inventaire encyclopédique des grands noms (Brel, Magritte, Ensor, etc.), ce livre est rédigé d'une écriture alerte et truculente. Un dictionnaire excentrique, un lexique imaginaire, bref, une somme unique, savante et délirante.



Seuil

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC, STAND DIMEDIA # 38

Dédicaces : jeudi 10 avril de 18h00 à 19h00
vendredi 11 avril de 17h30 à 18h30
samedi 12 avril de 13h30 à 14h30

Rencontre : vendredi 11 avril à 17h00
avec Marie-Ginette Gay
(scène des Rendez-vous littéraires)

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Un nouveau livre de l'historien Gérard Bouchard

Lionel Groulx, l'étranger

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU
LE DEVOIR

C'était en septembre 1992 à l'Université Laval, dans une salle du pavillon Casot qui ressemble à un prétoire. La salle était pleine. Les gens s'y agitaient. De bout, bien droit, Pierre Anctil défendait, pratiquement seul, l'idée que la thèse de la candidature au doctorat Esther Delisle était bachelée tandis que celle-ci s'employait à la défendre avec l'aide de son vobule et sanguin directeur, Jacques Zylberberg. Dans les kiosques à journaux, la revue *Cité libre* annonçait déjà la parution en livre de cette thèse consacrée à l'univers idéologique de Lionel Groulx et de certains de ses acolytes des années 1930, dont *Le Devoir*, faut-il le rappeler.

Au beau milieu de cette soutenance de thèse, on vit par les vastes fenêtres le ciel se déchirer dans les tourbillons d'un violent orage électrique. On se serait cru dans les premières pages d'un roman policier. Et la suite démontra le bien-fondé de cette impression. De fait, les débats au sujet du prêtre-historien nationaliste ont été depuis lors aussi orageux que le jour où la controversée thèse fut soutenue.

Gérard Bouchard, historien de première importance, vient de plonger à son tour tout entier dans ce débat avec un livre intitulé *Les Deux Chanoines - Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*.

Que retient Gérard Bouchard des travaux d'Esther Delisle? D'abord et avant tout qu'il vaut mieux, justement, n'en rien retenir. L'ouvrage auquel a donné lieu la thèse d'Esther Delisle, observe-t-il, brille par le «nombre étonnant d'erreurs qu'il contient dans les renvois et les références». Sur 57 renvois de Delisle annoncés comme des textes de Groulx publiés dans *L'Action nationale*, 28 sont inexacts et 23 n'ont tout simplement pas pu être retrouvés dans la revue.

Main de maître

S'il écarte avec raison les travaux de Delisle pour la conduite de ses propres recherches, Gérard Bouchard utilise volontiers les textes de ses critiques. Il appelle notamment à la barre l'auteur de cet article, rebaptisé dans son livre «Jean-Guy». Il se trouve bien sûr des coquilles partout, dans la Pléiade comme dans les travaux des Académiciens. L'important demeure, au fond, de voir de quelle manière le débat est engagé. Et à cet égard Gérard Bouchard travaille, à la différence d'Esther Delisle, avec le doigté que confère une main de maître.

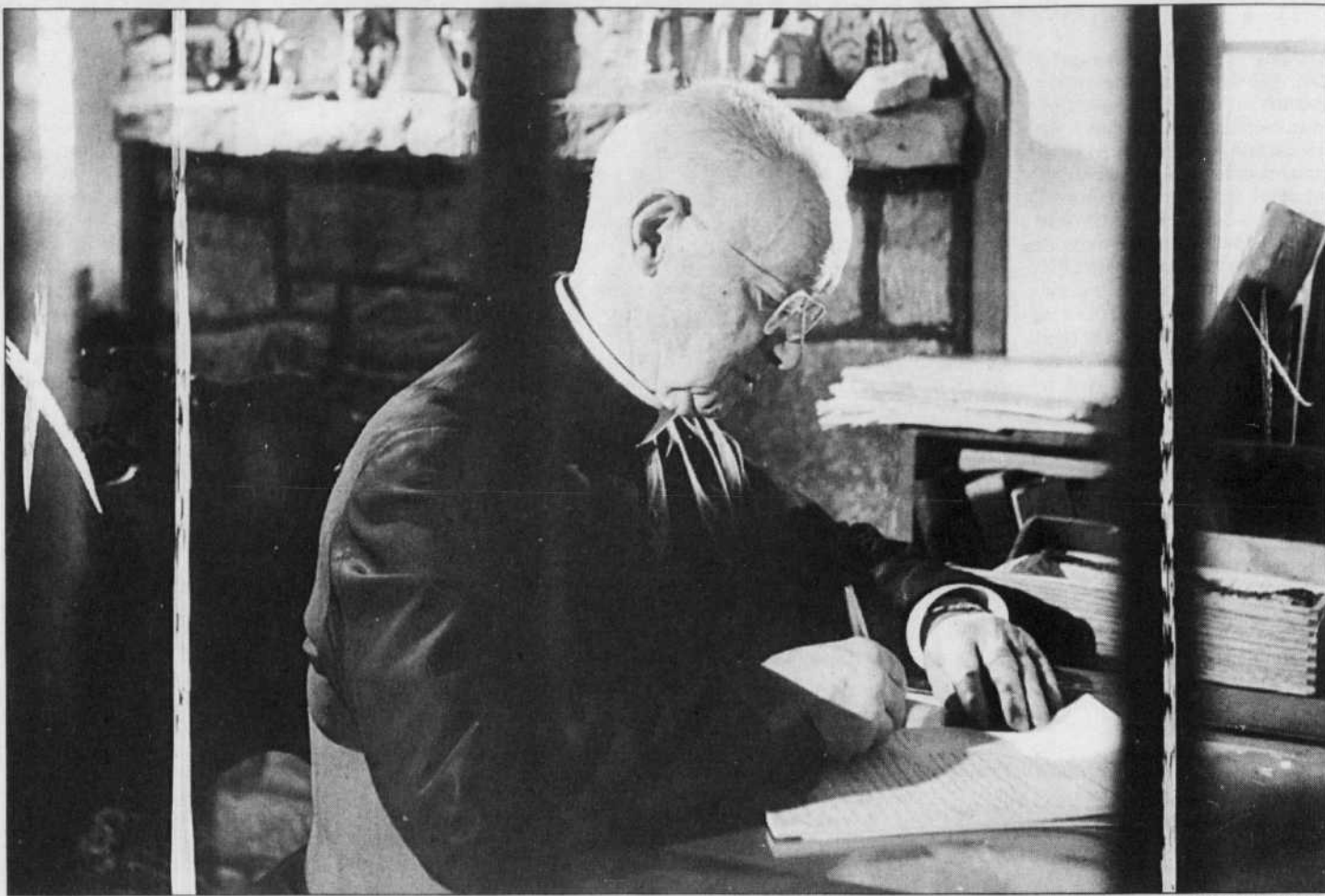
Le sujet est pourtant grand

pour un livre aussi court: montrer que Groulx souffrait d'ambiguïtés dans ses positions idéologiques, à un point tel que cela rendait sa pensée inopérante. L'univers intellectuel de Groulx est parcouru à grandes enjambées «en tant que foncièrement contradictoire, en tant que sollicité, tiraillé par des impératifs incompatibles et [...] jamais réconciliés». On peut en effet trouver dans l'œuvre de Groulx une affirmation et, bien souvent, son contraire: à la fois libéral et réactionnaire, conservateur et moderne, mythomane et historien, et j'en passe. Il en résulte souvent, de l'avis de Bouchard, un jeu de sommes nulles. Non seulement sa doctrine ne résistait-elle pas à l'analyse, mais on pourrait croire que, à force d'être traversée par des contradictions, elle se révèle elle-même inopérante.

Bouchard fait preuve d'un remarquable esprit de synthèse devant l'Himalaya de papiers que constitue l'œuvre de Groulx. Faut-il seulement rappeler que Groulx a beaucoup écrit? Des livres, des articles, des conférences de toutes sortes, pendant plus d'un demi-siècle. Au service de sa propre cause, Groulx a aussi utilisé des pseudonymes, dont ceux de Jacques Brassier, André Marois, Lionel Montal et Aloné de Lestres. Mais Bouchard couvre un terrain si large qu'on se demande parfois de quel Groulx il parle. Par moments, les références temporelles sont trop peu nombreuses pour que le lecteur ne s'y perde pas.

Au fond, l'exégète Bouchard a-t-il trouvé autre chose que le fait que Groulx était, plus qu'un historien, d'abord et avant tout un écrivain? Il serait peut-être plus sage de soupçonner Groulx de franchise à l'égard des inclinations de sa plume du moment que d'inconsistance par rapport à la citadelle de ses idées. On sent en effet toujours dans sa prose l'homme libre, l'indépendance de caractère, qui ne cède à rien à autre chose que sa vérité du moment. Groulx n'a jamais plié devant les partis, pas même devant le sien. Et eût-il volontairement semé dans son œuvre les germes d'une pensée contradictoire qu'il faudrait conclure à l'échec de cette visée improbable: car qui donc aujourd'hui conçoit Groulx autrement que comme un nationaliste canadien-français appartenant à un autre temps?

Bouchard établit, sans guère de renfort théorique il est vrai, que la pensée du chanoine pouvait être «fascisante». «Il apparaît évident, à la lumière des extraits reproduits, que Groulx a incarné vigoureusement une variété du fascisme, au sens plein du terme, qui l'associe de



Bien que nuancé, Gérard Bouchard croit en définitive que «la mémoire de Groulx, comme phare de la nation, paraît lourdement compromise à cause des ombres qui planeront toujours sur sa pensée».

près aux grands chefs et aux régimes qu'il admirait», c'est-à-dire Dolfuss, Mussolini, Franco, De Valera, Pétain et Salazar.

Caractère corrosif

Gérard Bouchard donne assez de citations pour qu'on ne puisse pas sottement récuser le caractère corrosif d'une partie de la pensée du chanoine. On pourrait encore citer quelques textes qu'il ne cite pas, dont celui-ci, publié en 1964. Le chanoine se demande alors comment lutter contre le cancer, mal qu'il considère à la fois comme physique et moral: «Rien à faire, dirait-on, que d'entreprendre l'un de ces jours, à pied d'œuvre, la réfection totale de l'espèce, un ressourcement à ses vertus primitives. Et cela voudrait dire le choix de la femme la plus saine, la plus pure, de l'homme le plus intégral physiquement, le plus sain de cette élite qui aurait su se dérober à toutes les contaminations, à toutes les impuretés, à toutes les extravagances débilantes où se complaisent aujourd'hui les contemporains. Entre ces deux êtres de choix, cela voudrait dire encore un amour aussi sain, aussi pur que la pureté même pour le commencement d'une autre race

d'hommes». L'eugénisme est palpable. Le Juif, écrivait-il en 1954, se trouve «au fond de toutes les affaires louches, de toutes les entreprises de pornographie: livres, cinémas, théâtres, etc.»

Au sujet de l'antisémitisme et du racisme, rares sont les historiens québécois qui semblent tenir compte des travaux importants en ces matières délicates. Les références aux travaux de Léon Poliakov, Norman Cohn, Gerald Tulchinsky, Pierre-André Taguieff, pour ne nommer que ceux-là, sont absentes chez Bouchard. L'historien choisit curieusement de s'en remettre à son collègue Pierre Trépanier de l'Université de Montréal, lequel opère au profit de la mémoire de Groulx une distinction entre «anti-judaïsme» et «antisémitisme». Selon les ascendances intellectuelles de Groulx et la situation qui était la sienne, cette distinction fragile aurait gagné à être étoffée.

Même si certains propos de Groulx arrivent encore à nous toucher — notamment de fort belles pages sur l'anti-impérialisme ou sur la défense de la langue française —, pour l'essentiel l'idéologie dont il se fait l'écho nous est aujourd'hui étrangère.

Alors en quoi Groulx arrive-t-il encore à nous retenir autant qu'à faire parler de lui? Que nous enseigne ce petit homme en soutane qui appartient bel et bien à un horizon révolu? Bien que nuancé, Gérard Bouchard croit en définitive que «la mémoire de Groulx, comme phare de la nation, paraît lourdement compromise à cause des ombres qui planeront toujours sur sa pensée». Mais Lionel Groulx est assez complexe pour ne pas pouvoir être réduit à son tissu de contradictions.

Dans un texte de 1978 consacré à la mémoire de Groulx, le sociologue Fernand Dumont croyait pour sa part que nous avions pour obligation de nous servir du passé pour mener à bien «la tâche de nous interpréter». Et c'est en cela aujourd'hui, me semble-t-il, que l'œuvre de cet intellectuel que fut Lionel Groulx mérite de continuer d'être lue. Quoi qu'on en dise, ce mort cent fois enterré demeure bien vivant.

LES DEUX CHANOINES

Contradictions et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx
Gérard Bouchard
Boréal
Montréal, 2003, 314 pages

Biographie

- 1878: naissance à Vaudreuil.
- 1900-1915: professeur au Collège de Valleyfield.
- 1903: ordination.
- 1906-1909: voyage d'études à l'étranger.
- 1907-1908: études et doctorats à l'Université de la Minerve (Rome) et à l'Université de Fribourg.
- 1915-1949: inaugure puis anime la première chaire d'enseignement d'histoire du Canada.
- 1917: membre de la Ligue des droits du français.
- 1921-1922: travaux aux archives de Londres et de Paris.
- 1920-1928: directeur de *L'Action française* de Montréal.
- 1931: conférences aux universités de Paris, de Lille et de Lyon; voyage en Louisiane.
- 1943: nommé chanoine honoraire du diocèse de Montréal.
- 1946: fonde l'Institut d'histoire de l'Amérique française.
- 1947-1967: lance et dirige la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.
- 1949: nommé professeur émérite à l'Université de Montréal.
- 1967: décès le jour du lancement de son nouveau livre, *Constantes de vie*.

Groulx, inutile en raison de ses contradictions?

ANTOINE ROBITAILLE

L'historien Gérard Bouchard dit refuser de reprendre les nombreux débats qui ont eu cours ces dernières années autour de Lionel Groulx. Notamment ceux lancés par la politologue Esther Delisle, contemptrice attitrée du chanoine et des nationalistes québécois, mais peu fiable sur un plan méthodologique, dit Bouchard. Pour enrichir réellement notre connaissance du personnage et de l'œuvre, il fallait selon lui mettre au jour les nombreuses contradictions dont l'homme et l'œuvre sont pétris; et aussi cette notion «d'échec», évoquée par Groulx lui-même. Mais n'est-ce pas là une façon d'enterrer définitivement le célèbre historien, mort en 1967?

♦ ♦ ♦

Le Devoir. Vous faites ressortir plusieurs contradictions dans l'œuvre de Lionel Groulx: fascisme et démocratie, humanisme et antisémitisme, etc. Est-ce à dire que tous ces contrastes s'annulent et que son héritage est en quelque sorte «inopérant», pour reprendre un de vos mots?

Gérard Bouchard. Je ne dirais pas que tout son héritage est inopérant. Mais son action et sa pensée ont largement été inopérantes de son vivant, comme il l'a lui-même constaté et déploré à quelques reprises. J'ai en effet eu la grande surprise, dans cette recherche, de découvrir à quel point le thème de l'échec traversait sa destinée. Bien que les commentateurs n'en aient pas beaucoup, voire jamais parlé, Groulx lui-même est revenu sur ce thème. Notam-

ment à la fin de sa vie. Ça devient d'ailleurs pathétique et très émouvant lorsqu'il se retourne sur son parcours pour dresser un constat d'échec. Il a cette expression: «la faillite de ma vie». Quel énoncé extraordinaire dans la bouche de ce personnage, compte tenu de ce qu'il a été et du monument qu'on en a fait, compte tenu, aussi, de l'image qu'on en a reproduite et que lui-même a voulu projeter! Ce thème — l'échec — m'a paru fondamental. Tout comme celui des contradictions. Les deux étant liés bien sûr.

Vous parlez d'échec. Mais vous voyez dans sa pensée des fragments très avant-gardistes, s'étant réalisés avec la Révolution tranquille.

Oui. Il est tout à fait surprenant de voir chez lui certains slogans qui resurgiront lors de la Révolution tranquille. Mais aussi des idées de projets qui se matérialiseront pendant les années 1960, idées avancées par Groulx dès les années 1920 et même plus tôt encore.

Et aujourd'hui, croyez-vous qu'il ait encore plusieurs adeptes?

Non, pas beaucoup. Les nationalistes qui se réfèrent directement à Groulx, autrement que par des coups de chapeau de circonstance, sont très peu nombreux. Il y a peut-être certains intellectuels de droite et conservateurs contemporains qui s'aliement à Groulx et reprennent à leur compte ses conceptions sociales. Dans d'autres cas, ceux qui s'y réfèrent s'intéressent au militant nationaliste courageux qui a affirmé l'idée nationale

dans certaines conjonctures extrêmement défavorables.

Yves Michaud, par exemple, le cite assez souvent. Cela a même contribué, il y a deux ans, à créer toute une commotion au sein du Parti québécois.

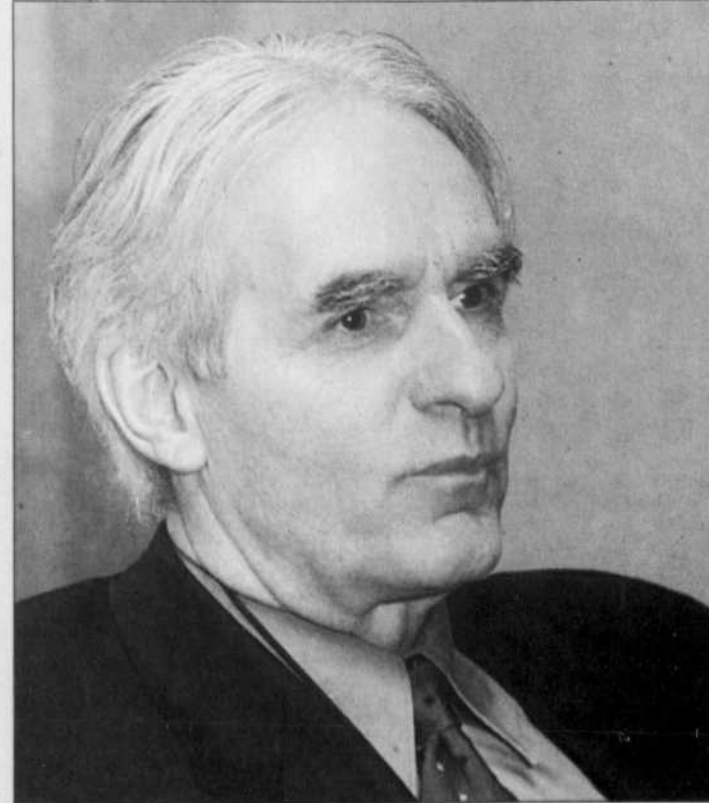
Mais c'est à cela qu'on s'expose avec Groulx, quel que soit l'extrait cité, parce que les gens ont l'impression qu'on tire tout Groulx de son côté. S'y référer est toujours risqué, en raison de son caractère éminemment contradictoire. Il a couvert tellement de terrain qu'on ne peut quasiment pas en réclamer une seule partie sans paraître revendiquer tout le reste.

Du côté des admirateurs du chanoine, ne dira-t-on pas que vous avez trouvé une façon de le désactiver dans l'histoire intellectuelle?

Par rapport à certains dossiers, à certaines discussions, c'était peut-être quelque chose d'utile à faire.

Vous pensez à son antisémitisme, sans doute?

Oui. Il me semble que, désormais, il faudra l'aborder autrement. Aller chercher chez Groulx les textes qui confirment son antisémitisme ne suffira plus. Il faudra également avoir l'honnêteté de montrer les autres textes qui attestent une version contraire. Et la vérité de Groulx se trouve dans la confrontation des deux. Dans le contradictoire. Ça vaut aussi pour les thèmes de la démocratie, du fascisme, et même pour celui de la souveraineté. Car il n'y a pas moyen de savoir si Groulx était fédéraliste ou pas. Il était les deux, il



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Il n'y a pas moyen de savoir si Groulx était fédéraliste ou pas. Il était les deux», prétend Gérard Bouchard.

a affirmé très clairement les deux thèses, de manière aussi radicale l'une que l'autre.

C'était une sorte d'adéquité, donc! (Rires) Sérieusement, du côté des adversaires de Groulx, est-ce qu'on ne vous dira pas qu'en mettant l'accent sur ses contradictions, vous avez tenté de relativiser son racisme et, partant, certaines racines honteuses du nationalisme québécois?

J'ai plutôt essayé de tout lire Groulx et de produire tous les textes relatifs à chacun des thèmes. Le problème chez les commentateurs de Groulx qu'on a entendus jusqu'ici, c'est d'avoir offert des interprétations réductrices et partielles, et c'est à partir de là que se construisaient des cohérences trompeuses. Moi, j'ai tenté d'explorer la totalité de l'œuvre. Je ne vois pas en quoi j'aurais déformé, réduit, fait

dévier, ou me serais livré à des espèces d'arrière-pensées. Ma méthode est claire, parfaitement légitime, et je l'ai appliquée de la même manière pour toutes les dimensions.

Croyez-vous avoir écrit le livre définitif sur Groulx?

Bien sûr que non. Je crois avoir exploré un angle neuf, mais ça demeure un angle parmi d'autres. Cependant, il me semble que la perspective que j'ai ouverte en est une qui permet une traversée de l'univers de Groulx. Mais il y en a d'autres. Quelqu'un qui voudrait par exemple l'aborder sous l'angle du croyant, du chrétien, pourrait le faire.

Mettez l'accent sur les contradictions et l'échec comme vous le faites, n'est-ce pas une façon élégante d'enterrer définitivement Groulx?

Non, je crois qu'il y a une actualité de Groulx et j'ai essayé de la faire ressortir à la fin de mon livre. Mais ce n'est pas celle que ses défenseurs ont affirmée depuis 25 ans, c'est-à-dire le «père de la Révolution tranquille, du néonationalisme québécois, du souverainisme dans sa version actuelle». L'actualité de son œuvre, celle qui m'a intéressé, elle n'est pas seulement québécoise, elle est universelle: c'est la difficulté pour un intellectuel de penser d'une façon efficace et mobilisatrice la société dans laquelle il vit. Et ce thème-là devient peut-être plus québécois lorsqu'on prend conscience que la société canadienne-française entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècle s'est caractérisée à mon avis par une sorte d'impuissance. C'est du moins l'hypothèse générale sur laquelle je travaille.

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

ADQ: le vieux mange le neuf

LOUIS CORNELLIER

La bataille des idées, il semble que l'ADQ, cette fois-ci, l'ait perdue, du moins temporairement. Ses provocations idéologiques, finalement, se sont retournées contre elle en suscitant un réveil des penseurs et militants sociaux-démocrates dont les réactions ont su convaincre une bonne partie de la population du caractère rétrograde de la philosophie adéquistique.

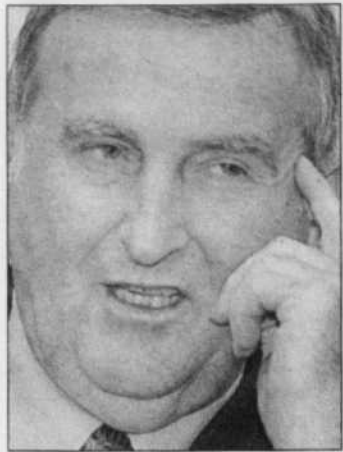
Aux slogans creux de Dumont et de son maître à penser Léon Courville chantant la nécessité d'un «vrai changement» susceptible de «libérer le talent» et de «responsabiliser le citoyen» ont répondu de solides réflexions démontrant les reculs sociaux qu'engendrerait l'application d'un tel programme. ADQ: voie sans issue, de Jean-Claude St-Onge et Pierre Mouterde, de même que *À droite toute! Le programme de l'ADQ expliqué*, un brillant collectif sous la direction de Jean-Marc Ptiote, ont réfuté avec force la prétention adéquistique à représenter les intérêts du monde ordinaire.

Qu'ajoute donc, alors, à ces répliques musclées l'essai de François Grégoire intitulé *La Face cachée de l'ADQ*? Sur le plan des idées, disons-le, pas grand-chose, mais il n'en reste pas moins intéressant en ce qu'il enrichit ces critiques essentielles d'une analyse documentée des pratiques politiques et des stratégies électorales du jeune parti.

Pamphlet plutôt brouillon et ouvertement militant, cet essai cherche des «biblites» à l'ADQ et en trouve. Il attaque, d'abord, l'image de l'intégrité de la formation de Dumont, «le chevalier blanc», en rappelant les mensonges entretenus au sujet de son membership, les multiples infractions (et non «effractions», comme il l'écrit) de l'ADQ à la loi électorale lors d'élections précédentes et la présence de militants au passé trouble en son sein. Plus intégrée que les autres, l'ADQ? Ni plus ni moins, conclut l'essayiste.

«L'ADQ, écrit-il ensuite, c'est d'abord et avant tout une «clique» qui pèse de tout son poids sur la démocratie interne du parti. Qu'il s'agisse d'imposer des éléments du programme, d'en changer ou de gérer les candidatures dans chaque comté, «les pratiques politiques de l'ADQ ressemblent plus aux façons de faire d'un parti de cadres, où les membres ne sont utiles que pour le travail sur le terrain lors des élections, qu'à celles d'un parti de masse, où les membres participent véritablement aux décisions». Faire de la politique autrement? Il faudra, en cette matière aussi, aller voir ailleurs.

Que penser, maintenant, de cette prétention adéquistique à représenter les jeunes et la majorité silencieuse? Conseillée, selon Grégoire, par un penseur néolibéral comme Léon Courville et par des gens d'affaires fortunés comme Marcel Dutil, Pierre Michaud et Rémi Marcoux, l'ADQ s'avère essentiellement le porte-parole de la



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
L'essai de Bourque aligne les poncifs les plus écoulés.

frange la plus à droite du Québec Inc. qui s'abreuve au radicalisme idéologique de l'Institut économique de Montréal dont sont issues les propositions de privatisation de la santé, de bons d'éducation et de réduction draconienne de la taille de l'État.

La présence stratégique d'une Diane Bellemare au sein des troupes adéquistes ne devrait tromper personne: la famille politique de Mario Dumont campe résolument à droite et les liens qui existent entre l'ADQ et les militants de l'Alliance canadienne et du Parti conservateur, bien exposés par Grégoire, en constituent la preuve la plus éclatante. Malheureusement pour Dumont et les siens, cette «mouvance ultra-conservatrice qui a ses racines dans l'Ouest canadien» reste, heureusement pour les esprits progressistes, très marginale au Québec, ce qui explique, d'ailleurs, la déroute actuelle de l'ADQ une fois son programme mis en lumière.

Parce qu'il arrive après les deux ouvrages plus rigoureux précédemment mentionnés qui portaient, en substance, sur le même sujet, l'essai de François Grégoire n'ajoute rien d'essentiel à la nécessaire critique du phénomène ADQ. Il a au moins le mérite, cependant, de venir nous rappeler, à quelques jours des élections, que si l'émergence de l'ADQ peut être considérée, à juste titre, comme un signe de santé de notre démocratie, sa défaite annoncée doit être saluée comme une manifestation de notre sagesse collective.

Le credo du gourou

Et ce n'est pas la pensée désolante du nouveau colonel adéquistique Pierre Bourque qui justifiera une révision de ce jugement. En effet, dans une prétentieuse déclaration d'intentions politiques intitulée *Un Québec uni et ouvert sur le monde* et publiée ces jours-ci, le gourou de

Montréal ne parvient qu'à confirmer nos pires appréhensions.

Plaidoyer fédéraliste tordu qui repose sur l'hypothèse que l'option souverainiste, adolescente et immature, est illégitime parce qu'elle n'emporte pas l'adhésion des anglophones et des allophones, l'essai de Bourque aligne les poncifs les plus écoulés avec le sans-gêne du colonisé conquérant. Vive la loi 101, écrit-il, mais dans sa version charcutée par des décisions juridiques. Va pour la défense de la langue française, si belle, mais vive l'anglais, si nécessaire et «outil indispensable au rapprochement des peuples». Ce qu'il souhaite, c'est donc une société québécoise «francophone dans l'âme, mais bilingue et multilingue dans son rapport avec les autres»!

Celui qui se présente, dans ces pages, comme la voix du Québec à l'étranger (en anglais, j'imagine) se défend bien de se «laisser entraîner dans une quelconque idéologie de droite ou de gauche», mais les convictions qu'il affiche ne laissent aucun doute sur sa vraie famille politique.

Obséquieux devant les entrepreneurs privés, «ceux qui créent la richesse» et envers qui l'État adéquistique «aura un préjugé favorable», Bourque parle même de «vendre une façon d'être, de vivre» pour développer le Québec et en appeler à la parcimonie dans la gestion du «filet social». Au vocabulaire de la justice et de l'équité, il préfère le discours étatique amoureux: «Les Québécois ont besoin de sentir leur gouvernement près d'eux; ils veulent être aimés, écoutés, ils veulent d'un gouvernement qui a des idées mais aussi du cœur». Son populisme gaga, d'ailleurs, ne s'embête même pas des limites de la décence: «Je ne vois pas ici d'avenir aux partis de type démocratique ou socialiste, trop marqués par les idées et peu enracinés dans la population.»

Qu'ajouter à une semblable profession de foi sinon que ceux qui croient encore à la nécessité des idées et aux partis démocratiques devraient savoir à quoi s'en tenir?

LA FACE CACHÉE DE L'ADQ

François Grégoire
Lancôt
Montréal, 2003, 144 pages

UN QUÉBEC UNI ET OUVERT SUR LE MONDE

Pierre Bourque
Stanké
Montréal, 2003, 120 pages

louiscornellier
@parroinfo.net



FRANÇOIS LANDRY

XX {HECHO EN MEXICO}

RÉCIT DE VOYAGE FALSIFIÉ
suivi de l'essai *Cloner le passager clandestin d'un navire en cale sèche*

XX {Hecho en Mexico} raconte les aventures en sol mexicain d'un couple désillusionné mais toujours passionné.

L'essai *Cloner le passager clandestin d'un navire en cale sèche* constitue une dénonciation «littéraire» des turpitudes du monde de l'édition.

LES ÉDITIONS
VARIA

ISBN 2-922245-84-5 • 204 p. • 19,95 \$
WWW.VARIA.COM

L'histoire du Québec

Nouvelle sensibilité, nouveau conservatisme

MARC-ANDRÉ ÉTHIER

La thèse de Ronald Rudin à propos des trois visions du passé qui se seraient succédées dans l'histoire intellectuelle récente du Québec semble avoir revigoré durablement les controverses historiographiques. Une dizaine d'années après avoir ouvert la polémique à propos des deux premières visions («modernistes» et «révisionnistes»), l'historien sert cette fois de référence à un groupe se réclamant de la troisième vision, dite «post-révisionniste».

Dirigés par Stéphane Kelly, une dizaine de professeurs et d'aspirants professeurs de sociologie et d'histoire décrivent, illustrent, analysent et célèbrent leur post-révisionnisme.

La perspective de Ronald Rudin

Puisque le gros des auteurs de ce recueil s'appuie sur l'analyse rudinienne pour se définir comme un groupe, il fallait bien que Rudin signe le chapitre inaugural. Le professeur de l'Université de Concordia narre les événements l'ayant conduit à sa célèbre analyse. Il résume celle-ci: à la lumière d'un article de Bradshaw sur l'historiographie irlandaise, il avait découvert deux attributs communs aux historiens du Québec et de l'Irlande formés dans les années 1960, soit l'exagération du caractère normal de l'histoire de leurs territoires respectifs par rapport aux autres sociétés occidentales et l'hermétisme de leur discours.

Pour montrer le caractère urbain, industriel et libéral du Québec, les révisionnistes comme Lindeau et Robert négligèrent certaines dimensions historiques qui avaient été surestimées par leurs devanciers. L'exagération révisionniste, à son tour, pava la voie à un autre revirement historiographique au cours des années 1990. Cette vision post-révisionniste porte par exemple plus d'attention au rôle du catholicisme dans le Québec contemporain. En Irlande, les auteurs s'intéressent aussi davantage à l'expérience des «gens ordi-

naires», tout comme, partout dans le monde historien, l'on s'intéresse plus aux souffrances et aux luttes des gouvernés.

Quant au travers scientifique que Rudin reproche aux révisionnistes, il se manifeste par le ton austère de l'histoire sociale, la fixation économique et le fétichisme statistique autant que par l'indifférence des révisionnistes envers les totems de la mémoire collective, comme la Conquête.

Du côté de Gérard Bouchard

Comme Rudin, Gérard Bouchard reprend ici son discours habituel. Selon lui, les pionniers de la Révolution tranquille, portés par les espoirs qu'elle rendait possibles, ne supportaient plus les mythes déprimants associés au paradigme de la survivance ayant cours jusque-là. Cette génération intellectuelle appuyait sur la coupure avec le cléricisme, la xénophobie, la sclérose économique et le paternalisme. En accentuant la gravité de ce qu'il fallait éradiquer, les modernistes faisaient paraître insuffisamment ambitieux leur programme réformiste.

Les historiens de la génération suivante proposaient donc un mythe concurrent. Au lieu de «noircir» la Grande Noirceur, ils soulignaient la modernité du Québec du XIX^e siècle. Mais l'historiographie révisionniste représente elle-même une discontinuité par rapport à la précédente.

La situation réclamerait donc aujourd'hui que les Québécois se réfèrent de nouveau à la mémoire «longue» plutôt que «courte». Cette fois cependant, il conviendrait d'emprunter aussi à l'héritage autochtone, comme d'autres collectivités neuves le feraient avec succès, plutôt que de se limiter au legs français. Il faudrait, ajoute-t-il, examiner en outre les apports en termes d'égalitarisme social et d'idéal démocratique de la société rurale ancienne.

En somme, tout en prônant le respect des normes de scientificité dans la production de nou-

velles connaissances empiriques et analytiques, Bouchard réclame la production par les historiens d'un récit national mobilisateur et rassembleur, mais évite une question fondamentale: un récit nationaliste (québécois ou fédéraliste) est-il plus légitime qu'un récit internationaliste (communiste ou anarchiste)?

Les autres collaborateurs de ce collectif s'intéressent à des thèmes plus spécifiques, mais liés par des éléments communs. Ainsi, Warren, Chevrier et Gould dénoncent le schématisme des analyses binaires qui réduisent le réel au couple modernité et tradition.

Les auteurs partagent aussi un postulat: les idées mèneraient le monde (Bédard et Gélinas) et ne seraient pas qu'un effet des changements socio-économiques (Rousseau). Ils insistent d'ailleurs sur l'importance, comme causes de la Révolution tranquille, des idées religieuses, notamment de l'éthique basée sur l'authenticité de la foi (Warren) et des œuvres du clergé séculier, ce réservoir d'experts et de gestionnaires spécialisés dans les questions sociales et scolaires (Gould). C'est pourquoi l'histoire doit déborder le XX^e siècle et le territoire administratif provincial et scruter de nouveau l'importance du français et du catholicisme en Amérique (Bédard et Gélinas). Rien, somme toute, pour modifier la perception de Jacques Pelletier à propos du caractère conservateur du cadre théorique de ces auteurs.

Outre ces traits communs, notons enfin l'effort consenti par certains des collaborateurs pour faire franchir aux écrits des historiens le cercle restreint des initiés où ils sont confinés.

LES IDÉES MÈNENT LE QUÉBEC

ESSAIS SUR UNE SENSIBILITÉ HISTORIQUE

Stéphane Kelly (dir.)
Presses de l'Université Laval
Québec, 2002, 222 pages

Dialogue avec Albert Jacquard

Dans le cadre du lancement du livre *Dieu ?* (Stock)

Dieu ?

Sciences, croyances, engagements

Avec la participation de
Louis Lessard, professeur, physique des particules
Jean-Claude Bretton, professeur de Théologie

Vendredi 11 avril 2003
19 h 30

Université de Montréal
Pavillon Principal
Amphithéâtre Z-110

2900, Édouard-Monpetit

Métro Université de Montréal

Prévente étudiant : 7 \$

Prévente public : 12 \$

Admission à la porte : 15 \$

Info : (514) 343-7024

www.theo.umontreal.ca

Billets en vente dans les librairies Renaud-Bray

CÉRUM

Université de Montréal

Université de Montréal
Faculté de théologie

Librairie Renaud-Bray
Livres • Musique • Films • Cadeaux • Jeux

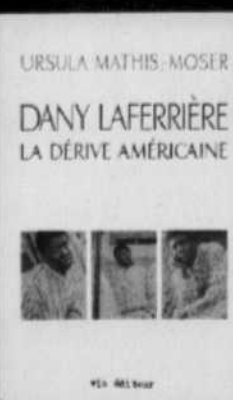
« Les champs de la culture »

Une nouvelle collection d'essais culturels,
dirigée par Robert Laliberté, voit le jour chez VLB éditeur



LE DOCUMENTAIRE
PASSE AU DIRECT

Guy Gauthier
Philippe Pilard
Simone Suchet



DANY LAFERRIÈRE
LA DÉRIVE AMÉRICAINE

DANY LAFERRIÈRE
LA DÉRIVE AMÉRICAINE

Ursula Mathis-Moser



FELLINI
OU LA SATIRE LIBÉRATRICE

Paul Warren

FELLINI OU
LA SATIRE LIBÉRATRICE

Paul Warren

vlb éditeur
www.edvib.com

Olivieri
librairie • bistro

Les rencontres
du CETUQ

avec

GUILLAUME
VIGNEAULT

auteur de

Carnet de naufrage

et de

Chercher le vent

Éd. Boréal

Jeudi 10 avril
16h30
RSVP 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

ESSAI

La Marianne de Kahn

LOUIS CORNELLIER

Chef de file, pendant plusieurs années, de l'hebdomadaire français *L'événement* du jeudi, le journaliste de combat Jean-François Kahn décidait, en 1996, de se lancer dans une nouvelle aventure éditoriale plus conforme à ses convictions profondes. Il ne se doutait pas, alors, que Marianne devrait se battre à peu près contre tous pour survivre.

Passionnante chronique des misères faites à ce magazine depuis sa naissance (banquiers et publicitaires plus que rétifs, poursuites judiciaires multiples, silence compliqué des médias concurrents), l'essai qui ouvre *Ce que Marianne en pense* donne le ton à cet énergique recueil de textes de combat.

Partisan d'une gauche républicaine qu'il désigne plutôt comme du «centrisme révolutionnaire» («ni les privatisations sans rivages, ni la gestion soviétique du

secteur public»), Jean-François Kahn revendique le droit à la pensée libre, dégagée du manichéisme «moderne-archaïque» auquel il préfère les critères de «vrai ou faux» et de «juste ou injuste».

Être républicain, pour Kahn, cela veut dire entretenir le souci des destins collectifs plutôt que s'adonner à la promotion des communautarismes, qu'ils soient générationnels, sexuels, biologiques, ethniques ou religieux; cela veut dire, aussi, s'opposer radicalement à la logique néolibérale globale qu'il assimile à un «néo-communisme privatisé».

Frappant à gauche comme à droite, n'hésitant pas à défendre des positions très controversées (contre les bombardements en Serbie, le mythe de la nouvelle économie, la complaisance à l'égard de l'islamisme radical, le discours d'une certaine gauche sur l'insécurité et plusieurs autres, déclinées à la page 31), Kahn formule surtout

une très solide critique du gauchisme, préalable essentiel, selon lui, à «toute remise en cause du désordre pancapitaliste».

Si la bourgeoisie bien-pensante, écrit-il, aime tant les gauchistes, qu'elle fait pourtant mine de combattre, c'est «parce que leurs pratiques sectaires, axées sur l'exclusion et l'enfermement dans des actions ultra-minoritaires, leur incapacité à s'ouvrir sur le peuple réel dans toutes ses composantes, à prendre en compte d'autres aspirations et d'autres catégories sociales que celles qui peuplent leurs archéo-fantasmes, en font d'utiles obstacles au déploiement des mouvements de masse». Formulées dans un contexte franco-européen, ces remarques n'en conservent pas moins toute leur pertinence comme hypothèse appliquée à la compréhension du désarroi de la gauche québécoise.

On doit se garder, toutefois, de généraliser cet exercice de transpo-

sition. Quand Kahn, par exemple, plaide en faveur d'une Union fédérale des Nations unies d'Europe et qu'il mentionne, au passage, que «le Québec est, au sein du Canada, plus spécifique que ne le sont la Belgique par rapport à la France ou la Hollande par rapport à l'Allemagne», force est de conclure que l'essayiste, qui a peut-être lu Stéphane Dion, confond les choses et fabule un peu.

On retiendra tout de même que, par son éloge du réformisme radical, par sa vigueur militante et son refus de la soumission à quelque grille préétablie que ce soit, *Ce que Marianne en pense* offre le beau spectacle d'une gauche délinquante en acte.

CE QUE MARIANNE EN PENSE

Jean-François Kahn
Mille et une nuits
Paris, 2002, 156 pages

ESSAI

Le capitalisme en convulsions

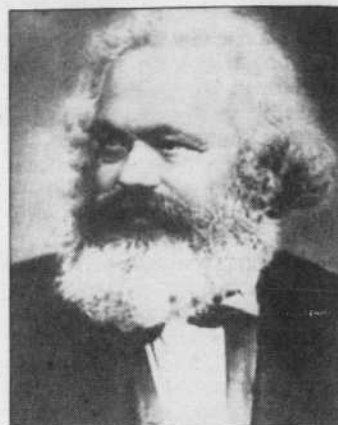
ULYSSE BERGERON

Marx soutenait que le capitalisme ne se faisait pas sans une certaine violence: divers types d'exploitation, convulsions de l'accumulation, récessions récurrentes et grandes dépressions. Des hauts et des bas qui, au cours des décennies, ont poussé le système capitaliste à s'adapter et à se transformer. Comme le souligne Gérard Duménil et Dominique Lévy, tous deux directeurs de recherche au CNRS, assurant la direction du présent ouvrage, «c'est un aspect de cette violence dont traite ce livre, celle de la crise».

Le 24 octobre 1929, le monde financier s'écroule. L'épicentre de la crise se trouve aux États-Unis, mais les répercussions s'étendent en quelques mois à l'Europe. Les raisons sont diverses: endettement des ménages, réduction de la consommation, suspensions bancaires. Selon Isaac Joshua, maître de conférences en économie à l'Université Paris 11, ces années sombres de la finance sont toujours bien ancrées dans la mémoire des économistes: «La crise de 1929 est la butte témoin, la marque laissée sur les murs des maisons ou sur les édifices publics, qui permet de comparer le niveau de l'inondation à la plus grande des crues».

Depuis, diverses crises financières se sont succédées. Celle des années 70 est venue assommer l'économie mondiale et, dès le début des années 80, c'est au tour de la crise de la dette internationale de frapper. À ce sujet, la Banque mondiale estimait, en 1980, à 560 milliards de dollars la dette extérieure des pays du Sud. En 2000, celle-ci atteignait 2050 milliards. L'historien et politologue Eric Toussaint, également président du Comité pour l'annulation de la dette du Tiers-Monde, soutient qu'en 20 ans, «le Tiers-Monde rembourse à ses créanciers un peu plus de 3450 milliards de dollars. [...] Ainsi donc, le Tiers-Monde rembourse plus de six fois ce qu'il devait, pour se retrouver quatre fois plus endetté».

Les analyses présentées sont rigoureuses et approfondies. Elles



ARCHIVES LE DEVOIR

Pour Marx, le capitalisme ne se faisait pas sans violence.

sont le résultat de recherches et de réflexions exposées lors d'un séminaire d'études marxistes tenu à la Maison des sciences de l'homme de Paris.

La première partie de l'ouvrage fait une autopsie lucide, minutieuse et longitudinale des facteurs pouvant expliquer les crises traversées. Les auteurs s'appuient sur une multitude de thèses économiques et d'interprétations de nature marxiste. La seconde partie actualise les observations émises plus tôt et tente ainsi de comprendre les nouvelles mutations du capitalisme contemporain. À ce sujet, Duménil et Lévy, écrivent: «Qu'on veuille faire les louanges de ces nouveaux développements ou en faire le procès, les mêmes thèmes reviennent sans cesse: technologies de l'information et de la communication, mondialisation ou globalisation, financiarisation, marchés, (néo)libéralisme, fin de l'État providence, recul des États-nations, flexibilité, précarité, stabilité des prix, instabilité financière, nouvelle croissance, etc.»

Une mise en perspective historique de ce système économique permet-elle une réelle compréhension du capitalisme moderne et de ce qu'on appelle aujourd'hui la «nouvelle économie»? Partiellement. Car ce recueil, qui n'a pas la prétention d'amener des réponses définitives aux différentes crises, qu'a rencontrées le capitalisme au cours du dernier siècle, jette néanmoins les bases d'une réflexion scientifique sur un système économique qui a connu de nombreuses transformations et qui semble, en ce début de XXI^e siècle, de plus en plus critiqué.

CRISES ET RENOUVEAU DU CAPITALISME

Le XX^e siècle en perspective
Sous la direction de Gérard Duménil et Dominique Lévy
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2002, 164 pages

ESSAI

L'identité décalée des hommes d'Eglise

LOUIS CORNELLIER

On n'est plus prêtre aujourd'hui comme on l'était il y a 50 ans. Prêtre américain, théologien et docteur en psychologie, Donald Cozzens tente de prendre la mesure de cette évolution, avec les drames et les espérances, qu'elle comporte, dans *Le Nouveau Visage des prêtres*.

Analyse spirituelle et psychosexe des prêtres d'aujourd'hui, cet essai courageux se penche sur l'identité de ces hommes d'Eglise qui «se trouvent souvent en décalage avec la culture du monde contemporain». Abordant des questions aussi graves que le complexe œdipien du prêtre, sa tendance sexuelle et les scandales de pédophilie, Cozzens inscrit néanmoins sa réflexion dans le registre de l'espoir.

«Bien que seuls les gens à l'esprit naïf ou spécieux puissent soutenir que les crises affrontées par la prêtrise sont tout simplement de petites taches passagères sur l'écran radar toujours net de l'Eglise, des signes d'espérance se lèvent à l'horizon, conclut-il. Le premier de ces signes est la conviction croissante chez les prêtres que les graves problèmes que nous connaissons aujourd'hui doivent être affrontés très franchement.»

LE NOUVEAU VISAGE DES PRÊTRES

Donald Cozzens
Traduit par Victor Marguerit Bayard
Paris, 2002, 250 pages

REVUE

À gauche

LOUIS CORNELLIER

Revue d'intervention sociopolitique s'inscrivant dans la mouvance de l'Union des forces progressistes (UFP), *Espaces possibles* lance, ces jours-ci, son numéro zéro (mars-avril 2003).

Au sommaire, entre autres, des entrevues avec le sociologue Jacques B. Gélinas, qui constate le «reniement social-démocrate» du PQ, avec Françoise David qui entend «contrer la montée de la droite», une critique de l'ADQ signée Jean-Claude St-Onge, un texte d'Omar Aktouf contre la guerre en Irak et des répliques à Claude Jasmin qui, récemment, dans les pages du *Devoir*, accusait l'UFP de diviser le vote souverainiste.

«Lieu pour réfléchir en vue d'intervenir», «voix d'une gauche à la fois rebelle et propositive, critique et plurielle» à la manière des Editions Ecosociété, *Espaces possibles* se présente dans un format abordable (3 \$) et agréable à lire.

LIVRE PRATIQUE

L'énigme parentale

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Le désir d'être parent est une énigme que les contradictions des familles contemporaines n'ont pas fini d'étayer. Au Québec, plus d'une décennie après le dépôt du rapport Bouchard sur les jeunes, la cellule familiale est encore en pleine effervescence. Et bien que nos principaux partis politiques aient fait de la famille un impératif électoral, il semble bien qu'un Québec fou de ses enfants relève encore davantage du vœu pieux que du véritable projet de société. C'est que la «parentalité» est avant tout «une chimère, une émotion parfaitement irrationnelle», explique Pascale Pontoreau dans *Des enfants, en avoir ou pas*, le dernier né de la collection pratico-pratique «Parents aujourd'hui», pensée par Les Editions de l'Homme.

La journaliste, scénariste et rédactrice en chef du site du «Petit



MATHIEU LAMARRE

Pascale Pontoreau

monde» — un portail consacré à l'univers enfantin — y propose une réflexion qui s'apparente à une «balade au pays de la parentalité». Loin de la thèse de doctorat, ce guide est avant tout le fruit d'une démarche intime et sociale sur l'enfant. Entre le désir désespéré des parents infertiles et l'intransigeance des membres d'organismes comme

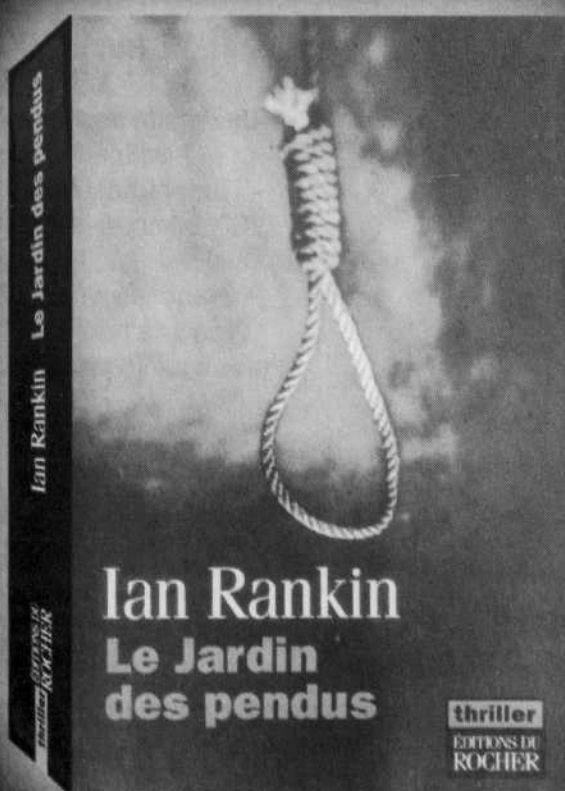
No Kidding qui bannissent les petits de leur univers, Pascale Pontoreau explore l'élan parental et ses multiples variantes, au nombre desquelles figurent les familles nombreuses, les «célibatantes», l'enfant roi et l'homoparentalité.

Écrit dans une langue fluide et attachante, ce recueil propose une réflexion originale et personnelle. Enrichie d'une multitude de références utiles, cette excursion dans le monde de l'enfance est également appuyée par les conseils et analyses de nombreux spécialistes auxquels Pascale Pontoreau a su faire la part belle. Le tout est présenté dans un style vif et engageant, gentiment coloré par les témoignages sensibles de familles d'ici et d'ailleurs.

DES ENFANTS, EN AVOIR OU PAS

Pascale Pontoreau
Les Editions de l'Homme
Montréal, 2003, 176 pages

Faut-il laisser les loups se dévorer entre eux ?



Entre secrets d'État et criminalité organisée, l'inspecteur Rebus va mener l'enquête la plus éprouvante de sa carrière.

Un thriller signé
Ian Rankin

ISBN 2-268-04435-1
418 pages • 29,95\$

ÉDITIONS DU ROCHER

Les Communications
Jo Ann Champagne

concours Prix littéraire des cégépiens

à l'initiative de
la Fondation Marc Bourgie

Un prix étudiant dédié à la littérature québécoise, créé sur le modèle français du Prix Goncourt des lycéens, et réalisé en partenariat avec 14 institutions collégiales de partout au Québec.

www.prixlitterairedescégepiens.ca



GAGNEZ

• un séjour culturel en France
(offert par le Consulat général de France à Québec)
• prix de participation
et plus encore

Le nom du lauréat du Prix littéraire des cégépiens sera dévoilé au Salon international du livre de Québec, au Centre des Congrès le vendredi 11 avril 2003.

LE DEVOIR
Culture et Communications
Québec

FONDATION
MARC BOURGIE



SCABRINI MEDIA

BANQUE NATIONALE
DU CANADA

LIBRAIRIE «QUÉBEC»
OPÉRIAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À QUÉBEC

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'excentricité d'Echenoz

GUYLAINE MASSOUTRE

Deux hommes se suivent pas à pas, s'épient sans relâche. Entre deux accès d'angoisse tempérés, ils échangent des mots, font quelques pas ensemble. Ils gloussent. Ou se confortent. Qu'importe les coq-à-l'âne; ils vivent, maussades, l'ère de la platitude. Tandem professionnel, l'un est l'impresario de l'autre, qui joue du piano.

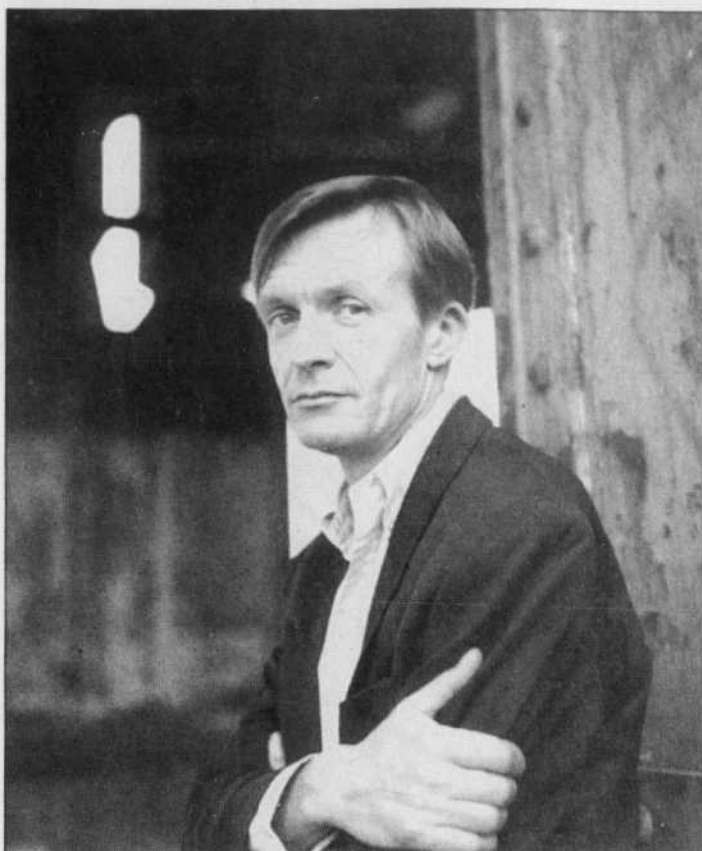
Echenoz est un écrivain pointilliste, précis comme une horloge. On apprend, au début de l'histoire, que le personnage sera mort vingt-deux jours plus tard. C'est dire l'humour, le faux polar, l'insouciance, et l'observation de la durée, comptée à rebours à partir du temps fort de la liquidation. Vraisemblable, cette histoire? Pas du tout. Car Echenoz pratique l'art d'escamoter l'essentiel, la logique du réel.

Tout va bien, durant 86 pages; l'histoire est banale. La musique court sur le clavier, avec, de-ci, de-là, quelques fausses notes à peine audibles. Il faut des ratés, sinon il n'y aurait pas de public, rien que des artistes. De même, il faut qu'un dérapage vienne troubler la régulation clinique. Par un tour de passe-passe, le récit continue après que le pianiste est mort.

Sans cet incident, traité à la farce, il n'y aurait pas de livre. Sur-tout qu'il se passe des acteurs de l'ombre, l'obstacle incarné, le personnage secondaire. Ici, rien que des copies, des rôles d'alter ego handicapés du génie. Le talent, ici, n'a rien à voir avec la virtuosité musicale. Si Echenoz égrène la vie, c'est pour réduire le talent à sa plus stricte constatation, et dire une musique un peu radine, portée au repli, dans un surcroît de banalité. Sans état d'âme, sans envie.

Une méthode irréaliste

Pourtant, Echenoz ravit. De surprise en surprise, ses phrases brèves, économes, font sourire. Toujours au bord de l'absurde, faisant sienne la magie surréelle et le merveilleux, son roman suit



SOURCE DIMEDIA

Pour Echenoz, tout est affaire de discipline et d'organisation.

la grande tradition des Éditions de Minuit.

Pourquoi ceci ou cela? Un voyage, une balade au parc Monceau, et pourquoi pas ailleurs? «C'est pratique, c'est joli, c'est mal desservi. C'est à côté de chez moi. Et c'est aussi que je n'ai pas beaucoup d'imagination», commente le pianiste. Voilà tout ce qui hante ce personnage sympathique, un brin clownesque. S'il pense, c'est la vie immédiate, une suite d'instants mécaniques, décomposables comme un jeu d'enfant. Chaque problème existentiel vire en question technique, qui trouve évidemment sa résolution.

Allez donc dire que la vie est compliquée! Pour Echenoz, tout est affaire de discipline et d'orga-

nisation. Ainsi, pour son pianiste, le divertissement, c'est l'affaire des autres. Un interprète se doit à Chopin, à la soirée du concert, ça dispense des soucis. Tout est placé. Même après sa mort, car il a une vie au-delà, d'autres strates de planification orwellienne prennent le relais.

Ce n'est pas sans conséquences. L'ordre, par exemple, dégage un temps infini. Voyez les menus détails, ils fondent la matière de toute description. Max, le poisson, non, le pianiste, a le temps d'observer le dos d'une silhouette, de confirmer que c'est bien celui d'une femme, de la suivre, etc. Mais la pléthore du récit tourne court. Dans la structure, il y a des trous. Une tension entre le néant

et l'abondance du rien fait surgir l'incongru. Tandis que le personnage rebondit dans l'inanité de sa vie, la porte de l'humour s'ouvre, la frontière du sérieux et du jeu s'abolit, et le lecteur franchit les bornes du crédible.

Au second degré

En filigrane, le dépouillement du récit dessine une vie parallèle, un personnage canular, excentrique, postmoderne parce que distancié, qui fait tomber en ruine la psychologie et la représentation. Voilà pourquoi il fallait donner un coup de stylet — et de stylo — à Max, en pleine gorge. Cette décision péremptoire d'auteur est au centre du livre.

Voyez l'arbitraire monter, l'omnipotence de la main extérieure, cet interprète capable de «circonvenir l'auditoire, de l'amener à lui comme un taureau, de le concentrer, le tenir, le tendre»? Le roman offre un questionnement sans réponse. Il vous donnera pourtant un plaisir trouble, un peu coupable de sottise, et retiendra votre curiosité.

Mais l'incongru, familier des pantalonades, atteint vite ses limites. Y a-t-il une réelle pensée de cette marge ou une simple tentation du chaos? En nos temps difficiles, le lecteur ne remet-il pas en question la pertinence du comique loufoque, du non-sens? Ce glissement de rire, ce haussement d'épaules réjouit-il à secouer la pesanteur mélancolique qui cherche à s'évader par la tangente? Ou cache-t-il le désengagement conservateur et replié sur des futilités?

La réponse gît du côté des insoumis, des résistants à la puissance. Par le doute, les dénis d'Echenoz opposent une négation, pleine de trouvailles et bienveillante dans son murmure fragile, aux discours oiseux et aux vérités retorses des dispensateurs de sens.

AU PIANO

Jean Echenoz
Éditions de Minuit
Paris, 2003, 223 pages

À l'orée du regard, le livre

Frédéric Jacques Temple
devant Walt Whitman

CATHERINE MORENCY

Depuis sa mort, il y a un peu plus de cent ans, Walt Whitman n'a cessé de fasciner les poètes, de quelque origine qu'ils soient. S'il est à la source de nombreux réseaux intertextuels au sein de la poésie américaine contemporaine, son influence vaut aussi son pesant d'or chez les auteurs européens. Frédéric Jacques Temple fait partie de ces auteurs français pour lesquels le recueil *Feuilles d'herbes* incarne, dans sa limpide complexité, l'accomplissement, aussi intime soit-il.

Le lien que tisse *Le Chant des limules* entre les deux poètes semble, d'emblée du moins, tenu. D'abord, Temple choisit la forme du récit, préférant la prose aux poèmes. Qu'à cela ne tienne, la trame narrative ne jouera qu'un rôle secondaire dans cette incursion fictive d'un Français du Sud dans la réserve ornithologique de Peconic Bay, à Long Island. Venu sur cette péninsule sablonneuse dans l'espoir d'apercevoir le mytique balbuzard, il y entreprendra un périple circulaire mais fertile, la nature américaine dévoilant peu à peu ses trésors les plus inusités au voyageur attentif.

Car chez Temple, l'observation se mue naturellement en acte contemplatif, chaque image qui assaille l'esprit agissant sur l'homme comme une force onirique. Ce qui devait être un voyage biologique devient donc le lieu d'une réflexion poétique cruciale, les réminiscences du personnage se mêlant aux intuitions que lui inspira jadis la lecture des vers de Whitman.

A l'instar du poète, ce «premier aborigène blanc», le narrateur (qui entretient trop d'affinités avec Temple pour qu'on écarte la piste autobiographique) s'abandonne à la beauté dépouillée du large, tra-

quant les musiques rares qu'on ne croise que «dans le silence, l'ombre et l'odeur délicieuse de l'heure (ce parfum naturel qui appartient à la nuit seule)». Substituant à la démarche scientifique une errance hasardeuse dans ces paysages ténébreux, il sonde les terrains qui prennent assise sur ses découvertes ornithologiques en même temps que dans sa passion pour les peuples indiens et son affinité viscérale avec la littérature.

Le Chant des limules se veut donc une incursion dans l'univers foisonnant du poète naturaliste, lui-même défenseur d'une pratique littéraire hybride qu'on pose ici comme l'un des parcours privilégiés de l'accomplissement créatif. La marche en montagne, sur les rives de la mer, au cœur de la forêt, est décrite comme autant de jalons concourant à l'élaboration d'un livre, puisque l'écoute de la nature trouve ontologiquement écho dans l'écriture. Tentant de se

fondre au paysage jusqu'à en devenir, à la manière de Whitman, l'une de ses pulsations, l'inité du *Chant...* progresse dans le récit comme prenant part à un rite de passage. Comme un fil tendu entre cette «enfance qui n'en finit pas de mûrir [...] et contre laquelle nous ne pouvons rien, qui est la plus forte et nous gouverne tout au long de notre vie», et l'inalterable désir d'émerveillement qui anime le poète, ce livre rend à la nature ce que la culture a trop souvent voulu lui souffler: un lien, farouchement entretenu par certains auteurs d'hier comme d'aujourd'hui, avec l'inspiration poétique.

LE CHANT DES LIMULES

Frédéric Jacques Temple
Actes Sud
Arles, 2002, 118 pages

BEAUX LIVRES

Paris vu d'en haut

RENÉE ROWAN

Contempler Paris sans s'essouffler, sans avoir à gravir des pentes raides ou des escaliers étroits, c'est le plaisir qu'offre Yann Arthus-Bertrand, un des spécialistes mondiaux de la photographie aérienne, secondé par un grand amoureux de cette ville captivante, Gérard Gefen, qui en décrit ici toutes les merveilles et raconte la petite histoire de ses reliefs. Un magnifique album qui offre un autre regard sur les hauteurs plus ou moins naturelles de Paris, que ce photographe survole régulièrement en hélicoptère.

Cette nouvelle édition d'une capitale sans cesse en évolution montre bien que le «Vieux Paris», dont chacun reconnaît les admirables chefs-d'œuvre d'architecture, s'est enrichi d'un Paris moderne qui «s'est garni de tours de métal, de béton et de verre qui tentent d'en gratter le ciel [...]». L'hélicoptère va où il veut, s'arrête quand il veut, regarde ce qui lui plaît, met en scène les grandes perspectives, retient le détail insolite, révèle les mille couleurs de la ville», constate Gefen dans la préface, propos qui dit bien le contenu du livre. Les photos sont d'une qualité incontestable et présentées de belle façon. On y découvre un Paris inhabituel: ainsi, par exemple, le toit vert de l'église de La Madeleine perce la photo, et il en va de même des auvents rouges de chez Fouquet's, un jour de défilé sur les Champs-Élysées. Que dire de cette photo saisissante de la place de la Concorde alors qu'on vient de replacer une chape dorée sur la tête du célèbre obélisque, chape semblable à celle qui coiffait, à l'origine, le sommet de tels monuments? Que dire encore de l'Opéra, de la place de la Bastille, du Sacré-Cœur à Montmartre, que l'on voit dans toutes leurs dimensions? Et cette photo saisissante du cimetière du Père-Lachaise... Il faudrait les citer toutes tant chacune offre un caractère unique.

PARIS VU DU CIEL

Photos de Yann Arthus-Bertrand
Textes de Gérard Gefen
Éditions du Chêne
Paris, 2002, 182 pages

Bientôt

ARLETTE COUSTURE

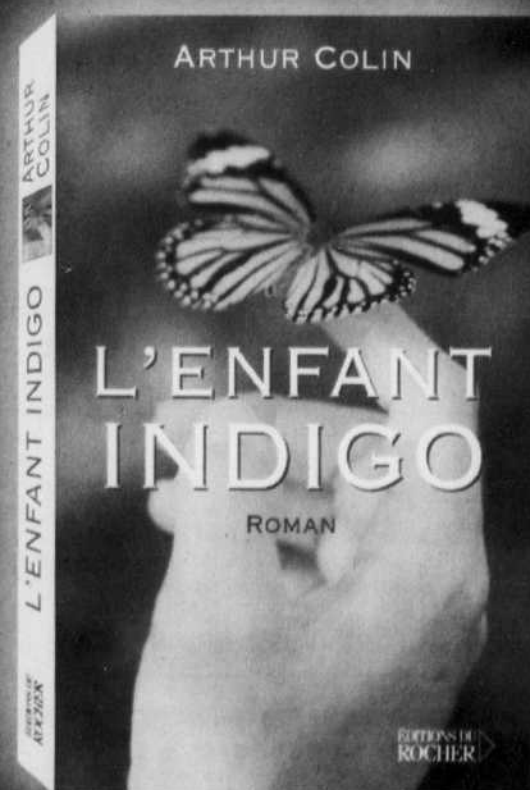
vous emmènera

Tout là-bas,
à Harrington Harbour,
le temps d'un roman
ensorcelleur
comme l'île
qui l'a
inspirée.

Départ : le 8 avril
chez votre libraire

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Une aventure magique



Entre *L'Alchimiste*
et *Le Petit Prince*,
l'enfant du
nouveau millénaire

Un roman de l'âme
d'Arthur Colin

ISBN 2-268-04474-2
218 pages • 24,95\$

ÉDITIONS DU
ROCHER

Les Communications
Jo Ann Champagne

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

BEAUX LIVRES

Du modeste guppy au poisson-ange sophistiqué

JEANNE CORRIVEAU
LE DEVOIR

Les poissons sont tous égaux devant l'Éternel, mais il y en a de plus jolis que d'autres et, surtout, de plus capricieux. Du modeste guppy au poisson-ange sophistiqué, l'aquariophile a l'embaras du choix parmi les 400 espèces recensées par *L'Encyclopédie des poissons d'aquarium* publié chez Hachette.

L'ouvrage se veut avant tout un guide pratique, mais le soin accordé au graphisme et les splendides photos qui garnissent ses pages rendent fort agréable sa consultation, ce qui ne gâche rien. Ces qualités esthétiques ne peuvent qu'avantager les poissons de mer, en vedette dans la deuxième partie du livre, dont les formes et les couleurs extravagantes font paraître bien ternes leurs cousins d'eau douce.

Regroupés par familles, les poissons bénéficient d'une brève description accompagnée de la

liste des soins particuliers à prodiguer à chacun d'eux. Un code de symboles permet, en un coup d'œil, de déterminer le mode d'alimentation de l'espèce, sa compatibilité, sa taille et le degré de difficulté des soins qu'elle requiert. Le lecteur a aussi droit à un bref tour d'horizon des principes de base à respecter pour l'amateur soucieux de garder ses pensionnaires en santé et de leur assurer un relatif bonheur dans leur prison de verre.

Facile à consulter, agréable à feuilleter, *L'Encyclopédie des poissons d'aquarium* ne suffira toutefois pas aux aquariophiles avertis à la recherche, notamment, de renseignements précis relatifs à la reproduction d'une espèce en particulier.

L'ENCYCLOPÉDIE DES
POISSONS D'AQUARIUMDick Mills
Hachette
Paris, 2002, 224 pages

BIOGRAPHIE

Le Woodrow Wilson d'Auchincloss et son double

LOUIS CORNELLIER

Qui était Woodrow Wilson? Président des États-Unis de 1913 à 1921, ce démocrate reste un mystère pour plusieurs historiens. Selon son plus récent biographe américain, Louis Auchincloss, certains des plus gros bailleurs de fonds de sa campagne à la présidence le voulaient fantôme; il fut un homme politique indépendant: «Les milieux d'affaires l'accusent de détruire l'entreprise privée; les riches râlent contre l'impôt sur les hauts revenus qu'il a instauré; les capitalistes clament que la loi sur la Réserve fédérale décourage l'investissement; les législateurs tempêtent contre ses atteintes dictatoriales à leurs fonctions; les radicaux grommelent qu'il n'a pas livré la marchandise.»

Impérialiste en Haïti et au Mexique, il brille par son pacifisme radical au moment de la Première Guerre mondiale. À la suite du conflit, il refuse la politique de

la revanche et réclame «un traitement équitable pour tout le monde, y compris les perdants», tout en s'accrochant à son rêve d'une «ligue des nations capable d'empêcher les guerres». À la fois fragile et fort sur le plan personnel, homme de principes ici et boudeur entêté là, le Woodrow Wilson d'Auchincloss est un être double: «Beaucoup, parmi ceux qui eurent l'occasion d'observer de près cet homme adulte, furent déçus par sa dualité. Je crois qu'elle le mystifiait lui-même.» Publiée dans l'excellente collection «Grandes figures, grandes signatures», cette petite biographie, honnête, n'est toutefois pas à la hauteur de celles (sur Mozart, Mao et Jeanne d'Arc, entre autres) qui l'ont précédée.

WOODROW WILSON

Louis Auchincloss
Traduction de Dominique Bouchard
Fides
Montréal, 2003, 152 pages

JOHANNE JARRY

«I en parlerai plus tard, mais cela se faisait, s'écrivait déjà, en ce moment même, quelque part au fond de lui.» Un écrivain accepte de rencontrer, promotion oblige, une journaliste qu'il méprise. Pendant qu'elle l'interroge sur son œuvre, il continue d'écrire mentalement l'histoire de Daniel qui attend qu'on repêche le corps noyé de son petit garçon. De temps à autre, l'écrivain refait surface, répond bêtement à une question, puis replonge dans l'histoire de Daniel qui le charrie. Porté par une voix que rien ne semble pouvoir essouffler, le roman *Les Masques* (Typo) de Gilbert La Rocque expose comment le travail souterrain de la fiction s'imbrique à la vie. Une œuvre saisissante, à découvrir ou à revisiter.

«Vivre avec la mort de l'enfant. Ne plus la cacher. Ne pas l'exhiber non plus. Comment trouver la mesure?» À la suite d'un accident de la route qui aurait pu lui être fatal, Laure Adler n'a d'autre issue que d'écrire un texte, *À ce soir* (Folio), où elle transcrit ce qu'elle n'a jamais oublié: la mort de son fils de neuf mois et comment l'inimaginable a pris place dans sa vie. Dix-sept ans plus tard, il fallait mettre des mots sur cette expérience et peut-être donner un autre corps à cette absence toujours présente.

Ces enfants magnifiques ont aussi leur part d'ombre. Le romancier français Denis Lachaud explore leur versant obscur dans *La Forme profonde* (Babel), un roman qui pourrait faire écho au film *Beauté américaine*. Dans une petite ville sur la côte atlantique, au cœur de l'été, là où on imagine une ambiance légère, on découvre des enfants agressifs, des parents distraits, de petites victimes qui deviennent agresseurs. Aveuglement des uns, détresse des autres; est-ce le roman ou la vie qui est sordide? On se le demande en lisant ce roman de Denis Lachaud qui, bien qu'inégal, affronte froidement ce qui se trame dans des familles qui s'imaginent sans histoire.

Romances asiatiques

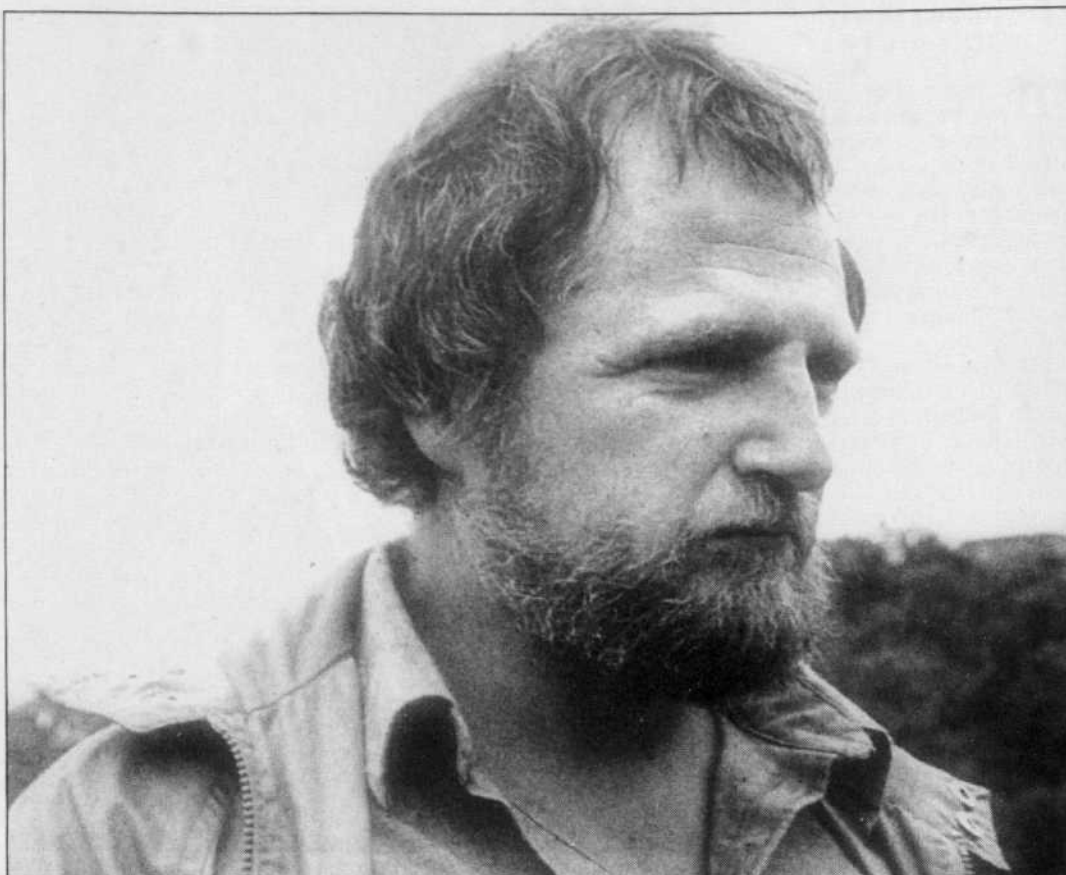
Changement de ton avec *La*Shan Sa
La joueuse de go

Joueuse de go (Folio), de Shan Sa, qui remportait l'an dernier le prix Goncourt des lycéens. En 1931, en Mandchourie occupée par l'armée japonaise, une adolescente chinoise excelle au jeu de go. Elle s'prend d'un jeune homme avec lequel elle découvre sa sensualité, mais celui qui fait vibrer son corps est capturé par les Japonais. Dans cette tourmente guerrière, le jeu de go demeure le seul point d'ancrage. L'adolescente continue de se rendre sur la place des Mille Vents pour y rencontrer un adversaire mystérieux, qui est dans les faits un officier japonais chargé d'espionner l'occupé. Le jeu de la jeune Chinoise, qui le captive, le détournera de son destin... Le style de Shan Sa (qui écrit ses romans en français) est séduisant, et son roman raconte d'abord et avant tout une histoire romantique.

Dans *Un si long voyage* (Livre de poche), premier roman de Rohinton Mistry, Gustad Noble et sa famille habitent un immeuble à Bombay. Leur fils aîné a remporté un concours qui lui permet de poursuivre des études supérieures à l'IIIT, ce qui fait la fierté du père mais le désespoir du garçon qui rêve d'une vie d'artiste... Après avoir reçu un message d'un ami, Gustad Noble entreprend un voyage éprouvant, marqué par le conflit au Pakistan, dont il reviendra transformé. Mistry rend compte de la société indienne à travers le microcosme d'une famille sans qu'on retrouve toutefois la profondeur qui rend inoubliable son roman *L'Équilibre du monde*. *Les Naufragés* (Pocket) donne

DANS LA POCHE

À corps perdus



FRANÇOISE LEMOYNE

Porté par une voix que rien ne semble pouvoir essouffler, le roman *Les Masques* (Typo) de Gilbert La Rocque (1943-1984) expose comment le travail souterrain de la fiction s'imbrique à la vie. Une œuvre saisissante, à découvrir ou à revisiter.

en partie la parole aux clochards de Paris. Le psychanalyste et ethnologue Patrick Declerck y écrit: «Sur ce monde et ces hommes en miettes, je n'ai voulu faire qu'un livre éclaté. Des portraits. Des bruits. Morceaux d'histoires. Histoires à eux.» Ils les a fréquentés pendant 15 ans. Il en a reçu des centaines en consultation. Il a retenu leur voix, qu'il tente de rendre au plus près du vrai. Loin des statistiques et de l'anonyme, on y entend des hommes raconter leur vie à quelqu'un qui les écoute, ce qui n'est pas si fréquent.

Autour d'Hergé

«Je suis persuadé que les enfants d'aujourd'hui comprennent beaucoup de choses: les grands problèmes actuels ne doivent pas leur être cachés car leur sensibilité s'est considérablement affinée par rapport à la sensibilité de la

DENIS LACHAUD
LA FORME PROFONDE

génération précédente.» Ainsi parle Hergé dans *Tintin et moi* (Champs Flammarion), un recueil d'entretiens qu'accorda Hergé à Numa Sadoul. Une vraie belle occasion de revoir, en compagnie de l'auteur, des bandes dessinées toujours aussi populaires auprès des jeunes. On peut enchaîner avec un livre plutôt cocasse: *Ma vie de chien* (Points Virgule), de la journaliste Ariane Valadié. Cette dernière invente avec humour des entretiens avec le célèbre Milou.

Terminons avec le recueil *Autour des gares* (L'Instant même), d'Hugues Corriveau. L'auteur s'est ingénié à insérer, dans chacune des cent nouvelles, une citation d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Encore mieux, il réussit à faire tenir en un peu plus d'une page un monde en soi, qui tourne, comme le titre l'indique, autour des gares.

Patrick Declerck
Les naufragés

MICHEL RIVET

OUBLIER MONTRÉAL

ROMAN

Frank Vidal aime une femme qu'il n'a jamais rencontrée. Il se décide à la rejoindre au bord de la mer. À cet endroit, Léo Sorrow tente d'oublier Montréal, une aventure malheureuse avec un homme et, pour ce faire, s'invente une femme. Une fois les apparences traversées, comme un pays, devant quoi se retrouve-t-on? Qu'aime-t-on quand on aime? Et, en amour, y a-t-il un point de non-retour?

LES ÉDITIONS
VARIAISBN 2-922245-87-X • 132 p. • 17,95 \$
W W W . V A R I A . C O MDU NOUVEAU
EN TOPONYMIETRAITÉ CANADIEN
DE TOPONYMIE
DE LANGUE
FRANÇAISE

PAR YVAN BÉDARD

ÉDITIONS DU
PHALANSTÈRE114 pages • 18 \$
Comprend un index des
généralités de toponymesDistribution Univers
845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8
Téléphone : (418) 831-7474 ; 1-800-859-7474 Télécopieur : (418) 831-4021
Courriel : d.univers@videotron.ca

SODEP 25 ANS

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES PÉRIODIQUES
CULTURELS QUÉBÉCOISConcours d'écriture
de la SODEP

Afin de souligner notre 25^e anniversaire, la SODEP lance un concours d'écriture sur le thème du **Regard**. «Personne ne sait comment sont exactement les choses quand on ne les regarde pas.» (Hubert Reeves)

Il s'agit d'écrire un texte de création ou de critique. Le gagnant dans chacune des catégories verra son texte publié dans une revue membre de la SODEP et recevra 250 \$. La date butoir est le 15 juin 2003.

Vous rêvez d'écrire pour une revue culturelle?

Les approches sont aussi nombreuses que vaste est la culture... Du poème à la nouvelle, en passant par la science-fiction et le polar. Un témoignage de la vitalité de la production littéraire ou artistique. L'expression d'opinions ou d'idées ou encore un regard sur l'histoire ou le patrimoine. Et quoi encore?

À vos plumes!

Gardez-nous à l'œil!

T/514.397.8669
F/514.397.6887
www.sodep.qc.ca

Les règlements complets du concours sont disponibles au bureau de la SODEP
460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7

Conseil des arts
et des lettres
QuébecCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉALLe Conseil des Arts
du Canada / The Canada Council
for the ArtsÀ paraître ce printemps
aux Éditions TROIS

Mary Meigs

Le temps rêvé: une passion
roman

traduit de l'anglais par Marie José Thériault

Francine Allard

Vocalises sur un sanglot
poésie

Frédéric Charbonneau

Le jardin clos
vers et proses

Stéphan Kovacs

Une saison étrangère
roman

Gaétane Bélanger

L'enfant nucléaire
récit

Alain Fortaich

La dragonne qui avait perdu sa flamme
jeunesse

Claire Varin

Le carnaval des fêtes
nouvelles

Claude R. Blouin

Carnets d'un curieux;
autour de quatre romancières japonaises
essai

L'édition canadienne-française

en un clic

<http://recf.info.ca>



Regroupement des éditeurs
canadiens-français
<http://recf.info.ca>



Patrimoine
Canadien

Canadian
Heritage



Clapotis du temps

Carol LEBEL

Les Éditions
David



Ma petite rue qui m'a menée autour du monde

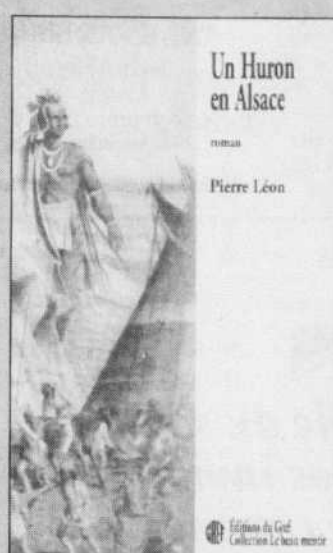
Récit autobiographique
de Gabrielle ROY

agrémenté de *Les paysages manitobains* de Gabrielle Roy,
13 aquarelles en couleurs signées Réal Bérard

ISBN 2-921347-69-5

76 pages — 30 \$

Une édition spéciale au profit de la Maison Gabrielle-Roy
Disponible seulement au Salon international du livre de
Québec et chez l'éditeur : Éditions du Blé, 340, boulevard
Provencher, Saint-Boniface (Manitoba) R2H 0G7



Un Huron en Alsace

Pierre LÉON

Roman



Château d'été

André DUHAIME

Illustrations : Francine COUTURE

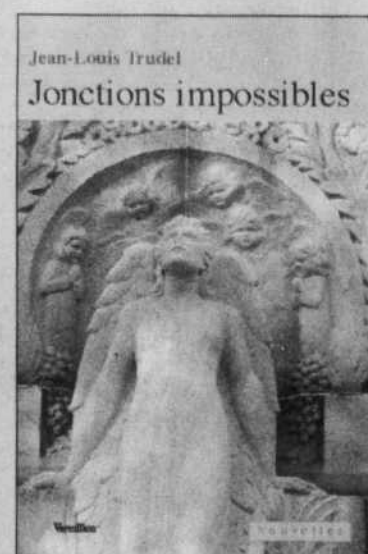
Jeunesse



Modo et la terre

Judith HAMEL

illustrations : Lisa Lévesque



Jonctions impossibles

Jean-Louis TRUDEL



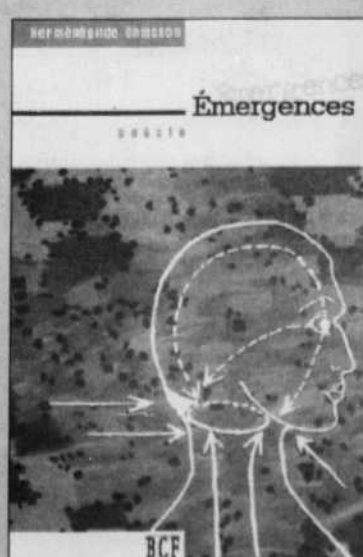
Omegaville

Daniel Omer LEBLANC



Humains paysages en temps de paix relative

Robert DICKSON



Émergences

Herménégilde CHIASSON

Poésie



En un tour de main

Margaret Michèle COOK

Roman



LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LIVRES PRATIQUES

À table!

RENÉE ROWAN

Voici le moment de découvrir tous les bons plats fortifiants, chauds et succulents que nous propose Anne Gardon, qui n'en est pas à sa première publication. Cette fois, elle nous parle d'une bonne cuisine d'hiver: des soupes consistantes, des viandes mijotées, des légumes farcis, des desserts rustiques. Née en Provence, elle a conservé un attrait marqué pour la cuisine du terroir, un goût qu'elle a développé sur sa ferme en Montérégie. Les recettes sont savoureuses et illustrées de photos prises par l'auteur.

CUISINE RÉCONFORT

Anne Gardon
Traduction et adaptation
de Confort Food Fast
Flammarion Québec
Montréal, 2002, 192 pages

Les diététistes du Canada nous proposent leurs 450 meilleures recettes, auxquelles ils ajoutent une abondance d'information sur l'alimentation, une analyse nutritionnelle pour chaque recette, des conseils et des notes, des lignes directrices pour un garde-manger bien garni ainsi que des idées de repas pour la famille ou les grandes occasions.

NOS MEILLEURES RECETTES

Les diététistes du Canada
Éditions du Trécarré
Montréal, 2002, 448 pages

Flammarion vient de publier deux petits livres de format attrayant: *Les Meilleures Recettes de Provence* et *Les Meilleures Recettes de légumes*. Dans le premier, on

trouve 65 recettes du grand chef Michel Biehn, recettes qui allient simplicité et saveurs mais qui n'en sont pas moins de véritables moments de gourmandise de nature à inspirer notre propre créativité. Dans le second, on passe à la table de Roger Vergé, dont les restaurants sont le rendez-vous des gourmands de la Côte d'Azur. Parcourir ces recettes si joliment illustrées met l'eau à la bouche et constitue une invitation à varier la préparation de nos légumes pour en faire de véritables réussites culinaires.

LES MEILLEURES RECETTES DE PROVENCE

Michel Biehn

LES MEILLEURES RECETTES DE LÉGUMES

Roger Vergé

Flammarion
Paris, 2002, 118 pages chacun

À ajouter à vos livres de cuisine: ce guide original qui traite des comptoirs et des salons de thé en France, en Suisse, en Belgique et au Québec, ce dernier faisant figure de parent pauvre avec seulement six entrées, contre des dizaines pour les autres pays mentionnés. Heureusement, cet ouvrage préparé par un journaliste, président du Club des buveurs de thé et directeur de l'Université du thé - IESA (sic), se double d'un manuel d'initiation à l'art du thé. Tout y est, depuis le choix du thé, la température de l'eau et la théière appropriée!

À L'HEURE DU THÉ

Gilles Brochard
Éditions de l'Archipel
Paris, 2002, 334 pages

BÉDÉ

Le circuit du ghetto

DENIS LORD

Le sport comme lieu béni du débordement des pulsions primitives (en est-il d'autres?), ça n'a sans doute rien de nouveau, mais voilà que l'Américain James Sturm y ajoute son commentaire d'après-match et que ça n'a rien de banal. Dans les années 20, les Étoiles de David, une équipe de baseball composée de juifs, fait le tour des États-Unis, affrontant les équipes locales, gagnant laborieusement sa pitance. Quand les finances de l'équipe atteignent le degré zéro, Noah Strauss, le gérant de l'équipe, accepte la proposition d'un promoteur de déguiser leur puissant joueur noir en Golem pour donner du piquant au spectacle. Dans ce portrait d'une Amérique en gestation, le moins qu'on puisse dire, c'est que l'étoile de David trouve difficilement sa niche au firmament du «*star spangled banner*». Si la terminologie baseballologique d'Élisabeth Guinsbourg écorche les oreilles québécoises, le graphisme est élégant, dynamique; le récit, captivant, aurait pu s'enrichir de 50 pages supplémentaires sans tomber dans l'abus.

LE SWING DU GOLEM

James Sturm
Le Seuil

Paris, novembre 2002, 110 pages

Elle est précieuse, la voix de Luis Neves, puisqu'il s'agit peut-être du seul auteur québécois à créer de longs récits politisés. Après s'en être pris aux cartels agroalimentaires dans *Le Midi de la nuit*, Neves s'insurge aujourd'hui contre le massacre des indigènes et l'exploitation des enfants dans les plantations de café en Amérique du Sud. L'auteur expédie son personnage de prédilection, Quinquim, au Nuevo Rico au moment de son entrée en guerre avec le pays voisin, le Tépargua. Comme toujours chez l'auteur, les références à l'univers de Tintin abondent, procurant au récit un savoureux second degré. L'histoire, hélas, se résume à une série de poursuites; il aurait été salutaire de resserrer l'intrigue. Si les personnages ont parfois l'air figés et que leurs proportions suscitent le questionnement, l'œuvre est fort plaisante à l'œil en raison des jeux de textures et de lumières. La collaboration d'un scénariste pourrait s'avérer judicieuse, Neves ayant tendance à se cantonner dans le même registre.

LE CHEMIN SILENCIEUX

Luis Neves
Zone convective
Montréal, décembre 2002,
55 pages

Chabouté partage avec Cornès un amour pour les masses de noir et blanc, et pour le fantastique à saveur rurale. Chez Chabouté cependant, le fantastique paraît se limiter à une fonction décorative. Pour l'essentiel, ses récits (*Pleine lune, Sorcières...*) tiennent du polar, de la peinture de mœurs. *La Bête* s'inscrit dans cette veine. Marginal, policier par facilité plus que par vocation, l'inspecteur Tarpon fête bien malgré lui son cinquantenaire dans un village où se produit une atroce série d'assassinats. Le coupable est-il un loup sanguinaire ou un habitant du village, bien nanti en individus bizarres? Excellent dessinateur, Chabouté aime laisser respirer ses décors. Il représente tout aussi bien les bois hantés des nuits d'hiver que les émotions de ses personnages. Mais le récit tarde à prendre son envol: sa linéarité, le caractère caricatural de personnages, à l'interaction quasi inexistante, déçoivent. On préférera les récits précédents.

LA BÊTE

Chabouté
Vents d'Ouest
Issy-Les-Moulineaux,
septembre 2002, 148 pages

À l'heure où les héritiers d'Hergé veillent sur leur patrimoine avec une rigidité quasi paranoïaque, il fallait un certain culot pour proposer cette relecture tirée par les phylactères de *Tintin en Amérique*. Citant Bataille, Gerner reconstruit, reformule son modèle simple récit d'aventures pour en extirper les protagonistes et les lieux, les réduire à leur plus simple appareil. C'est le règne du schématisme, du pictogramme, de l'épuration. Aussi compris: un poème oulipien grand format reprenant les éléments de l'intrigue. Le résultat? Un exercice de style hautement minimaliste; d'aucuns le trouveront valables, les autres iront voir ailleurs s'ils y sont.

TNT EN AMÉRIQUE

Jochen Gerner
L'Ampoule
Paris, septembre 2002, 62 pages

denislord@endirect.qc.ca

BEAUX LIVRES

Les belles oubliées

Voilà un livre à laisser traîner sur la table du salon
pour voir poindre dans le discours de vos invités
des histoires de chars, des histoires longues comme ça...

BERNARD GAGNÉ

Notre perception de l'automobile est souvent marquée par des souvenirs d'enfance. Quel baby-boomer ne se souvient pas des promenades du dimanche à la campagne, de l'oncle des États qui venait épater la galerie avec sa Chrysler Imperial décapotable, ou de l'odeur qu'avait le garage abritant l'engin convoité?

Le livre de Jacques Gagnon, *Belles voitures de toujours*, tome 3, nous fait revivre agréablement ces moments d'avant ou d'après-guerre, alors que prenait place la pre-

mière des industries mondiales. Au pays de ces monstres sacrés, l'auteur présente les belles oubliées, dont certaines au passé d'étoiles filantes, et puis celles qui deviendront, non sans le concours de la sélection des espèces, les marques contemporaines complètes de nos rêves, envies, soucis et amours.

Bien imagé et documenté, de lecture facile, le livre de Gagnon présente la «*généalogie*» de modèles qu'il a retenus, comme la Auburn, produite dès 1900, la B71936, première autoneige de Bombardier (eh oui, c'était consi-

déré comme une auto: avis aux puristes) ou encore la Triumph TR3A, avec cheveux au vent, pour nous mener à la nostalgique Westfalia, toujours objet de culte.

Ainsi, il n'y a qu'un pas à franchir pour comprendre la popularité des modèles rétro que nous sert l'industrie automobile d'aujourd'hui, de la PT Cruiser de Chrysler à la Volkswagen Beetle ou à la Cooper, la Bébé Austin deux couleurs à 800 \$ des années 1960, réinventée par BMW pour 25 000 \$ et plus.

À chacun son automobile... Voilà un livre à laisser traîner sur

la table du salon pour voir poindre dans le discours de vos invités des histoires, non pas de pêche, mais de chars, des histoires longues comme ça...

BELLES VOITURES DE TOUJOURS

160 MODÈLES

QUI FONT RÊVER

Tome 3

Jacques Gagnon
Photographies: Colette Vincent
Éditions de l'Homme,
2002, 475 pages

EN BREF

Grosses pointures au Salon du livre de Québec

(Le Devoir) — Le Salon international du livre de Québec reçoit une brochette de personnalités au Centre des congrès de Québec. Sous la présidence d'honneur de Denise Bombardier, le Salon compte en effet, parmi ses invités étrangers, Marc Lévy, Chantal Thomas, Prix Femina

pour *Les Adieux à la reine*, Éric-Emmanuel Schmidt et Albert Jacquard. Les invités d'honneur du Salon sont, outre Marc Lévy, Denis Vaugeois, Hélène Vachon, Neil Bissoondath et Stéphane Bourguignon. Des tables rondes porteront sur divers sujets, notamment sur «l'écrivain et New York», avec Madeleine Monette, Jean-Paul Daoust et Raphaël Korn Adler, le jeudi 10 avril, et sur la question de savoir si «le citoyen a encore un pouvoir», avec Roméo Bouchard, Raymond Cloutier, Pierre Mouterde et Madeleine Parent, le samedi 12.

Des livres pour savoir

Éditions Nota bene

Venez rencontrer les auteurs de ces livres au Salon du livre de Québec

Stand des Éditions Nota bene

Espace Gallimard

Québec et tabous
Gilles RITCHOT
Vendredi 11 avril 19 h à 20 h
Samedi 12 avril 13 h à 14 h
Dimanche 13 avril 13 h à 14 h

La banlieue revisitée
Andrée FORTIN, Carole DESPRÉS et Geneviève VACHON
Samedi 12 avril 14 h à 15 h

100 romans français qu'il faut lire
Hélène GAUDREAU et François OUELLET
Samedi 12 avril 17 h à 18 h
Dimanche 13 avril 15 h à 16 h

100 pièces de théâtre qu'il faut lire et voir
Lucie-Marie MAGNAN et Christian MORIN
Samedi 12 avril 17 h à 18 h
Dimanche 13 avril 14 h à 15 h

Dalida. Une œuvre en soi
Michel RHEAULT
Samedi 12 avril 16 h à 17 h et 19 h à 20 h

Guide du voyageur indépendant
Francine AUDET et Jean LAFOREST
Samedi 12 avril 15 h à 16 h

Contes traditionnels du Saguenay
Conrad LAFORTE
Samedi 12 avril 11 h à 12 h

Marc Lévy
rencontrera ses lecteurs au Salon du livre de Québec.

Marc Lévy
Sept jours pour une éternité...

roman

Robert Laffont

« Rapidité du récit, vivacité des dialogues, style percutant, sans fioritures... »

Se haïront-ils? S'aimeront-ils? L'imaginaire de Marc Lévy a misé avec humour sur le surnaturel et sur la fable. »

Bernard Pivot
Journal du dimanche

Robert Laffont

les écrits
La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *les écrits* — connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* — publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 107
AVRIL 2003

les écrits

En vente dans toutes les librairies.
Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

☐ RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
☐ INSTITUTIONS 35 \$
☐ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836 • Télécopieur : (514) 499-9954
lescrits@internet.uqam.ca

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le bouddhisme philosophique

Le penseur du milieu

GEORGES LEROUX

Le bouddhisme philosophique pose le problème de l'essence du bouddhisme comme pensée. Les frontières du religieux et du conjectural y deviennent très fragiles tandis que l'exercice de la raison y est sans cesse déporté vers des limites qui, dans le monde occidental, semblent rarement atteintes. Pourtant, une approche comparative montre plusieurs points de ressemblance sur des questions de logique, d'éthique et de métaphysique, et il faut sans doute attribuer à ces efforts de rapprochement l'intérêt renouvelé pour les œuvres de penseurs comme Nagarjuna.

Les traductions et les études se multiplient sur le courant dit du Grand Véhicule, dont il fut au tournant du III^e siècle de notre ère le philosophe principal. Dans la riche collection «Connaissance de l'Orient», Guy Bugault, auteur d'un essai au titre provocateur (*L'Inde pense-t-elle?*, Paris, PUF, 1994), fait paraître une traduction des *Stances du Milieu*, faite à partir de l'original sanskrit, et il l'accompagne non seulement d'un commentaire très précieux mais aussi d'une sorte de cartographie de l'entreprise, qu'il présente comme son fil d'Ariane.

Il n'est pas toujours aisé, en effet, de tracer ses repères dans cet ouvrage complexe, composé de 447 versets, dont le style très concentré poursuit un but d'abord didactique et synthétique. Si on compare ce texte à l'anthologie de Soutras, publiée sous le titre *Le Livre de la chance* par Georges Driessens, lui-même traducteur de la version tibétaine des *Stances* (*Traité du Milieu*, Paris, Seuil, «Points sagesse», 1995), on mesurera la discipline de lecture exigée de celui qui veut entreprendre une formation philosophique bouddhiste. La ou l'anthologie est une sorte de florilège propédeutique, l'austérité des démonstrations des *Stances* supposait le tra-

vail constant du commentaire, ce texte ne pouvant être assimilé sans l'aide d'une exégèse détaillée. Sa limpidité est cependant parfaite et son allure rappelle le *Parménide* de Platon. La discussion rebondit sans cesse vers de nouveaux sommets.

Logique et ascèse

Les sujets sont d'abord métaphysiques: Nagarjuna discute des propriétés des êtres et des choses, du temps, de l'impermanence. La critique de l'idée du moi y est récurrente, de même que la réflexion sur la souffrance, la vie affective, le désir et l'altérité. Les procédures déconcertantes de l'examen critique, que le traducteur présente comme exercice de déconstruction, reposent cependant toutes sur une finalité pratique: l'effort de pensée doit modifier celui qui pense en le rendant sensible à la relativité et à la vacuité. Dans un essai introductif d'une grande clarté (*Nagarjuna et la doctrine de la vacuité*, Albin Michel,

2001), Jean-Marc Vivenza a fait de ce thème le fil directeur de la lecture. Impossible en effet d'oublier que la recherche d'une valeur ultime, l'éveil, déstabilise *a priori* toutes les propositions et toutes les situations de la vie ordinaire. Il est sans doute erroné de penser que ce trait ascétique caractérise exclusivement la pensée orientale; la logique grecque possédait aussi des visées purgatives et illuminatives — il suffit de penser à Proclus. Dans son introduction, Guy Bugault met beaucoup de soin à établir les passerelles possibles avec la pensée occidentale, en particulier sur la nature du raisonnement et de la vérité. Il met aussi en relief les conséquences spirituelles de la doctrine du soi et de l'événement.

Aux yeux des premiers penseurs du bouddhisme, les theravadin orthodoxes, Nagarjuna passait pour un radical subversif. Pas seulement parce qu'il soutenait la posi-

tion des auditeurs et des bodhisattvas, à côté des éveillés solitaires parfaits, mais surtout peut-être parce qu'il rend possible une discussion des propositions du bouddhisme qui prend le risque de se détacher de sa pratique ascétique. A ce titre, Nagarjuna, contemporain de Plotin, apparaît comme un philosophe exemplaire: il faut une confiance exceptionnelle dans les pouvoirs du langage pour confier à un édifice de propositions aussi puissant que l'*Éthique* de Spinoza ou le *Tractatus* de Wittgenstein la responsabilité d'une libération des paradoxes et des problèmes mal posés.

Chemin faisant, les paradoxes eux-mêmes resurgissent, mais c'est toujours sur l'horizon d'une lumière ou d'une transparence plus grande. Il faut remercier Guy Bugault d'avoir osé, dans son commentaire, mêler l'Orient et l'Occident; la somme des risques qu'il prend est considérable, mais c'est à ce prix que les lecteurs grecs que nous sommes peuvent espérer s'approcher de cette dialectique exigeante et en retirer le bienfait. Ce bienfait est-il accessible sans la discipline du corps qui, en Inde, l'accompagne encore aujourd'hui? La question reste ouverte.

STANCES DU MILIEU PAR EXCELLENCE (MADHYAMAKA-KARIKAS)

Nagarjuna
Traduit par Guy Bugault
Gallimard, «Connaissance de l'Orient», volume 107
Paris, 2002, 374 pages

LE LIVRE DE LA CHANCE

Nagarjuna
Présenté et traduit par Georges Driessens
Éditions du Seuil, collection «Points sagesse»
Paris, 2003, 167 pages

POLAR

Un nouveau Donna Leone

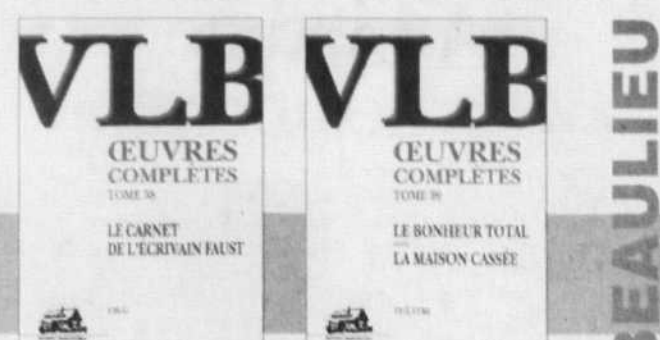
MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Le commissaire Brunetti a des ennemis. Alors qu'il médite sur l'*Anabase* de Xénophon, un fonctionnaire du Cadastre de la cité des Doges vient lui annoncer que son appartement n'existe tout simplement pas... Les choses se compliquent d'autant plus que ce petit fonctionnaire zélé qui se permet de déranger les commissaires de police à la maison, le samedi après-midi en plus, est retrouvé mort quelques jours plus tard. Ce neuvième Donna Leone, on l'aura deviné, vient donc s'inscrire sur une toile de fond particulièrement contemporaine de scandale immobilier et de magouille à l'italienne.

Peinture fine de la société vénitienne, cette nouvelle aventure du commissaire épique est sans doute un des meilleurs romans de la série. On y retrouve Brunetti et sa femme, Paula, dans leur intimité familiale, comme on retrouve des gens qu'on connaît bien et qui vivent dans un univers qu'on aime voir aux prises avec les vrais problèmes de la vraie vie. Certains reprocheront peut-être à Donna Leone de ne pas multiplier les cadavres ou de ne pas vibrer à l'hémoglobine, mais on retrouvera dans ce livre brillant ce qui a fait son succès jusqu'ici: un regard, une sensibilité, une présence. Et un amour profond de Venise comme il est rare qu'on puisse en lire ailleurs.

DES AMIS HAUT PLACÉS

Donna Leone
Traduit de l'anglais par William Oliver Desmond
Calman-Lévy, collection «Crime»
Paris, 275 pages, 2003

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
STANDS 107/139

Le carnet de l'écrivain Faust
34,95 \$

Le bonheur total suivi de La maison cassée
32,95 \$



Contes, légendes et récits du Bas-du-Fleuve
29,95 \$



BOUSCOTTE
Le coffret (Tomes 1, 2 et 3)
79,95 \$



Michel Lapierre
L'autre histoire du Québec
27,95 \$



Gaston April
Le choc des croyances
24,95 \$

Comprendre le monde dans lequel on vit

Le lieu de rencontre le plus prestigieux des écrivains québécois



André-Philippe Côté
De la caricature et de la bande dessinée
18,95 \$

Paul Chane Malenfant
Matériaux mixtes
18,95 \$

Christian Mistral
Origines
18,95 \$

Bruno Roy
Consigner ma naissance
18,95 \$

SÉANCES DE SIGNATURE

au
Salon du Livre de Québec



Denise Bombardier

Denise Bombardier



Mercredi 9 avril 19h à 20h
Jeudi 10 avril 19h à 20h
Vendredi 11 avril 17h à 18h
Samedi 12 avril 13h à 15h & 19h à 20h
Dimanche 13 avril 13h à 15h

Éric-Emmanuel Schmitt



Vendredi 11 avril 17h à 18h
Samedi 12 avril 13h à 15h & 19h à 20h
Dimanche 13 avril 13h à 14h



ALBIN MICHEL
www.albin-michel.fr

MADELEINE PARENT MILITANTE

Sous la direction d'Andrée Lévesque



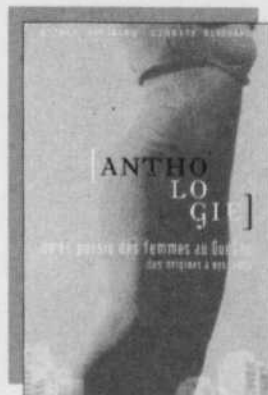
SÉANCE DE SIGNATURE
Avec Madeleine Parent et Andrée Lévesque
Samedi 12 avril de 15h00 à 16h00



TABLE RONDE
Avec Madeleine Parent
Animée par Gil Courtemanche
Samedi 12 avril à 14h00

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DES FEMMES AU QUÉBEC DES ORIGINES À NOS JOURS

Nicole Brossard et Lisette Girouard



Nouvelle édition, plus de 500 poèmes de 138 poètes
SÉANCES DE SIGNATURE
Vendredi 11 avril de 19h00 à 20h00
Samedi 12 avril de 14h30 à 15h30 et de 19h00 à 20h00



TABLE RONDE
Animée par Gil Courtemanche
Dimanche 13 avril à 15h30

DEUILS

Louise Cartier
Roman



SÉANCES DE SIGNATURE
Vendredi 11 avril de 20h00 à 21h00
Samedi 12 avril de 16h30 à 17h30



Samedi 12 avril de 20h00 à 21h00
Dimanche 13 avril de 12h00 à 13h00

les éditions du remue-ménage
Salon du livre de Québec
Stand 38 (Dimedia)

ROMANS

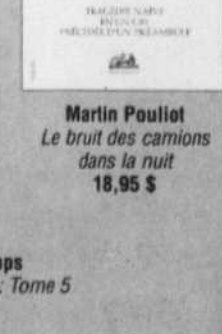
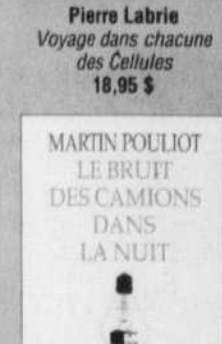


LE QUOTIDIEN

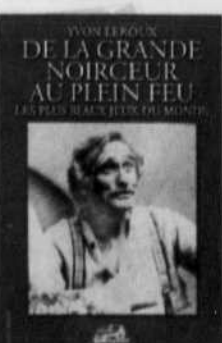


Yvon Leroux
Les plus beaux jeux du monde
29,95 \$

POÉSIE



LES SOUVENIRS



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Alexis de Tocqueville, ami intime de la démocratie

JEAN BIRNBAUM
LE MONDE

Pensée magistrale de la démocratie en ses antinomies modernes, l'œuvre d'Alexis de Tocqueville (1805-1859) ne se limite pas à ces sommes fameuses que sont *De la démocratie en Amérique* ou *L'Ancien Régime et la Révolution*. Elle se nourrit aussi de textes moins théoriques, lettres et souvenirs personnels qui constituent un témoignage de premier ordre non seulement sur la vie de cet ancien libéraliste devenu prophète du libéralisme politique mais aussi sur l'histoire de l'idée démocratique elle-même. Et ce, pour deux raisons.

D'abord parce que la démocratie s'est bâtie sur les ruines des anciennes évidences pour se déployer comme épreuve d'une radicale indétermination, d'une incertitude vertigineuse. Or c'est dans sa correspondance que l'aristocrate Tocqueville s'avoue lui-même travaillé, depuis son enfance, par «le doute universel» et qu'il dévoile son «malaise intérieur» face au cours du monde: «Les siècles de lumière sont des siècles de doutes et de discussion», écrit le jeune Alexis à son ami Charles Stöckels, peu avant la révolution de juillet 1830.

Ensuite parce que faire l'histoire de la démocratie, c'est comprendre comment cette dynamique aussi culturelle que politique a affecté la vie quotidienne jusque dans les gestes les plus ordinaires. Et, de fait, à la lecture du beau recueil de textes établi et présenté par Françoise Mélonio et Laurence Guellec, on sentira à quel point cette révolution démocratique devient réalité sensible dès lors qu'elle est envisagée non comme une abstraction programmatique mais comme un ensemble de sociabilités vivantes, enracinées dans un état d'esprit partagé. Parmi ces pratiques: l'art épistolaire et les liens d'amitié, qui



SOURCE GALLIMARD
Alexis de Tocqueville

font de Tocqueville un véritable «athlète de la civilité», pour reprendre ici la belle formule utilisée par l'historien Daniel Roche dans ses travaux classiques sur la civilisation des Lumières.

«Camaraderie de vingt ans», «tendre attachement» et autres «souvenirs affectueux», tels sont les sentiments qui dominent une correspondance tout entière motivée par «cette force qu'une bonne amitié appuyée sur de bonnes intentions peut donner dans une œuvre commune» (13 août 1844). Ainsi, dans la compagnie de Gustave de Beaumont, Louis de Kergolay ou encore Sophie Swetchine, Tocqueville met-il en mouvement un collectif de pensée dont la réflexion pluraliste (à propos de l'État, de la religion ou de la liberté de la presse) rend hommage à la vocation tâtonnante et délibérative de la démocratie, dans «le véritable et grand esprit de la Révolution française».

LETTRES CHOISIES - SOUVENIRS

Alexis de Tocqueville
Édition établie sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec
Gallimard, «Quarto»
1428 pages

Livres et trésors d'André Breton exposés en pleine lumière

LE MONDE

Deux étages de l'Hôtel Drouot ont été réservés pour l'exposition des collections d'André Breton, conservées 42, rue Fontaine, à Paris, qui doivent être vendues aux enchères à partir du 7 avril (livres et manuscrits jusqu'au 13 avril, peintures, photographies, art primitif du 14 au 17 avril).

Livres et manuscrits

C'est la bibliothèque d'un écrivain, collectionneur et polémiste: livres dédicacés ou illustrés, éditions rares ou livres-objets, revues qui ont marqué l'histoire du surréalisme, l'ensemble couvre un demi-siècle de vie littéraire avec 1686 ouvrages et 536 manuscrits et tapuscrits.

Le seul manuscrit complet conservé par Breton est celui d'*Arcane 17*, dont une partie traite du Québec, mais 120 numéros du catalogue de vente concernent les éditions originales de ses œuvres. Plus encore que pour la peinture, on peut s'alarmer de la dispersion de cet ensemble et s'attendre à des préemptons pour les pièces uniques: les dessins envoyés par Nadja à l'écrivain, les dossiers des «sommeliers» du groupe surréaliste et des séances de création collective, ainsi que les documents que l'écrivain conservait pour chacun de ses livres.

Tableaux

À comparer le catalogue de l'exposition consacrée à Breton par le Centre Pompidou en 1991 et les deux volumes dévolus aux 433 tableaux mis en vente, on constate que la collection n'a déjà plus grand-chose à voir avec les œuvres familières du poète. Des chefs-d'œuvre ont été vendus depuis belle lurette par Breton lui-même, qui fut courtier ou qui vendit parfois pour vivre (*Le Cerveau de l'enfant*, cédé au Musée de Stockholm après une engueulade avec son auteur, Giorgio de Chirico); d'autres ont été cédés par ses héritiers, en dation, comme les éléments composant le «Mur» du Musée national d'art moderne, où figurent, entre autres, un grand Degottex et un Picabia de 1919.



En 1944, André Breton ramasse des agathes en Gaspésie et préfère se voir photographier dans une automobile plutôt que devant le rocher Percé...

La pièce majeure de ce qui reste de la collection est un Miró, *Le Piège*, une grande toile de 1924. Exceptionnelle, et pourtant prudemment estimée entre trois millions et cinq millions d'euros. Il y a aussi un Man Ray peu banal de 1920: *Impossibilité Dancer/Danger*. Pour le reste, de Matta à Wilfredo Lam en passant par Gorki, Toyen, Tanguy, une palanquée de Paalen, quelques Hantaï qui n'intéressent guère aujourd'hui que les musées français, des Brauner, des croquetons de Dalí, de jolis reliefs d'Arp et un Magritte célébrissime, mais esquinté, peu de choses. Sinon une impressionnante collection d'artistes bruts, naïfs ou carrément cinglés. Qui cohabitaient

avec les suscités dans l'appartement de Breton, lequel était bien le seul à pouvoir accorder tout ce beau monde.

Art primitif

L'écrivain n'a pas encore 18 ans quand il acquiert une statuette de l'île de Pâques — une de ses semblables sera mise en vente, le 17 avril. Toute sa vie, il cherchera à se procurer de nouvelles pièces et jouera les intermédiaires entre des marchands et des collectionneurs comme René Gaffé. À sa mort, en 1966, André Breton laisse une collection d'art primitif riche de 300 objets: 150 venus d'Océanie, 90 d'Amérique du Nord et 60 des civilisations précolombiennes. Une dizaine à peine viennent d'Afrique: en dépit d'un bel hommage à la sculpture guinéenne, Breton est moins porté sur les arts de ce continent, dont «les thèmes restent pesants, matériels».

En revanche, le *Grand Uli* (effigie d'ancêtre) venu de Nouvelle-Irlande a toujours été susceptible de le faire rêver. Il est très comparable à celui qui est aujourd'hui exposé au Louvre. On notera aussi le *Bouclier Abelam* (Nouvelle-Guinée) aux vives couleurs; la fantomatique *Figure Marawot* (Nouvelle-Irlande); l'impressionnant bouchon de flûte anthropomorphe de la basse vallée du Sépik (Nouvelle-Guinée).

Des États-Unis, après la guerre, André Breton avait rapporté une vingtaine de poupées katchinas hopi (Arizona). Ce très bel ensemble est, hélas!, condamné à être dispersé. On verra aussi deux exceptionnels masques à transformation de la côte Nord-Ouest américaine. Deux objets que pourrait préempter le futur musée du quai Branly s'ils n'atteignent pas des prix astronomiques.

Le catalogue de la vente Breton est disponible sur le site Internet www.calmelscohen.com

Les Presses de l'Université du Québec s'animent au Salon du livre de Québec

La technologie médicale hors-limite
Le cas des xénogreffes

Christian Saint-Germain
138 pages
16\$

Un siècle de propagande?

Information Communication Marketing gouvernemental

Robert Bernier
326 pages
35\$

Venez rencontrer l'auteur lors d'une table ronde animée par Yannick Villedieu
Samedi 12 avril 2003 à 16 h 30

Venez rencontrer l'auteur lors d'une table ronde animée par Madeleine Poulin
Dimanche 13 avril 2003 à 13 h 30



Presses de l'Université du Québec

Stands 145-146
www.puq.quebec.ca



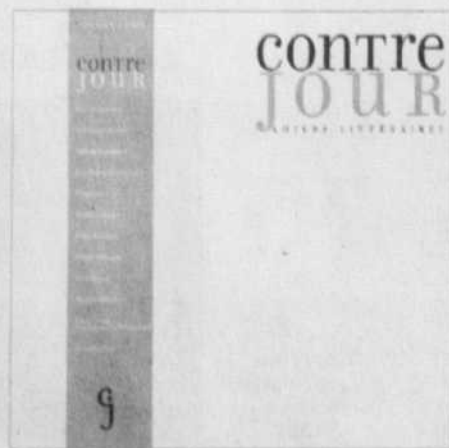
LANCEMENT

Samedi 5 avril, 18h

Hôtel Renaissance, salle Le Floréal
3625, avenue du Parc, Montréal

Contre-jour: les nouveaux cahiers littéraires qui favorisent les débats entre les auteurs de la relève et les écrivains consacrés.

Essais, fictions, lectures.



Numéro 1

Avec des textes de :

Étienne Beaulieu
Véronique Bessens
Jean-François Bourgeault
Antoine P. Boisclair
Ying Chen
Mélie Grégoire
François Hébert
Robert Melançon
Yvon Rivard
Sarah Rocheville
Aïcha Van Dun

www.contre-jour.ca
essais • fictions • lectures

Distribution Fides

Printemps 2003

Salon international du livre
DE QUÉBEC

9 AU 13
AVRIL
2003

CENTRE DES
CONGRÈS DE
QUÉBEC

www.silq.org

PRIX D'ENTRÉE 2 \$

Partenaires: Canadian Council on Learning, Le Conseil des Arts, The Canada Council for the Arts, Société de développement des entreprises culturelles, Québec, Ville de Québec, Bureau de la Capitale-Métropolitaine, SAQ, BCI, VIA, Radio-Canada, LE SOLEIL, Centre d'interprétation.

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Regards aveugles

Si vivre est affaire d'interprétation, peut-on se fier à celles qu'on élabore au long d'une vie?

JOHANNE JARRY

«La difficulté de bien voir m'a hanté longtemps avant que ma vue ne se dégrade, dans la vie autant qu'en art», confie Leo Hertzberg, le narrateur retraité du quatrième roman de Siri Hustvedt. Si vivre est affaire d'interprétation, peut-on se fier à celles qu'on élabore au long d'une vie? Comment la subjectivité du sujet et l'objectivité y sont-elles mêlées? Et surtout, comment savoir si ces interprétations ne font pas écran à la réalité, à la vérité?

Le roman *Tout ce que j'aimais* se déroule en partie dans le milieu des arts visuels de New York, à SoHo, et s'échelonne sur une période de vingt ans à partir de l'année 1975. Cette année-là, l'historien d'art Leo Hertzberg et sa femme Erica, spécialiste de l'œuvre d'Henry James, se mettent en ménage dans un loft de Greene Street, entre Canal et Grand. Leo fait la connaissance du peintre William Wechsler, surnommé Bill, après avoir acquis une de ses toiles; les deux hommes deviennent rapidement bons amis. L'artiste vit dans son atelier au 89 Bowery avec sa femme Lucille, une poète fragile et sauvage, et emménage sur Greene Street quand ses tableaux commencent à se vendre, peu de temps après sa première exposition dans la galerie d'un ami de Leo.

Lucille et Erica deviennent enceintes presque au même moment. Mais Bill et Lucille se séparent peu de temps après la naissance de leur fils; le peintre choisit de vivre avec Violet Blom, qui lui a servi de modèle. Les deux couples vivent dans une grande complicité, resserrée par leurs garçons Mark et Matt, élevés comme des frères. Ce sont des unions idéales, de parfaites amours partagées où chacun s'épanouit grâce à ceux et ce qu'il aime. L'œuvre de Bill, très respectée à New York, circule maintenant en Europe. La thèse que Violet a consacré à des cas d'hystérie à la Salpêtrière est publiée. Quant à Erica et Leo, ils poursuivent une carrière universitaire qui les satisfait pleinement.



SOURCE METROPOLIS BLEU

Tout ce que j'aimais est le quatrième roman de Siri Hustvedt.

Au milieu des années 80, le milieu des arts visuels se transforme, tout comme le quartier où vivent ces amis. Il y a de plus en plus de boutiques où, suspendues dans une vaste pièce, huit petites robes attendent d'être habillées des esthètes fortunées. Les galeries se multiplient, de même que les installations d'œuvres provocantes qui prétendent rendre compte de la violence présente dans la réalité. C'est dans ce contexte que la vie de ces intellectuels unis est irrémédiablement bouleversée par la mort accidentelle d'un des garçons, suivie quelques années plus tard par celle d'un des conjoints.

Mais, est-on tenté d'écrire, le

pire est encore à venir. Car ces personnages attentifs, intuitifs et instruits seront confrontés à la réalité opaque que leur présente un enfant qui ment aussi bien qu'il respire. Ils mettront longtemps à accepter que son doux visage et sa voix aux accents sincères appartiennent à celui qui les vole, se drogue et ne craint aucune forme de violence. Pourquoi cet enfant leur est-il si étranger? Ont-ils une part de responsabilité dans la formation de cette identité insaisissable? Et si oui, quelle est-elle? Leur désarroi se transforme sournoisement en culpabilité et pèse sur les dernières pages du roman comme une chape de béton.

Tout ce que j'aimais est un roman d'idées et de création. Toutefois, si les mots véhiculent adéquatement l'élaboration d'une pensée, ils ne réussissent pas toujours à rendre compte d'un tableau ou d'une installation. Même si les longues descriptions que consacre la romancière aux œuvres de Bill sont finement détaillées, elles ne permettent pas au lecteur de mesurer l'effet qu'elles auraient s'il pouvait se planter devant elles; Leo Hertzberg voit juste lorsqu'il affirme qu'un «tableau ne devient ce qu'il est que dans l'instant où il est vu».

On y lit aussi un commentaire où le milieu des arts visuels apparaît scindé en deux catégories d'artistes: ceux pour qui prime la recherche (Bill) et ceux qui acceptent de «fonctionner à l'argent», comme le dit un performeur spectaculaire pour qui l'art doit être divertissant. Comme la violence que véhiculent ses installations est franchement répugnante, impossible d'adopter son point de vue... Une question aussi débattue aurait mérité l'élaboration d'une réflexion plus nuancée.

Qu'est-ce qui façonne notre identité? La question renvoie, si on l'a lue, à l'œuvre de Paul Auster, le mari de Siri Hustvedt. Mais elle est abordée sous un angle différent dans *Tout ce que j'aimais*. La perte de sens qu'entraîne la mort d'un enfant ou d'un amour est difficilement surmontable. Mais être confronté à un enfant qui vit coupé de soi et du monde, révèle le roman d'Hustvedt, est effrayable. Qu'est-ce qui m'a échappé? Qu'est-ce que je n'ai pas vu? Ici, la question du regard est cruellement posée. Même si le développement que propose Siri Hustvedt ne convainc pas tout à fait, l'énigme que représente cette inaccessible progéniture risque d'ébranler quiconque regarde la sienne grandir.

TOUT CE QUE J'AIMAIS

Siri Hustvedt
Traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac
Arles, 2003, 464 pages

EN BREF

À nouveau Péladeau

(Le Devoir) — Les Éditions Stanké, propriété de l'empire Quebecor, propose à lire une autre biographie de Pierre Péladeau, celle-ci signée par Jean Côté. Ami intime du fondateur du *Journal de Montréal*, Côté a publié nombre d'ouvrages, dont des biographies de personnages controversés tels Paul Bouchard et Adrien Arcand. La biographie de ce dernier avait dû être retirée de la vente. Soigneusement travaillée, sa biographie de Pierre Péladeau est peut-être son travail le plus achevé.

(Le Vrai Visage de Pierre Péladeau, Stanké, 2003, 244 pages.)

Le Corps collectionneur

(Le Devoir) — C'est le titre d'un collectif placé sous le signe des œuvres de Michel Lagacé. Une douzaine d'écrivains ont développé le thème du «corps collectionneur» autour d'une série de dessins de l'artiste. À lire, notamment, des textes de Louis Caron, Denise Desautels et André Gervais. (Le Corps collectionneur, Les Heures bleues, 2002, 112 pages.)

Kathy Reichs
rencontrera ses lecteurs au Salon du livre de Québec.

Voyage fatal

Un thriller enlevé dans lequel Kathy Reichs dévoile une nouvelle facette de son métier d'anthropologue judiciaire.

Robert Laffont

Les Éditions
David

Stand 183

Debout sur la tête d'un chat



Danièle Vallée et Virgini Bédard

Finalistes

Prix Trillium 2002 - Prix LeDroit 2003
Prix des lecteurs Radio-Canada 2002

Nouveautés

Carol LeBel
Clapotis du temps

Danyelle Morn
CANTE JONDO
Un chat profond, de son élan

Daniel Marchildon
par Jean-Denis Côté et Dominique Carreau

Hélène Brodeur
par Beatriz C. Mangada Casas

Eugène Roberto
L'HERMÈS QUÉBÉCOIS II

Séances de signature
LE SAMEDI
DE 15 H 00 À 17 H 00
LE DIMANCHE
DE 12 H 00 À 14 H 00

Séances de signature
LE MERCREDI
DE 18 H 30 À 20 H 00
LE JEUDI
DE 18 H 30 À 20 H 00
LE VENDREDI
DE 18 H 30 À 20 H 00
LE SAMEDI
DE 10 H 00 À 12 H 00
ET DE 13 H 00 À 15 H 00
LE DIMANCHE
DE 10 H 00 À 12 H 00
ET DE 13 H 00 À 15 H 00

Documents

XYZ éditeur

Cet ouvrage collectif établit un rapport entre cinéma et littérature en privilégiant l'analyse du scénario en tant que genre littéraire.

Michel Larouche (dir.)

Cinéma et littérature au Québec : rencontres médiatiques



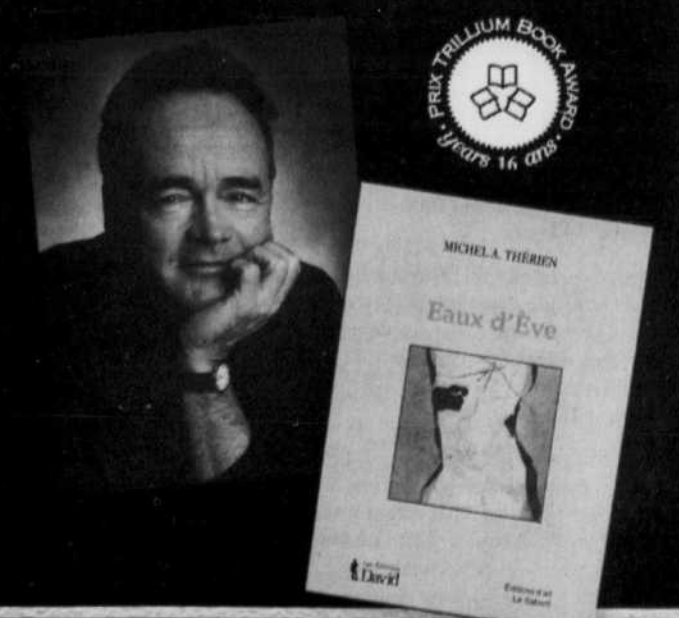
204 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca

Eaux d'Ève

Michel A. Thérien

Finaliste : Prix Trillium 2002



1678, rue Sansonnet
Ottawa (Ontario)
K1C 5Y7

Tél. : (613) 830-3336
Téléc. : (613) 830-2819

ed.david@sympatico.ca • www3.sympatico.ca/ed.david

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Les Éditions Hiru: une autre voix au Pays basque espagnol

Eva Forest, ou le livre comme une arme

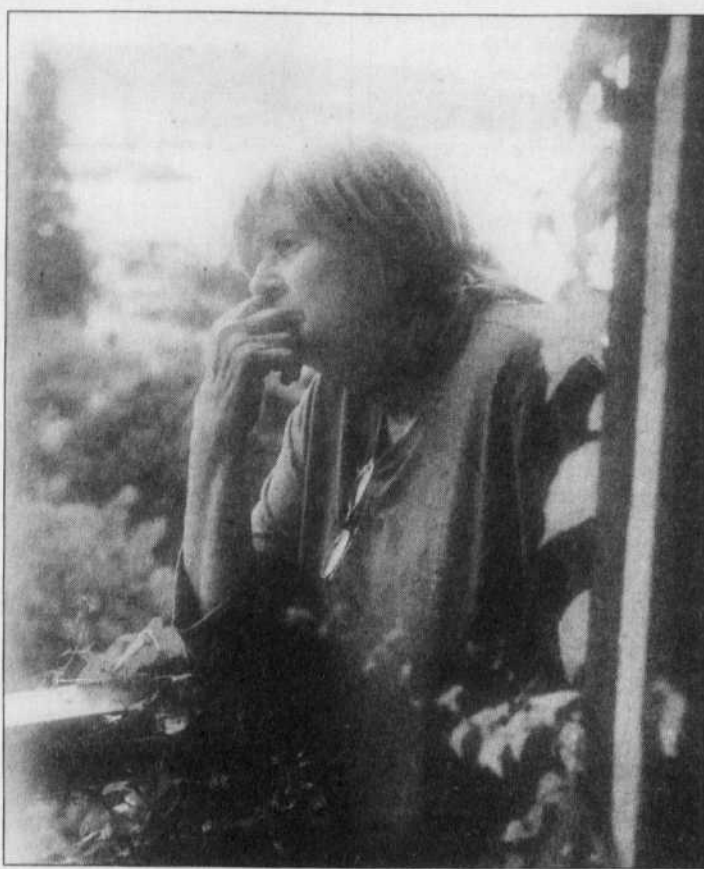
CATHERINE PÉPIN

Eva Forest est Catalane. Mais c'est au Pays basque qu'elle a choisi de vivre il y a près de trente ans pour poursuivre le combat de sa vie: celui contre la pratique de la torture, dont les indépendantistes sont aujourd'hui encore les premières victimes en Espagne.

La militante septuagénaire a compris très tôt le pouvoir des livres pour mener sa lutte. En tant qu'auteur d'abord. Et, depuis 1989, en tant qu'éditrice de la maison Hiru.

C'est un livre qui a mené Eva Forest jusqu'en prison dans les années 1970: le brûlot *Opération Ogro*, pour lequel elle a rencontré les auteurs d'un attentat spectaculaire visant le successeur présumé du dictateur Franco. Et c'est un autre livre qui lui a permis de tenir le coup durant ses trois années d'incarcération. Un livre qu'elle a écrit au jour le jour pour faire connaître son calvaire et celui de centaines de détenus torturés par la guardia civil. Il portera plus tard le titre de *Journal et lettres de prison* dans son édition française.

Mais la quête de vérité d'Eva Forest ne s'arrête pas aux géolés espagnoles. Intellectuelle passionnée, elle cherche, vers la fin des années 1980, un moyen de diffuser la pensée d'auteurs américains de gauche méconnus en Espagne. «J'ai été séduite par la possibilité de mettre à la disposition des lecteurs une série de livres qui me paraissent fondamentaux et qu'il était très difficile de trouver sur le marché», raconte Eva Forest, jointe dans sa maison d'Hondarribia (près de San Sebastian). Et encore une fois, c'est un livre bien précis qui est à l'origine de la création des Éditions Hiru: *Une histoire populaire des États-Unis*, d'Howard Zinn. «Cet ouvrage me paraissait particulièrement démystificateur et nécessaire. À l'époque, je l'ai donc proposé à plusieurs éditeurs mais



SOURCE CATHERINE PÉPIN

Il y a presque trente ans, Eva Forest a choisi de vivre au Pays basque pour poursuivre le combat de sa vie: celui contre la pratique de la torture.

aucun ne s'y est intéressé. Alors je me suis dit que je n'avais qu'à créer ma propre maison d'édition dans laquelle il y aurait de la place pour ce genre d'essais.» Depuis, Eva Forest a publié notamment des ouvrages de Noam Chomsky, d'Ignacio Ramonet et de James Petras.

Au-delà des essais

Mais Hiru, qui compte aujourd'hui plus de 200 titres, n'édite pas que des essais. On y retrouve deux collections consacrées à la littérature, l'une d'elles, la collection «Milia Lasturko», regroupe les œuvres d'écrivains basques traduites en espagnol.

Eva Forest a également réédité les œuvres complètes de son mari, Alfonso Sastre, considéré comme l'un des plus grands dramaturges espagnols de la seconde moitié du XX^e siècle. Alfonso Sastre est l'auteur de plus de 75 pièces de théâtre, parmi lesquelles on compte *La Taverne fantastique* et *Le Voyage infini de Sancho Panza*. «Je rêvais depuis des années de pouvoir publier les livres de mon compagnon, lui qui a tant été censuré durant la dictature et si peu réédité depuis», explique Eva Forest.

Aujourd'hui encore, à 77 ans, Alfonso Sastre continue d'écrire un peu chaque jour... des ou-

vrages que sa femme ajoutera à la collection qui lui est consacrée.

Hiru est donc une aventure familiale. Mais elle s'étend au-delà du couple, puisque Eva Forest travaille avec sa fille et sa belle-fille. Hiru signifie d'ailleurs «trois» en langue basque — pour les trois femmes qui dirigent la petite entreprise. «Ma fille apporte beaucoup d'idées», dit Eva Forest. Elle s'occupe des illustrations et de la maquette de tous les livres. Ma belle-fille, elle, s'occupe de la section des ventes. Plus qu'une maison d'édition, Hiru est un noyau de solidarité. Tous ceux qui gravitent autour sont des compagnons de solidarité extraordinaires.

Et le lieu où s'exprime cette solidarité, c'est dans la grande maison d'Eva Forest et d'Alfonso Sastre, située à quelques pas du port de pêche d'Hondarribia. Un de leurs fils occupe une partie de la demeure avec sa famille. Une autre section de la maison, au rez-de-chaussée, est occupée par les bureaux de Hiru. Une des salles donne sur une terrasse verdoyante où Eva Forest aime se retrouver pour travailler.

Mais le véritable trésor de la maison se trouve sous les toits. C'est là que le couple Forest-Sastre a installé la bibliothèque. Tous les murs sont recouverts d'étagères qui se superposent jusqu'au plafond. Une échelle en bois permet aux plus téméraires d'aller cueillir un livre à plusieurs mètres du sol. Au cours de leur vie, au fil de leurs rencontres avec des auteurs de partout dans le monde, Eva Forest et Alfonso Sastre ont accumulé 20 000 livres! Ils en font actuellement l'inventaire dans le but de constituer un fonds public. Ils désirent permettre à n'importe quel d'avoir accès à leurs ouvrages après leur mort.

Le livre comme arme... jusque dans la lutte posthume.

pepin.catherine
@sympatico.ca

Hugo Claus, la colère d'un Belge

RAPHAËLLE RÉROLLE
LE MONDE

Le plus célèbre des écrivains flamands, régulièrement cité comme un lauréat possible du prix Nobel, est aussi et avant tout un éternel iconoclaste. Il publie un recueil de trois longs récits où l'on retrouve ses questions et ses obsessions.

Aussi sûrement que celui des yeux bleus ou de la bouche moqueuse, Hugo Claus a hérité du chromosome de la colère. Un petit brin génétique de rien du tout, bâtonnet minuscule qui fait de sa vie le bouillonnement de rage et de création dont ses contemporains ont appris le pouvoir — une sorte de volcan crachant ses textes à la figure des bien-pensants.

Cette disposition, l'écrivain flamand l'a nourrie à toutes sortes de brasiers. Le courroux, par exemple, d'être né, en 1929, dans une Belgique déchirée, coincée entre deux grands voisins dévorés par la guerre. Ou celui d'avoir été relégué, petit enfant, dans les noires d'un pensionnat religieux, d'avoir enduré la lourdeur d'une éducation catholique obtuse, d'une vie familiale oppressante.

Au lieu de garder pour lui cette insatisfaction congénitale, au lieu de l'étouffer sous le poids du comme-il-faut, cet auteur prolifique l'a exprimée en une multitude d'écrits où se bousculent le roman, la poésie, le théâtre, les nouvelles et les traductions. Une œuvre profuse, acide, violente et délicate à la fois, qui s'est affirmée avec la parution du *Chagrin des Belges* (roman unanimement salué en 1983) avant d'être couronnée par le Prix des lettres néerlandaises, la plus haute distinction du monde littéraire néerlandophone. Une œuvre, aussi, qui ne craint pas de grossir le trait pour tordre le bras au confort de pensée, à la douceur des conventions.

Prenez la religion, son ennemie de toujours. Contre sa famille, inscrite dans la moyenne bourgeoisie flamande et tout spécialement contre son grand-père, «un monstre de catholicisme», Hugo Claus a développé un anticléricalisme qu'il a longtemps couvé comme un trésor. «Maintenant, je suis tellement vieux, dit-il en souriant, que j'arrive à me dire que la cathédrale de Chartres est belle.»

Pourtant, son aversion pour les choses de l'Église (qui lui valut, jadis, d'être condamné: quatre mois de prison avec sursis infligés par la cour d'appel de Gand pour une mise en scène très dénudée de la Sainte-Trinité, en 1969) cohabite avec une brûlante recherche d'absolu, qui se manifeste dans l'un des trois récits formant son recueil *Le Dernier Lit*.

Étrange et beau texte que ce monologue de «Tentation» — celui de sœur Mechtilde, livrée corps et âme à un dieu présenté comme un suppliciant jaloux, glacial et sans compromis. «Je suis réduite en bouillie par lui», murmure la vieille femme retranchée dans son couvent, couchée sur ses stigmates, présentée par l'auteur comme une sorte de possédée. Les phrases sont courtes, les paragraphes heurtés, la prose soufflée par une passion qui défie l'architecture bien ordonnée du roman classique. Rien de moins illogique, rien de plus construit cependant, que les récits de Hugo Claus. Simplement, l'écrivain veut s'éloigner de «ce qui est

convenu». Il le dit autrement: «J'écris des romans poétiques» et aussi: «Je voudrais aller encore plus loin dans l'éparpillement, dans les textes dont on ne prévoit pas la fin. Faire apparaître un personnage qui dit trois phrases et s'en va pour ne plus reparaitre...»

La forme du monologue intérieur, la première personne, dont il fait grand usage, lui permet d'aller loin dans une fragmentation qui reflète celle de ses personnages. Fasciné par la bêtise et par le mal sous toutes ses formes, l'écr-

vain retourne leurs armes contre ses adversaires.

Cela donne, parfois, des satires cruelles que leur auteur a voulues sans fioritures. «Le regard froid, dit-il, est le seul possible pour décrire la violence et la mort. Le seul qui ne risque pas de tomber dans la caricature.» Ou encore des attaques frontales, comme ce discours d'une femme à la mère qui l'a négligée devant le cadavre d'une compagne qu'elle vient de tuer sauvagement (dans *Le Dernier lit*). «Quand on traite d'amour et de mort, il faut des mots à la hauteur de cette intensité. De toute façon, la violence que je décris est très faible par rapport à celle qui existe», estime Hugo Claus.

Lui sait de quoi il parle, et depuis longtemps. Très jeune — il avait 13 ans — son père l'emmenait sur les champs de bataille où ils recherchaient des blessés, pour le compte de la Croix-Rouge. «Mon père trouvait qu'il fallait faire ça pour la communauté et je lui en veux.» Pour exprimer toute cette fureur, mais aussi la douceur et la beauté qui serpentent le long de certaines phrases, l'écrivain s'est façonné une langue à lui. «On me fait l'honneur, note-t-il, de parler d'une langue clausienne!» Une langue volontiers joueuse, comme le montre *Une somnambulation*, qui s'amuse à tordre certains mots, à en accoupler d'autres de manière saugrenue, à mélanger les registres d'une manière que les surréalistes, ses amours de toujours, n'auraient pas reniée. Et même si, en traduction, le lecteur perd sans doute certaines des nuances liées à l'usage de différents patois, le texte explose encore de saveurs et d'une sonorité très particulière.

La musique propre à Hugo Claus, en fin de compte, même si celui-ci récuse l'idée de style: «La plupart des écrivains et des peintres sont à la recherche désespérée d'un style. Mais c'est dégoûtant, un style on en est l'esclave!» Peut-être. Seulement, son goût pour les déchirures, les «brindilles et les petits éclats» de texte, son aversion pour toute immobilité, tout dogme, n'en portent pas moins la marque permanente de ce qu'il est, de cette intime chanson qu'il chante depuis le début.

Dans le domaine de l'écriture, il organise une certaine rétention de son théâtre, au motif que les metteurs en scène ne respectent pas suffisamment les textes. «Voyez ces comédiens qui sautillent sur un texte de Ponge, en regardant d'un air ébahi quelque chose qui n'existe pas.» Restent le roman et surtout la poésie, son plaisir suprême, le lieu où s'expriment sûrement le mieux la fureur et la douceur qui se partagent son âme.

LE DERNIER LIT

ET AUTRES RÉCITS

Hugo Claus

Traduit par Alain van Crugten

Seuil

Paris, 2003, 210 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Cadiot chez Gertrude

DAVID CANTIN

Comment expliquer un texte d'Olivier Cadiot? Il suffit de quelques phrases pour se perdre aussitôt dans l'univers mental de cet écrivain des plus stimulants. Après le merveilleux *Retour définitif* et durable de l'être aimé (P.O.L.), *Fairy Queen* poursuit une expérience littéraire où la langue devient une mécanique complexe. Toutefois, avant d'entreprendre ce nouveau chapitre dans l'œuvre de Cadiot, on recommande fortement l'écoute d'un montage d'extraits plutôt révélateurs sur le disque 14.01.02.

Tel un post-scriptum au *Retour définitif*..., *Fairy Queen* met en scène une narratrice invitée à lire ses poèmes chez Gertrude Stein. Étrange contexte: ce détail suffit pour faire de l'écriture une invitation à la fête. Que se passe-t-il au juste dans ces longs paragraphes qui entraînent le lecteur dans une course kaléidoscopique? Des images viennent à l'esprit avec un désir constant d'élévation. Après avoir mis cinq années à écrire son dernier roman, ce texte d'une centaine de pages cherche à s'expliquer lui-même ses enjeux. Il y a, bien sûr, cette scène où Belmondo et Anna Karina imi-

tent la guerre du Vietnam dans *Pierrot le fou* de Godard, quelques projections idylliques, ainsi qu'une fée en quête de bonheur. Tout cela peut paraître assez arbitraire, sauf que Cadiot réussit à convaincre grâce à un découpage fort habile.

L'humour n'échappe pas, non plus, à cette longue réflexion sur le comment et le pourquoi du geste poétique. «Je vais lui dire Voilà je vais vous lire mes poèmes, enfin ce que moi j'appelle poèmes aujourd'hui, elle aimera cette idée simple, je vais lui faire trois performances complètes, avec le son et le corps. Elle va avoir du mal à avaler, la Gertrude.

Il y a eu le body art, il peut bien y avoir le neuron'art hein? Le vocal-en-relief art? théâtre direct-brut? on trouvera un nom plus tard, vaut mieux dire tout simplement Ce sont des poèmes.»

On comprend peut-être encore mieux l'acharnement verbal de Cadiot dans cette lecture au Théâtre de la Colline de passages du *Retour définitif*... La voix demeure légèrement grave, malgré l'humour du propos. Le rythme de la phrase s'accélère, sans cesse, afin d'atteindre une mobilité des plus jouissives. On devine aussi que cette poursuite du temps à venir capte une mémoire à l'épreuve du petit moi ennuyeux. Avec audace et assurance, Cadiot met à l'épreuve notre définition parfois trompeuse de la littérature.

FAIRY QUEEN

Olivier Cadiot
P.O.L.
Paris, 2002, 96 pages

14.01.02

Olivier Cadiot
CD-Lecture
P.O.L./Dernière Bande

Argument

Politique, société et histoire

Dans ce numéro sous la direction de Daniel Jacques

«Simplifier son époque, la singulariser à l'extrême, en faire la grande charnière de l'Histoire du monde sont des faiblesses — voire des bêtises — proprement modernes. Bref, même ceux qui dénoncent la modernité actuelle, même superbement, même en concevant de formidables et par ailleurs hilarantes proto-théories globalisantes — dont ils prennent soin de s'exclure d'office — y participent.»

Antoine Robitaille

«Ce que nos contemporains ne mesurent pas, c'est que plus nous nous unissons et plus notre humanité s'élargit au présent, plus le passé lui devient intelligible. C'est ce que je voulais dire par l'expression: «plus nous nous embrassons, moins nous nous comprenons.» Parce que l'humanité, ce n'est pas seulement l'humanité présente, c'est toute l'humanité passée et l'humanité à venir.»

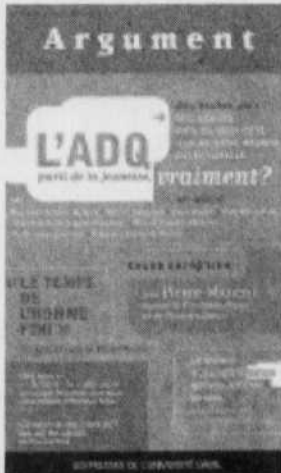
Pierre Manent

«La scène intellectuelle fourmille aujourd'hui de prophètes annonçant la catastrophe des valeurs dont ils habitent les ruines. La complaisance dans le catastrophisme cache souvent une forme de pose esthétique. Dérôné du piédestal de la prophétie, l'intellectuel d'aujourd'hui affecte souvent d'incarner une mauvaise conscience s'épuisant en d'inutiles déplorations sur un monde désenchanté où sa voix ne porte plus.»

Marc Chevrier

«L'ADQ, en dépit d'efforts louables, de propositions parfois intéressantes — notamment sur la réforme démocratique — n'a toujours pas réussi à aller au-delà du rejet pur et simple de l'héritage de la Révolution tranquille. Son antitotalisme souvent primaire reste pour l'instant captif d'un mode de pensée importé d'ailleurs; on ne sent pas de réflexion enracinée, située.»

Éric Bédard



Volume 5, numéro 2
ISSN 1481-3971
196 — 12 5

ARGUMENT...

«Une très bonne revue qui propose un choix de sujets judicieux traités de manière responsable. De nouvelles plumes qui écrivent bien y collaborent. C'est un élément de fraîcheur encourageant dans le débat d'idées au Québec.»

Claude Ryan
ex-directeur du Devoir
et ex-ministre du gouvernement du Québec



PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

nouveauté
Le sport
en milieu urbain:
nécessité
ou finalité?
Sports
et villes

Sous la direction
de Sylvain Lefebvre

252 pages
35\$

Venez nous rencontrer au
Salon du livre de Québec
du 9 au 13 avril 2003

Stands 145-146

www.puq.quebec.ca

GEOGRAPHIE
CONTEMPORAINE



Presses de l'Université de Québec

LIVRES

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE POUR LA JEUNESSE

Des histoires « clins d'œil »
qui ressemblent à la vie

GISÈLE DESROCHES

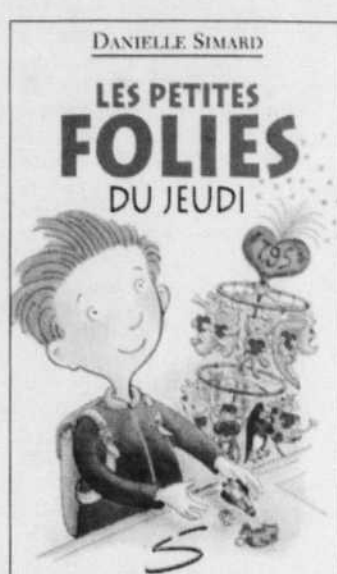
J'ÉTAIS SI TIMIDE
QUE J'AI MORDU
LA MAÎTRESSETexte de Minne, photographies
de Claude Croisetière
Les 400 Coups
Montréal, 2003, 32 pages

Quel titre! À lui seul, il nous plonge tête première dans l'enfance, dans l'aléatoire, dans l'incertitude et les maladroites des premiers âges. L'album pourrait de prime abord se confondre avec une revue ou un ouvrage documentaire; il en a un peu l'allure avec son gros plan de page couverture, avec son graphisme à concept et ses photos noir et blanc. Mais le texte nous emporte bientôt, avec ses hésitations et ses timidités lui aussi, avec sa narration à la première personne, avec ses ellipses et ses anecdotes, dans une histoire «clin d'œil» qui ressemble à la vie. Lily, qui n'est pas sans rappeler la petite Ponette du film de Jacques Doillon, est si timide qu'il lui arri-

ve quelques mésaventures: elle n'ose pas réclamer son ballon tout neuf, reconnaître son billet de loto pourtant gagnant, n'arrive pas à exprimer son bonheur de revoir son père de retour d'une longue absence et va jusqu'à mordre la maîtresse, je ne vous dis pas dans quelles circonstances. La finale est jolie, les photos désarmantes de naturel, la mise en page dynamique, variée et créative, au point que le nom de la directrice artistique, France Leduc, figure aux côtés des auteurs sur la page couverture. Un album intéressant à plus d'un titre.

LES PETITES FOLIES
DU JEUDITexte et ill. de Danielle Simard
Soulères éditeur, coll. «Ma petite
vache a mal aux pattes»
Montréal, 2003, 83 pages

Ce titre très attendu fait suite au *Monstre du mercredi*, deuxième position au palmarès de Communication-Jeunesse l'an dernier, au *Démon du mardi*, prix Boomerang 2001 et troisième position au



palmarès de Communication-Jeunesse, et au populaire *Champion du lundi*.

Le jeune héros, Julien Potvin, est amoureux de la belle Gabrielle. Il découvre bientôt que son meilleur ami Michaël l'est tout autant. Pas grave. Ils décident de le lui avouer, elle choisira! Ils n'y arrivent pas, choisissent de se mettre à deux pour lui offrir le plus gros lapin de Pâques. Or, si Michaël est riche, ce n'est pas le cas de Julien qui devra se négocier une allocation. Le jeudi. Mais il n'est pas au bout de ses peines, car ce ne sont pas les occasions de faire des petites folies qui manquent. Si les titres précédents ont conquis les jeunes lecteurs, celui-ci les emballera certainement, et, parions-le, leurs parents de même. Les arguments sont cocasses, l'écriture resserée, bondissante et truffée d'hyperboles, les caricatures franchement drôles. Les enfants s'y reconnaîtront, les plus vieux poufferont. Les personnages sont rafraichissants, pleins d'idées, tâtonnent, se trompent et se reprennent. L'auteure, qui fait les illustrations avec un égal bonheur, s'est permis une gentille caricature des éditeurs sous des traits de grenouilles et ne s'est pas oubliée non plus à la page 43. Un humour contagieux! Vivement que le vendredi arrive!

L'OR BLANC

Magali Favre
Boréal inter
Montréal, 2003, 134 pages

Dans son roman précédent, *À l'ombre du bûcher*, Magali Favre mettait en vedette un jeune paysan cathare, Gilles, qui tentait d'arracher sa mère du cachot où l'avait jetée le Bayle de Roqueblanche. Dans la suite, *L'Or blanc*, Gilles, maintenant au service du seigneur Thibault de Roquefort, est envoyé en mission chez le Commandeur des Templiers. Les caravanes de sel ne parviennent plus jusqu'au Causse noir, ce qui est catastrophique pour la région. Au fil de son enquête, Gilles découvrira dans les caves de l'évêque de Lodève la preuve d'un détournement des précieuses denrées. Il obtiendra l'aide d'un vieil alchimiste juif pour parvenir jusqu'au roi Louis. Les péripéties et les dangers rencontrés par le héros sont nombreux et l'enjeu assez sérieux pour tenir le lecteur dans l'expectative. Le récit est bien construit, utilisant des sauts dans le temps et des retours en arrière pour expliquer les liens entre les chapitres. Magali Favre privilégie cependant une écriture savante, précise et truffée de mots propres au Moyen Âge, qui ne sont plus en usage et que le contexte n'éclaire en rien. Son projet est ambitieux: non seulement tente-t-elle de faire revivre une époque lointaine, mais encore tient-elle à le faire sans concession à la langue riche et précise des ouvrages spécialisés. Le recours fréquent au lexique, les innombrables références aux mœurs et appellations de l'époque, énumérations de plantes ou d'objets jadis en usage, références à des lieux peu connus, les citations en occitan, obscurcissent la lecture. Les expressions convenues, l'évanescence de certains personnages, leur manque d'ancrage dans la réalité, la facilité des évasions ajoutent au désagrément. L'aventure du jeune page, toute passionnante soit-elle, ne réussira malheureusement à enfiévrer qu'un lectorat de jeunes au vocabulaire exceptionnellement développé ou d'adultes minimisant les difficultés de la langue pour un jeune public.



PUL-IQRC

Séances de signature
Stand 271

René Auclair

Introduction à la sécurité sociale au Québec

Vendredi le 11 de 19 h à 20 h

Anne Bérubé et Geneviève Racine

Guide de survie pour l'enseignant suppléant

Jeudi le 10 de 13 h à 15 h

Dimanche le 13 de 13 h à 15 h

Brigitte Caulier et Gilles Routhier

De l'harmonie tranquille au pluralisme consenti

Une histoire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses
de l'Université Laval (1852-2002)

Jeudi le 10 de 17 h 30 à 18 h 30

Marc-André Delisle et Hector Ouellet

Les « Vieux copains » ... et leur santé

Participation sociale, entraide et recours aux services chez les aînés

Dimanche le 13 de 14 h 30 à 15 h 30

Hervé Fischer

Les défis du cybermonde

Samedi le 12 de 14 h à 15 h

Philippe Dubé, David Karel, Philippe Baylaucq

Marcel Baril

Figure énigmatique de l'art québécois

Samedi le 12 de 19 h à 20 h

Dimanche le 13 de 14 h à 15 h

Sylvie Lacombe

La rencontre de deux peuples élus

Jeudi le 10 de 15 h à 16 h

Danièle Ouanès

Chronique de Ramallah

Samedi le 12 de 12 h à 19 h

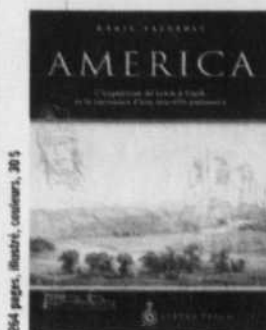
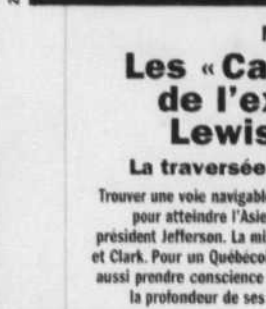
Bernard Roy

Sang sucré, pouvoirs codés, médecine amère

Diabète et processus de construction identitaire : les dimensions
socio-politiques du diabète chez les Innus de Pessamit

Vendredi le 11 de 19 h à 21 h

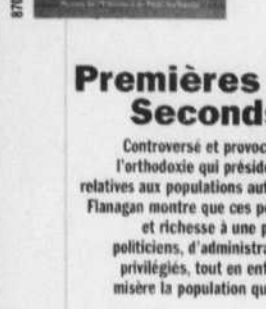
Samedi le 12 de 15 h à 18 h

De l'histoire
au SeptentrionDenis Vaugé
AmericaL'expédition de Lewis
& Clark et la naissance
d'une nouvelle puissanceD'où vient cette Amérique dont est si fier George
Bush? Pourquoi États-Unis = America? Quel fut
l'impact de l'expédition Lewis & Clark? Quel fut
le rôle des Canadiens et des Indiens?Michel Chaloult
**Les « Canadiens »
de l'expédition
Lewis et Clark**

La traversée d'un continent

Trouver une voie navigable à travers les Amériques
pour atteindre l'Asie: voilà le grand projet du
président Jefferson. La mission est confiée à Lewis
et Clark. Pour un Québécois, suivre leur piste, c'est
aussi prendre conscience de son americanité et de
la profondeur de ses racines sur le continent.

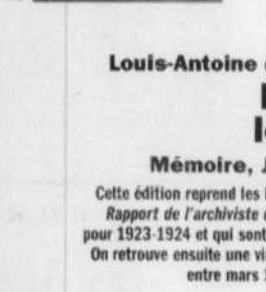
Gilles Havard

Empire et métissages
Indiens et Français dans
le Pays d'en Haut, 1660-1715Dans une approche reposant à la fois sur l'histoire,
l'anthropologie et la géographie, Gilles Havard étudie la
genèse de ce territoire. Il met en scène les relations franco-
autochtones entre 1660 et 1715, époque où la Nouvelle-
France, d'abord confinée dans la vallée du Saint-Laurent,
commence à se dilater à l'échelle du continent.

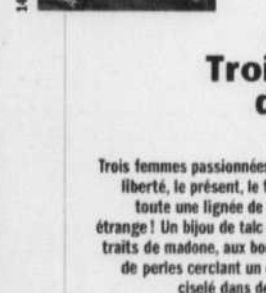
Tom Flanagan

**Premières nations?
Seconds regards**Controversé et provocant, cet ouvrage dissèque
l'orthodoxie qui préside aux politiques publiques
relatives aux populations autochtones du Canada. Tom
Flanagan montre que ces politiques assurent pouvoir
et richesse à une petite élite d'activistes, de
politiciens, d'administrateurs, et d'entrepreneurs
privés, tout en enfouissant davantage dans la
misère la population qu'elles sont supposées aider.

Claude Gélinas

**Entre l'assommoir
et le Godendart**Les Atikamekw et la conquête du
Moyen-Nord québécois, 1870-1940Les Atikamekw de la Haute-Mauricie ont entretenu des
rapports étroits avec les nombreux Eurocanadiens venus
exploiter les ressources naturelles de la Haute-Mauricie.
C'est de la réaction des Atikamekw au monde occidental
dont il est ici question.Louis-Antoine de Bougainville
Écrits sur le Canada

Mémoire, Journal, Lettres

Cette édition reprend les Mémoires publiés dans le
Rapport de l'archiviste de la Province de Québec
pour 1923-1924 et qui sont attribués à Bougainville.
On retrouve ensuite une vingtaine de lettres écrites
entre mars 1756 et septembre 1759.Danielle Dufresne, Émilien Dufresne
Calepin d'espoirÀ 18 ans, Émilien Dufresne modifie le cours de son existence
et se porte volontaire pour combattre dans l'armée canadienne
et est fait prisonnier par les Allemands le 7 juin 1944. À 80
ans, plus de soixante ans plus tard et accompagné de sa fille
Danielle, il nous transmet des moments émuants, des
reflexions pertinentes, mais surtout ces moments qui lui ont
permis de traverser cette épreuve.

Denise Riendeau

**Trois femmes
de passion**

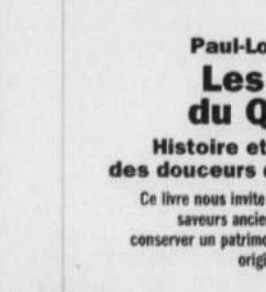
Roman

Trois femmes passionnées. En elles, le même désir de
liberté, le présent, le futur, mais aussi le passé de
toute une lignée de femmes. Et encore? Un lien
étrange! Un bijou de taie fin, un visage de femme aux
traits de madone, aux lèvres folles, un menu collier
de perles cerçant un cou discret et prude, le tout
ciselé dans de la pierre savon: un camée.

François Canicconi

Les Migrants

Roman

L'amour d'une Américaine et d'un Corse prend racine
sur l'île de Beauté, la Kallisté des Grecs, en plein dans
la légende d'Anto le Berger, qui vient confirmer l'insolite
de la vie en Corse. Cet amour, fort et courageux, va
s'achever dans ce beau pays de contrastes qu'est le
Québec, à la fois vieillot et futuriste.Paul-Louis Martin
**Les Fruits
du Québec**Histoire et traditions
des douces de la tableCe livre nous invite à redécouvrir les
saveurs anciennes et surtout à
conserver un patrimoine végétal aussi
original que précieux.

Bertrand Guay

**Un siècle
de symphonie
à Québec**L'Orchestre symphonique
de Québec 1902-2002Voici une véritable biographie de l'OSQ
abondamment illustrée, enrichie de citations
et de riches anecdotes.

Venez rencontrer nos auteurs au stand 238-239

Jean-Pierre Boyer
François Canicconi
Michel Chaloult
Nelson Martin Dawson
Yvon Desloges
Laurent Dubé
Émilien Dufresne
Élisabeth Gallat MorinClaude Gélinas
Alain Gelly
Bertrand Guay
Jacques Lacourrière
Paul-Louis Martin
Jean-Luc Migué
Josée Mongeau
Ghislain OtisJean-Pierre Pinson
Jean-Étienne Poirier
Jean Proulx
Denise Riendeau
Jean-Jacques Simard
Louis Tardivel
Denis Vaugé

SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca



Pour de plus amples informations

Les Presses de l'Université Laval • Les Éditions de IQRC

Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca • www.ulaval.ca/pul

L'édition canadienne-française

en un clic

<http://recf.info.ca>



Regroupement des éditeurs
canadiens-français

<http://recf.info.ca>

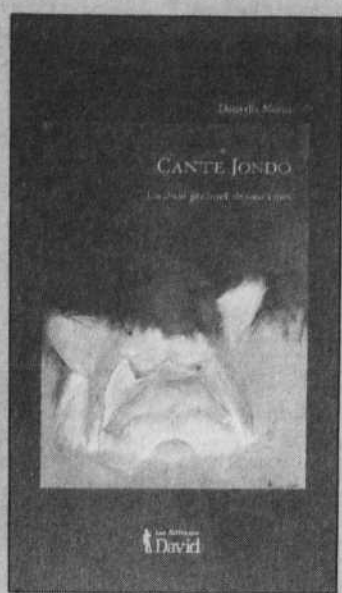


Patrimoine
Canadien

Canadian
Heritage



Le Conseil canadien de la culture
The Canada Council
for the Arts
DEPUIS 1957 SINCE 1957



Cante Jondo

Danyelle MORIN



Les Éditions
David



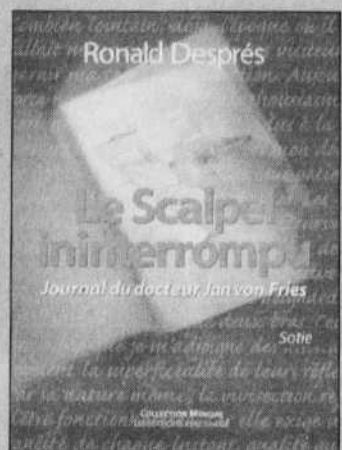
transitions

Lise GABOURY-DIALLO

poésie



LES ÉDITIONS DU
BLÉ



Le Scalpel ininterrompu

Journal du docteur Jan von Fries

Ronald DESPRÉS

sotie



Le soleil curieux du printemps

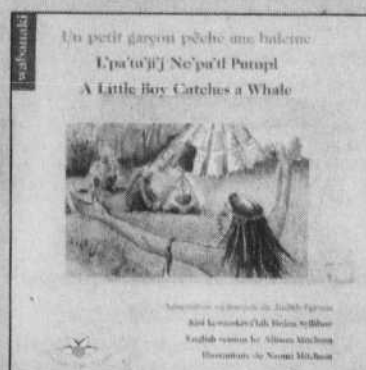
André DUHAIME

Illustrations : Francine COUTURE

Jeunesse



PLAINES



Un petit garçon pêche une baleine

Conte en français, en mi'kmaq
et en anglais

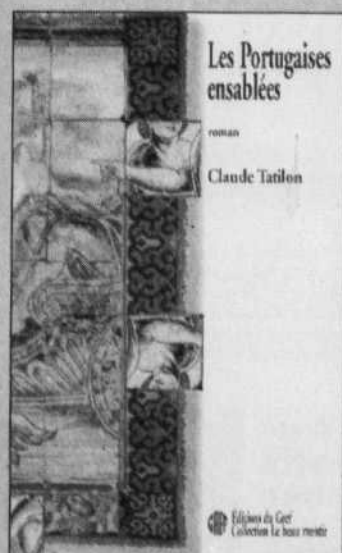


Palmiers dans la neige

Jean-Louis GROSMOIRE



Vermillon



Les Portugaises ensablées

Claude TATILON

Roman

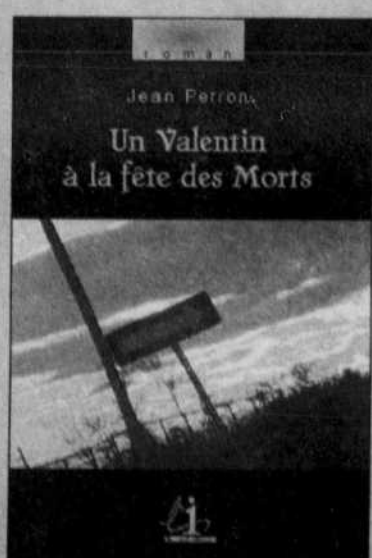


De face et de billet

Normand RENAUD



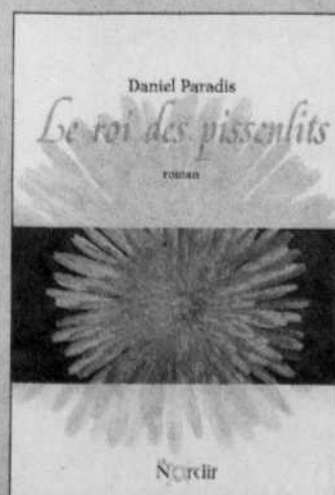
PRISE
DE
PAROLE



Un valentin à la fête des Morts

Jean PERRON

Roman



Le roi des pissenlits

Daniel PARADIS

poésie



LE
Nordir